André Gerey

Onte es passat queu temps ?

Chronique du temps passé, en langue d'oc :
occitan parlé à Ouillas et dans la région d'Aurec-sur-Loire,
édition bilingue occitan-français

EDITIONS DU ROURE

André Gerey

Onte es passat queu temps ?

Chronique du temps passé, en langue d'oc :
occitan parlé à Ouillas et dans la région d'Aurec-sur-Loire,
édition bilingue occitan-français

Las edicions dau Roure - 2005

ISBN 2906278 54 8
© Editions du Roure - 2005

Ouillas, une enfance heureuse, Aurec, la langue d'oc…

Onte es passat queu temps ?

Le village d'Ouillas, à environ 500 m d'altitude, se situe à proximité d'Aurec, qu'il domine. Cette ville fut, le long de la Loire, un point important des échanges économiques entre le Velay occidental et plus à l'est le Lyonnais.

Ouillas, à l'imitation de toute la bordure orientale du Massif Central, faisait vivre péniblement une population nombreuse sur une terre pauvre. Au cours des siècles, ses hommes puis ses familles s'expatrièrent vers les grands centres urbains industriels

André Gerey est né en 1935, dans cette humble localité et passa les premières années de sa vie au sein d'une famille établie dans cette partie de la Haute-Loire depuis plusieurs générations. Il est l'aîné d'une fratrie de cinq enfants.

À Ouillas, les cultures, seigle, orge, avoine, pomme de terre, étaient alors associées à une production fourragère permettant l'élevage porcin et ovin ; la famille possédait une étable abritant cinq ou six vaches laitières peu productives du fait qu'elles étaient utilisées également pour le travail. Un petit poulailler complétait cette image d'une modeste paysannerie.

Dans ce pays de moyenne montagne, la mécanisation ne s'était guère imposée, probablement par manque de fonds. La vie était difficile, si bien que très tôt les enfants participaient aux travaux agricoles.

Pourtant cette collaboration n'assurait pas de revenus suffisants. Le père, comme tant d'autres chefs de famille d'Ouillas, devait, en plus, aller travailler à l'usine à Aurec, perpétuant une habitude, remontant aux temps médiévaux, d'ouvrier-paysan. En effet, le grand-père, comme ses ancêtres, tenait parallèlement à son activité agricole, un atelier où il forgeait à la main des clous. Voilà qui ne laissait que peu de temps libre et de loisirs.

Le village formait, par ailleurs, une grande communauté d'entraide et de partage des peines et des joies à l'instar des pariers[1] d'autrefois.

Dans l'innocence de l'enfance, le jeune André est heureux au sein de cette rude mais saine vie près des animaux et dans la succession saisonnière des travaux.

Cette période est toujours trop courte : l'adolescent doit quitter sa famille, son village. Nous sommes alors en 1947. André ira donc en pension à Yssingeaux pour étudier.

Il devient instituteur en 1956. Heureux dans son métier, il s'y épanouit d'autant qu'il exerça sa profession à Cellieu, commune rurale du Jarez.

---

[1] On emploie de nos jours le terme de *parsonniers* pour dénommer ces communautés égalitaires de paysans d'avant la Révolution. C'est une erreur, car ce mot est exogène : en Velay, il faut parler de *pariers*.

André Gerey restera en contact étroit avec sa commune et la musique de la langue maternelle et « grand-paternelle » chante encore dans son cœur.

Un jour de 1994, son frère, dernier cloutier à la main lui demande de bien vouloir animer un groupe de personnes passionnées comme lui par la langue d'oc parlée. En fin de compte, quoi de plus naturel que de se transporter de l'oral à l'écrit. André Gerey se lança donc dans l'aventure de l'écriture.

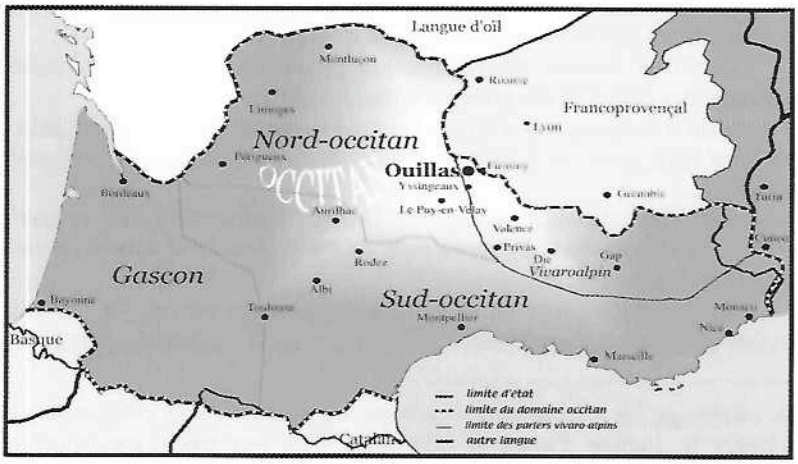
La démarche

Le patois ne manque ni d'amoureux ni d'adversaires. Depuis l'abbé Grégoire en 1791, il est bien question d'éradiquer les langues de France en ne laissant la place qu'au seul français.

Ce vœu ancien et sans modernité, irrespectueux des porteurs d'un patrimoine linguistique, semble aujourd'hui presque exaucé au moment où le français lui-même est désormais menacé par l'anglais. On verra dans moins de deux cents ans, des gens « perdre » leur temps à tenter de maintenir l'idiome national. On trouvera peut-être à leur côté d'autres mainteneurs, ceux qui encore parleront cette antique langue d'oc, qui malgré toutes les attaques subies depuis le XVI^{e} siècle, sera certainement encore vivante parce que quelques-uns auront avant eux passé du temps à la sauvegarder, si loin des richesses d'argent.

Oh, certes, l'occitan est actuellement bien mal en point, et l'on voit partout des pourfendeurs « courageux » décidés à achever le malade. Or, il n'est pas si sûr que la victoire des anti-patois soit totale : nous connaissons assez de gens qui, ici ou là, continuent à entretenir leur trésor linguistique. Le Velay, de ce point de vue, est l'un de ces lieux où discrètement se conserve sans bruit cet héritage.

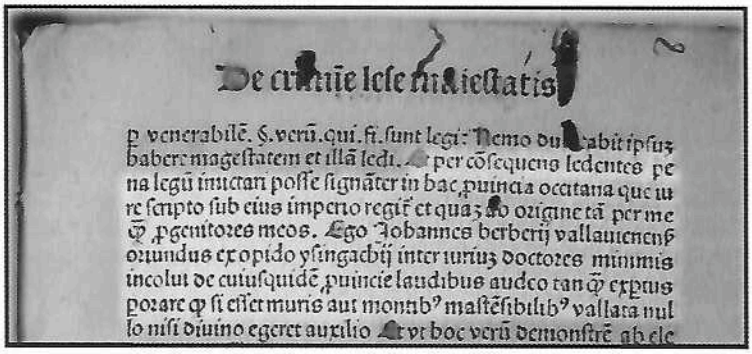
Les textes et la langue d'André Gerey



Les textes qui nous sont donnés à lire dans cet ouvrage, sont rédigés dans le parler du village de l'auteur, l'une des formes de ce grand ensemble linguistique, la langue d'oc ou occitan.

La variété d'occitan parlée à Ouillas appartient à la zone nord-occitane dans laquelle on distingue encore un autre ensemble, l'espace vivaro-alpin, s'étendant d'Yssingeaux aux vallées italiennes des Alpes.

Le Velay oriental a vu naître et s'exprimer des écrivains en langue du pays (cf. annexe). Le sentiment d'appartenance au grand ensemble de la langue d'oc y est ancien. Le mot même d'occitan apparaît dans un incunable de Johan Barbier qui en 1478 dit, en latin : « *in hac provincia occitana que jure scripto sub ejus imperio regit et quam ab origine per me cum per genitores meos. Ego Johannes Berberi vallaviens que oriundus ex oppido ysingachii…* » (« Dans cette province occitane, régie par le droit écrit, d'où je suis originaire, tant par moi-même que par mes parents, moi Johan Berberi, vellave, je tire ma naissance de la ville d'Yssingeaux ») [*De Viato*, J. Barbier, Bibliothèque municipale, Le Puy-en-Velay].



C'est donc dans une graphie fondée sur la tradition classique de la langue d'oc que ces textes sont composés, celle-là même qu'utilisaient les Guilhem de Sant-Desdièr, les Pèire Cardenal, les Pons de Chaptuelh, adaptée comme il convient au monde actuel. Inspiré, entre autres, par les publications de Joannès Dufaud, de Théodore de Felice, de Jean-Baptiste Martin, mais aussi de Jean-Yves Rideau (Montregard) ou de Didier Grange (Aurec-sur-Loire), nous avons, avec André Gerey, entrepris ce travail de mise en forme.

Les textes de cet ouvrage sont suivis d'une traduction. Certes, on n'y lira pas une langue académique. André Gerey ne l'a pas voulu, afin de préserver une façon particulière d'employer le français qui participe elle aussi de la réalité locale. J.-B. Martin, par exemple, rappelait que « le français parlé en Velay comporte un certain nombre de traits inconnus du français standard. Ces particularités […] ont résisté à l'influence uniformisante de l'école et des médias […] ; des locuteurs appartenant aux milieux socioprofessionnels les

plus élevés les utilisent soit parce que le français ne possède pas le terme équivalent, soit parce qu'ils les considèrent comme des marqueurs d'identité.»[2]

Pour lire les textes en occitan

Nous ne pouvons prétendre en quelques lignes examiner l'ensemble du parler d'Ouillas. Nous donnons ci-dessous ce qui nous paraît essentiel.

1) L'occitan est une langue où l'accent tonique joue un rôle essentiel. Dans le mot écrit, il est placé de la façon suivante :

— tout mot terminé par une consonne autre que le **- s** grammatical (du pluriel ou des verbes) a l'accent tonique sur la dernière syllabe : **achabat** /atsab**å'**/ (terminé) ; dans le cas contraire, on inscrit un accent graphique sur la voyelle de la syllabe concernée : **vòlan, fàsan** /volan/, /f**a'**zan/ (ils veulent, ils font)[3].

— tout mot terminé par une voyelle porte son accent tonique sur l'avant dernière syllabe : **filha** /f**i'**ya/ (fille) ; dans le cas contraire, on inscrit un accent graphique sur la voyelle de la syllabe concernée : **aquí** /atyi/ (là) ; **vàlan** /va'lan/ (ils valent).

2) Les voyelles **o** /ou/ et **a** /a/ connaissent dans nos parlers des prononciations différentes marquées par un accent graphique [4]: **o** /ou/ parfois /u/ sous accent tonique en début de mot ; **ò** /o, wo/ ; **ó** /ou/ ; **à** /a/, **á** /o/.

Notons que le **- a** final tonique s'entend entre **a** et **o**, parfois / o / ouvert, noté /**å'**/ (ce **å** étant proche de –o-) ; la finale **–aa** se dit /a/ tonique.

Lorsque - **u** est précédé d'une voyelle (**au, àu, eu, èu, ou, òu**), il est prononcé /w/ ; le groupe **- iu** final s'entend, cependant, /iœ'/ : **estiu** / eïtyœ/ (été) ; les groupes **au**, **ou, òu** peuvent passer à /ou/ quand ils ne sont pas toniques.

Le parler d'Ouillas gère de façon originale le groupe **ei**. S'il est accentué et non suivi d'une voyelle, la prononciation tend vers /aï/ : **dreit** /draï'/ (droit). Dans les autres cas, c'est /eï/. Le groupe **èi** se dira /èï/.

Le groupe **eu** se dit /é'w/ et **èu** s'entend /i'w/ : **nèu** /ni'w/ (neige).

Losque le groupe **ai** est tonique, on lit /aï/ : **laisse** /laï'se/ (je laisse) ; lorsque ce groupe n'est pas tonique, il passe le plus souvent à /eï/ ; **laissar** /laïssa'/ (laisser). Parfois /eï/ se réduit à /i/ : aidar /aïda'/>/ida'/.

---

[2] Cf. Introduction à *Dictionnaire du français régional du Velay* de Claudine Fréchet et J.-B. Martin.

[3] Les augmentatifs en **–às**, portent tout de même un accent garphique : **bachàs** /batså'/ (bac, abreuvoir).

[4] En aucun cas, un accent graphique ne peut se trouver hors de la place normale de l'accent tonique.

La finale **-aòr** se lit /a'w/ : **ventaòr** /vanta'w/.

Le groupe **oi** se dit /ou'è/ ; **croitz, coil** /krou'è, kou'è/ (croix, col).

En final, **-on** vaut /ou/ parfois /u/ ; la finale **-ion** se prononce /iœ/.

Remarque : dans le cas de l'article masculin singulier (le), par convention, on écrit **lo** bien qu'il se prononce /lœ/ [5].

3) Le parler d'Ouillas se distingue par une gestion particulière du groupe **es**. En résumé, **es** se dira comme /eï/ : **escòla** /eïco'la/. Dans quelques cas, /eï/ peut se réduire à /i/ (en position non tonique)

S'il n'est pas suivi d'une voyelle, le **-s** précédé d'une voyelle ne se prononce pas [6] : **rastèl** /raté/, **nòstre** /nœwtre/. Si cette voyelle est un **è**, le **-s** s'entend /i/ faible : **prèstre** /prèï'tre/ (prestre).

4) Les groupes **nh**, **lh**, **ch**, se prononcent respectivement /gn/, /ill/, /ts/ [7] : **montanha, filha, achabat** /monta'gna/, /fi'ya/, /atsabå'/. Le tableau suivant résume les combinaisons simples consonne + voyelle :

	a	**e**	**i**	**o**	**u**
c	ka	se	shi	kou	tyu
d	da	de	dyi	dou	dyu
f	fa	fe	f(y)i	fou	fyu
g	ga	dze	dzi	gou	dyu
j	dza	dze	dzi	dzou	dzu
l	la	le	yi	lou	yu
s	sa	se	shi	sou	shu
t	ta	te	tyi	tou	tyu
ç	sa	se	si	sou	su
qu	ka	ke	tyi	kou	[8]
n	na	ne	gni	nou	gnu

Remarques :

- le **-r-** entre voyelles s'entend comme /l/, mais suivi de **-ia** il ne se dit plus ; **-rr-** se prononce roulé.
- le **-s-** entre voyelles dont la seconde est un **i** se dit /j/ : **vesin** /veji'/.
- le **-v-** suivi de ia ne s'entend pas : **avià** / aia' ;
- les **consonnes finales** ne se prononcent généralement pas dans le parler d'Ouillas. Ainsi, dans l'association voyelle seule + consonne, les consonnes **b, c, ç, d, f, g, p, r, v, z** ne s'entendent pas.

---

[5] Historiquement, c'est bien **lo** /lou/ ; parfois, cette forme ressurgit dans la conversation ; la majeure partie du Velay dit /lou/.

[6] sauf pour les mots savants généralement pris au français.

[7] La prononciation figurée se fonde sur l'intuition globale acquise dans le code graphique du français.

[8] **cu** + **u** /tyu/ remplace **qu** : **quaucús** (quelqu'un) ; **cun ?** /tyun/ (quel ?).

Dans l'association voyelle seule + **l, m, n, s, t,** on constate un changement concernant la syllabe :

	l	**m**	**n**	**r**	**s**	**t**
a	a	an	an	â	å	o
e	e	eim	é	a	(è)i	i
i	–	éein	i	i	i	i ~ œ
o	o'w	on	ou/u	ou	ou	ou
u	ul	un	én/iun	œr	u	u
è	é	–	–	é	éi	è
ò	œ'w	on	–	or	o	

Quelques exemples:

-al : **chal, qual, chaval** /tsa'w, ka'w, tsava'w/ (il faut, qui, cheval).
-el : **quel** /kél/ (ce, cet).
-ol : **sol** /so'w/ (seul).
-ul : **sul** /sul/ (sur).
-èl : **martèl, chapèl** /marté', tsapé'/ (marteau, chapeau).
-òl : sòl, chòl, vòl /sœ'w, tsœ'w, vœ'w/ (sou, chou, [il] veut).
-or : **chalor, dolor** /tsalour, doulour/.[9]
-ur : **tractur** /tractœr/.

-un : **un** /én ~ œn/ ; **deifunt** /deïfiun/.
-an : /an/ pour les finales des verbes [**dísan** (ils disent)] ; mais /o/ pour les noms communs, **gran, man, pan** /gro, mo, po/ (grain, main, pain)[10].
Remarque : la désinence verbale - **ian** se dit /ion/, **prenian** /prenion/ (ils prenaient).
-on : /ou/ pour les finales des verbes [**son** (ils son)], les pronoms [**mon, ton, son**], les diminutifs [**fenestron** /fnèïtrou ~ fnitrou/ ; mais /u/ pour les noms communs : **meisson** /méiçu'/, **garçons** /garçu/. Remarque : dans la finale –**ion**, il faut lire /iœ'/, **intencion** /cintinshiœ/.

Hervé Quesnel-Chalelh

[9] Mais **velor** /vœlu/, mot pris au français et partiellement adapté.
[10] En fait, **an** se dit /o/ en position tonique, /an/ dans les autres positions.

À mon grand père, Paul Valour, qui, le premier, alors que très jeune, je balbutiais à peine quelques mots, m'initia à notre parler local.

À mon père, Claudius, très respectueux de la nature, amoureux du travail bien fait, du plateau. Tout au long de mon enfance, il me fit découvrir la beauté du paysage environnant avec ses habitants ! Il me souvient, alors que labourant un jour, au printemps, il attira mon attention pour me faire observer le ciel que, les alouettes, retrouvant la joie de vivre, sillonnaient en tous sens, chantant à tue-tête !

À ma mère, Maria, infatigable tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ! Elle ne perdait jamais une minute.

Au tonton Pierre, « lo pairin » . Toute sa vie, il vécut en harmonie avec la nature, au cours de ses interminables promenades. Que de discussions animées entre nous sur les récoltes, les bois, les rivières... qui me permirent de perfectionner ma langue maternelle !

À mes petits-enfants, Yacine, Erwann, Maëlys, particulièrement à Boris, toujours avide de connaître notre patrimoine et la vie d'autrefois à la campagne.

À mon oncle, le père Jean Gerey, auteur du chant : « Vès Olhas » lequel aussi, jusqu'à sa mort en décembre 2003, garda un amour viscéral pour son petit coin de France. Je remercie M. Michel Durieux, musicien qui reconstitua la partition musicale du texte et M. Jouve, photographe à Aurec qui m'a remis gracieusement la photo aérienne du plateau.

À tous mes amis patoisants de la Maison pour tous d'Ouillas que je retrouve régulièrement, chaque premier vendredi du mois, depuis 1994 pour un travail sur notre parler local Nord-occitan.

J'ai enfin une pensée pour tous mes compatriotes décédés dont j'ai partagé la vie !

Omnis ne pereat patrum vernacula lingua,
Quae veteris Latii filia fida fuit,
Agrestes has historias figmentaque vatis
Nativa lingua me renovare juvat[11].

Je fais miens ces quatre premiers vers de l'épilogue de l'opuscule de l'abbé Michel Carrot, mon voisin dont *Les contes et apologues* en vers patois des environs de Monistrol charmèrent mes jeunes années et meublèrent autrefois nombre de veillées au village.

C'est en effet pour que ne meure pas cette langue de nos ancêtres que j'ai, dès mon plus jeune âge, eu à cœur de la parler, à la moindre occasion même si déjà son déclin était amorcé.

Sa richesse de vocabulaire, ses tournures expressives, sa poésie, sa musicalité, parties intégrantes de notre patrimoine linguistique occitan m'ont incité à dire mon vécu campagnard. J'ai éprouvé d'autant plus de plaisir que je garde intacts et vivaces au fond de moi-même et que je me plais à les faire revivre, les souvenirs de mes années d'enfance et d'adolescence.

Cette vie simple de travail acharné de chacun où la solidarité n'était pas un vain mot, solidarité dans le travail certes mais aussi dans les joies et les peines, à la fin d'une époque marquée par la mutation agricole, je l'ai faite mienne pleinement.

L'idée m'est donc venue de raconter les événements, au fil des jours, au fil des ans : vie de la ferme, fenaisons, moissons, battages... Je l'ai fait d'autant plus volontiers que les générations actuelles – je pense à mes petits-enfants – sont loin de cette réalité pourtant proche. Et, si je veux leur faire plaisir, il me

---

[11] Pour que ne meure pas la langue de mes pères,
Qui du vieux sol latin fut la fille fidèle,
Vos aimables récits, campagnards et poètes,
Dans mon parler natal, j'aime à les rajeunir.

suffit de leur conter l'un ou l'autre des épisodes de ma vie quand j'avais leur âge, dans mon village d'Ouillas.

Écrire en patois a été quelque peu difficile au départ. Comme beaucoup d'autres avant moi et même actuellement, j'utilisais l'écriture phonétique. Mais, je n'en étais pas satisfait. J'ai voulu m'obliger à une graphie structurée permettant en outre la lecture et la compréhension par le plus grand nombre en pays de langue d'oc.

En cela, j'adresse un merci très sincère à l'occitaniste Joannès Dufaud qui a, depuis de nombreuses années consacré beaucoup de travail au parler de notre région, constitutif du patrimoine nord-occitan. Grâce à nos rencontres, grâce aussi à ses ouvrages remarquables, notamment ses deux dictionnaires : *L'occitan nord-vivarais* qui comporte en outre un précis de grammaire et le *Dictionnaire français nord-occitan*, prix du document 1998 de l'Académie du Languedoc, j'ai fait mienne cette graphie.

Le parler occitan d'Yssingeaux de Jean-Baptiste Martin a été aussi un de mes ouvrages de référence.

J'ai apprécié, en outre, l'aide de Hervé Quesnel, président de L'Institut d'études occitanes de la Haute-Loire, à la culture occitane très approfondie pour ses remarques, ses conseils éclairés dans la mise au point du texte final. Qu'il en soit très vivement remercié.

Je terminerai en citant Joannès Dufaud dans sa conclusion dans l'introduction de son *Dictionnaire* : « L'avenir de l'occitan ? Question mille fois posée. Mais, croyons-nous, ses chances sont jusque dans ses racines, dans le cœur de ceux qui le parlent et l'écrivent, et dans l'effort qu'ensemble nous voudrons bien accomplir pour son épanouissement et sa durée. »

Cellieu, le 10 septembre 2004

Vès Olhas

Ieu sió naiçut
Dins un vilatge
Tot escampat
Au mèi daus prats
Qu'es vès Olhas [12]
País bien sage
Tots bons veisins
Dengús de tròp.
Joàvan a las cartas
Lo vèspre
Au caire dau fuòc.

Ieu me sovento
Quand èro pastre
E de mas vachas
E de mas fèias

O ! cuna fèsta que fasiam
Per la Sant Michial !
Quaucas aulanhas
Una dotzena de noitz.

Sovent lo jorn
Me permenavo
A travers prats
A travers champs
Coma un arguena
Tot sol

[12] — *Olhas* a assez sûrement la même origine que *Auliac* ~ *Aulhac*, localité aujourd'hui détruite, dont Jean Arsac fait remonter justement l'étymologie à un toponyme gallo-romain. Cette appelation concernerait l'exploitation d'un certain *Aulius*. En occitan, dans ce secteur, les finales -ac, -at, -as reçoivent en général la même prononciation.

Chantavo
E los augeaus
Anàvan pialhant
Dià me Jan Glaude
Onte a passat
Queu temps ?

Père Jean Gerey : *chanson*

Ouillas

Je suis né dans un village / Eparpillé au milieu des prés / À Ouillas, / Pays bien sage, / Tous bons voisins, / Personne de trop. / Ils jouaient aux cartes, / Le soir, / Au coin du feu.
Je me souviens, / Quand j'étais berger, Et de mes vaches, Et de mes brebis. / Oh ! quelle fête nous faisions Pour la Saint-Michel ! / Quelques noisettes, Une douzaine de noix !
Souvent, le jour, / Je me promenais / À travers prés, / À travers champs ! Comme une alouette, / Tout seul, / Je chantais / Et les oiseaux / S'en allaient / Piaillant.
Dis-moi, Jean Claude / Où est passé / Ce temps ?

A mon amic Françoé

A filat
Lo «País »
Mon amic
A fait sa passa
A laissat la plaça
A despaitat lo país!
Pasmins,
Empaitava pas bien
Lo « País »
Mon amic
Darrèir temoènh
Dau pè dau luòc !
Eslevats ensems
Coma fraires e sòrres
Dins la granda familha
Dès Olhas
Nòstra joinessa mesclaa
A laissat una emprenta
Tenaça
Qu'es pas prèsta
De s'esfaçar !
Demorèt au país
Païsant a la fèrma
De familha
Aub son paire e sa maire,
Brave monde si n'i èra
Alòrs que ieu
De mon latz
Me chaupuguèt
Filar.
Mas cun pleisir
Quand nos tornàvam
Trobar
Vès Olhas !
Un jorn enfin

La viá
Fasent son chamin,
Se trobèt tot sol
Dins sa fèrma
Dins sa granda màison
Bien sol
Aub son brave chin Còrat !
Sotz d'èrs rulhards
S'escondiá 'n òme
De quèr, amistós !
Amava
Lo monde
La familha
Los efants.
E ne'n patiguèt
De sa viá
Sans femna
Sans petits
Sans petits efants…
Qué de còps
Quand parlàvam
Me faguèt sentir
Sa pena
Sos regrèts !
E ieu
Compatissent
Comprenent
Sa tristessa
Sos malèrs
L'escotavo
Sans parlar.
Me quesavo…
Puèis
Coma si ne'n i avià pas pro
La maladiá
De jorn e de nuèit
Se botèt

A l'esmodar
L'arcelar
Lo tenalhar.
A fòrça
De barralhar
La mòrt
Que laissa
Dengús
De caire
Dins una darrèira
Batalha
Lo venguèt
Crochetar
Per l'emmenar
De l'autre latz
Lo « País » mon amic…

À mon Ami François

Il est parti / Le « País »[13] / Mon ami / Il a fait sa passe / Il a laissé la place / Il a « débarrassé » le pays ! / Pourtant il n'embarrassait pas beaucoup / Le País, / Mon ami, / Dernier témoin / Du pied du village.

Elevés ensemble / Tels des frères et sœurs / Dans la grande famille / D'Ouillas, / Notre jeunesse mêlée / A laissé une empreinte / Tenace / Qui n'est pas près / De s'effacer.

Il resta au pays / Paysan à la ferme / De famille / Avec son père et sa mère / Braves gens s'il en était / Tandis que moi / De mon côté / Je dus / Partir. / Mais quel plaisir / Quand nous nous retrouvions / À Ouillas !

Un jour enfin / La vie / Se déroulant inéluctablement / Il se trouva / Seul / Dans sa ferme / Bien seul / Avec son chien Cora !

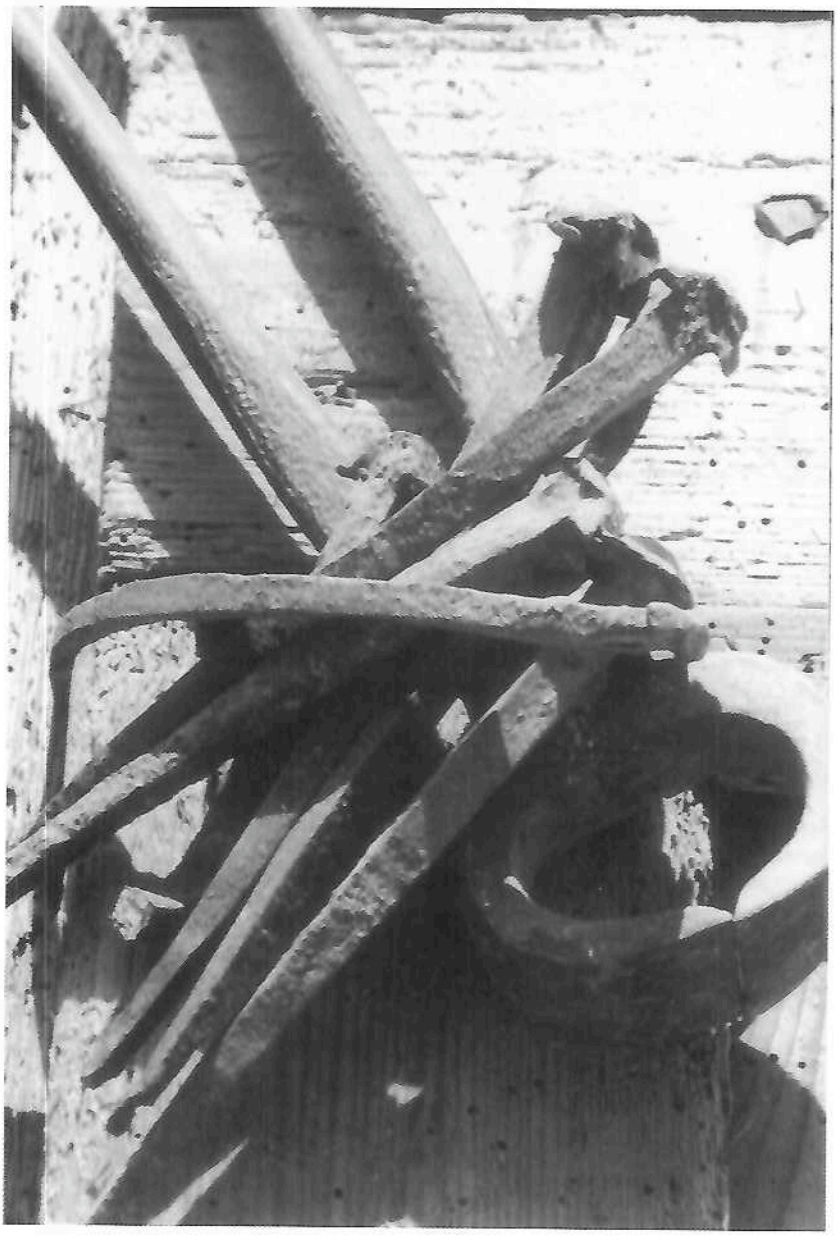
Sous des airs rugueux / Se cachait un homme / De cœur affectueux / Il aimait / Les gens / La famille / Les enfants. / Et il souffrit / De sa vie / Sans femme / Sans enfants / Sans petits-enfants…

Que de fois / Quand nous parlions / Il me laissa entendre / Sa peine / Ses regrets… / Et moi, / Compatissant / Comprenant / Sa tristesse / Ses malheurs / Sa misère / Je l'écoutais / Sans rien dire / Je me taisais…

Puis / Comme si cela ne suffisait pas / La maladie / De jour et de nuit / Se mit / À le taquiner / À le harceler / À le tenailler. /À force de lutter /La mort /Qui ne laisse personne / De côté / Dans un ultime combat / Vint le saisir / Pour l'emmener / De l'autre côté / Le País / Mon ami !

---

[13] País : terme amical par lequel nous avions coutume de nous interpeller



I — Au pè dau Luòc

Nòstra còsta

Reprenent los esclòps, a la davalaa, darrèirs una pèira
Esconduts, abandonàvam la rota
E empruntàvam un chamin plat
Qu'a la prima, traversant
De prats verdissents,
Persemenats de flors de los champs
S'estirava un rien rapissent.
Un petit còp de rens per montar
E la montanha sus tres latz,
Se ressarrava. Arribàvam marchant ras
Lo long d'un petit boèsc de vèrdas sapinaas
Qu'a bòrd de nuèit, sombras e sarraas,
Fasian paur a los petits efants
Que passàvan dau ras en se rendent.
Quauques pas plus loènh, nos trobàvam au mèi
D'abres e sotz un einòrme e bien vièu chastenhièr
A las branchaas larjas e pesantas, escartaas
Qué ne'n avià vedut de monde e de monde passar
De joèines e de moens joèines e d'ancians !
Puèis la montaa plus raida se fasent,
Rendià plus lenta la marcha en avants.
Alòrs enjambàvam
Un matrut riu, a l'aiga clara, chantonant
Que, la prima passaa, s'agotava.
L'ascension alòrs, a flanc de montanha, s'estirava.
Laissant sus la dreita,
Lo violet estrèit de la Jobèrta
Nos engofràvam sotz una vòuta
Frescha l'estiu e verdilhanta

Que rendià moens penabla la grimpetaa !
Sovent de marchandiá, los braç pesantament charjats
A un destorn dau violeton, a l'ombra d'un pin
Sus una gròssa pèira-plata, per un moment de respit
Qué de monde se son en rapissent assetats !
Alòrs repausats,
Tornant charjar los sacs pesants de provesions
Repreniam la lenta e pesanta ascension.
E coma per se tornar a l'esfòrç avertir
Sans tròp rapir dins l'estrèit chamin
Passant entre èrbas, abrilhons e balaiaas, la marcha
Un cort moment reprenià sa corsa.
D'un còp enfin, serpentant entremèit
Ronzas e boissons de totas sòrtas e noièrs
La montaa plus raida e plus penabla s'achabava !
Chascús alòrs, dins de sospirs d'aise, bofava
Eirós e ravit d'avèr ganhat
Enfin au pè dau luòc.
La Montaa daus Anges[14].

Notre côte

Reprenant les sabots, derrière une pierre, à la descente
Cachés[15], nous abandonnions la route
Et empruntions un chemin plat
Qui, au printemps, traversant
Des prés verdissants,
Parsemés de fleurs des champs
S'étirait, en pente très douce.

Un petit effort pour monter
Et la montagne sur trois côtés,
Se resserrait. Nous arrivions marchant tout près,
Le long d'un petit bois de sapins verts
Qui, au crépuscule, sombres et serrés,

[14] — Telle était la dénomination de cette coursière par une amie de ma mère qui pensait peut-être qu'il fallait gagner le ciel en peinant.
[15] — Le village d'Ouillas était loin à pied du bourg d'Aurec que nous gagnions par une coursière, pour ne pas abîmer nos souliers, nous gardions les sabots que nous reprenions au retour.

Faisaient peur aux petits enfants
Qui passaient par là en se rendant.

Quelques pas plus loin, nous nous trouvions au milieu
D'arbres et sous un énorme et très vieux châtaignier
Qui en avait vu des gens et des gens passer :
Des jeunes et des moins jeunes et des anciens !
Puis la montée devenant plus raide
Rendait plus lente la marche en avant !

Nous enjambions alors
Un ruisselet à l'eau claire, chantonnant
Qui, le printemps terminé, tarissait ;
L'ascension, dès lors, à flanc de montagne, s'étirait.
Laissant sur la droite, l'étroit sentier de la Jouberte,
Nous nous engouffrions sous une voûte
Fraîche l'été et verdissante
Qui rendait pénible la grimpette !

Souvent de vivres les bras lourdement chargés
À un détour du sentier, à l'ombre d'un pin
Sur une grosse pierre plate, pour un moment de répit
Que de gens se sont au cours de la grimpée, assis !
Alors, reposés,
Rechargeant les sacs pesants de provisions,
Nous reprenions la lente et pénible ascension.

Et comme pour se réadapter à l'effort
Sans trop monter dans l'étroit chemin
Passant entre herbes, arbustes et genêts, la marche
Un court moment reprenait sa course.
Brusquement enfin, serpentant entre
Ronces et buissons de toutes sortes et noyers
La montée plus raide et plus pénible se terminait !

Chacun alors, dans des soupirs de satisfaction, soufflait
Heureux et ravi d'avoir vaincu
Enfin au pied du village
La Montée des Anges.

II — Quauques imatges d'efança

Istoèras de lotins

Dròlla de rencontra

Lo paire Benoit dès Olhas avià pas de chança. En eifèt, lo lotin li las fasià totas. Veiquià çò que me contava quand coiam lo pan dins son forn e que nos venià veire quand chaufàvam.

— Ten, l'André, saves pas çò que m'arribèt un còp que tornavo dès Pièg, tard dins la nuèit ?

Aviam tornat faire lo plan de granja vès Paulet, saves onte demorava ton oncle, lo Pierre dès Patoès. La jornaa avià estat penabla e aviam travalhat franc tard. Aviam mais b'liau begut quauques canons de tròp. Lo vèspre, a meianuèit, me rendió tot belament vès Olhas.

Tot 'n còp, quand seguèro a la Hivé dau ras la tèrra de Galhard, l'enveiá me prenguèt de tirar mas braias. M'arrestèro sul bòrd dau chamin, pausèro mos órdits a tèrra : ma verlòpa, ma sèita, mon martèl, m'acautèro e me botèro a chiar tranquilament. Tot èra calme quand me semblèt auvir de trafic que venià dau latz dès Pièg.

— Quò qu'es, me diguèro ? Rabusarió pas ?

Mas lo trafic se fasià plus fòrt, plus pròche. Auvió mas « Patafleu ! Patafleu ! » Quò semblava un chaval que corriá. I dèu avèr quaucús de malaute vès Pièg e van quèrre un medacin vès Aurec, me pensèro. E tirèro tan-si-pèc mos órdits per lo laissar passar. Bientèit, aperceguèro un cavalièr que volava ; sos talons esluçàvan daus quatre fèrres fasent un trafic de tots los diables ! E quand passèt dau ras ieu, racanava !... racanava ! Comprenguèro tot de suita : quo èra quel òme que me ne'n fasià una autra !

E ben ! saves l'André, mos peals se pinguèran tot dreits sus ma tèsta ; tremblavo coma na fòlha !

— Ò ! compreno que dempugueratz avèr paur, paire Benoit, li diguèro.

— De suita, me tornèro embraiar e filèro per las tèrras e per los prats dau latz dau Mont-Mialon sans me tornar revirar ! Seguèro mas tranquile quand sarrèro darrèirs ieu, la pòrta de la màison !

— Queu lotin vos laissava pas una menuta, paire Benoit, v-o volià de mal !

— Òc ben ! me ne'n faguèt tant ! Ten, te vau contar un autre torn si vòles... Lo lotin sèita la mestra-pièça !

Lo lotin sèita la mestra-pièça

Un vèspre èro talament las que povió pas durmir. Viravo dins mon lèit mas, de bada, lo soem venià pas. D'un còp, me semblèt auvir lo vai e vent d'una sèita : « réu !... réu !... réu !... réu !...»

Qué se passa ? me pensèro. Esvelhèro ma « Chausa » que dormià coma na sonalha. Me diguèt que savió pas çò que babatavo, que farió mèlhs de durmir e se virèt de l'autre latz.

Mas èro pas fiole e bientèit perceguèro que lo trafic venià d'en aut, dau granèir. Sans faire de brut, me levèro e rapiguèro amont naut. Devina çò que veguèro ? lo lotin que seitava la mestra-pièça ! Ne'n avià trobat una autra ! Davalèro viste a la chambra, prenguèro l'aiga beneita e ne'n faguèro volar de tots los latz. Tot s'arrestèt nete !...

Alòrs, tranquile, me tornèro jaire e faguèro mas un soem...

Passant dau ras lo cementèri

Un autre còp, aub ton grand paire, lo Paul Valor tornàvam dès Monistròl per Tranchard. Aviam traïnat un pauc e nos rendiam tranquilament a bòrd de nuèit. Bien viste, faguèt mais sombre e a queu moment nos trobèram de passar juste davants lo cementèri dès la Chapèla. En mesme temps, subitament se

faguèt un vacarme de tots los diables coma si secovian las chainas qu'ensàrran las tombaas. Quò me surprenguèt e me manquèt faire descorar !... Paul avià pas bronchat ; quand seguèram tan-si-pèc plus loènh, li demandèro :

— Avètz rien auvit Paul quand passèram davants lo cementèri ?

— Non, me diguèt Paul, estonat...

Quo èra encara lo lotin que m'avià cherchat.

Lo lotin fai crebar los vèlhs

La darrèira per an-uèi, si vòles, l'André :

Vès nos, 'n an aguèram pas de chança : tots los vèlhs crebàvan. Pasmins avió bien neteiat l'estrable, l'avió blanchiá a la chauç mas de bada, si una vacha fasià lo vèl aquelo d'aquí crebava coma los autres.

« I a quauca veiaa dès darrèirs, me pensèro ; quo es pas possuble, se chal despaitar per conjurar lo sòrt. »

Coneissió una femna vès lo Chambon qu'èra bona e deicidèro de l'anar consultar. Un matin, filèro dóncas e la trobèro, li espliquèro mon probleme. M'escotèt bien e a la fin me diguèt :

— *Ah ! Monsieur Cuèrq, je comprends très bien ce que vous m'expliquez. C'est à ne'n pas douter, le lutin qui vous crée tous ces ennuis. mais voyez-vous, je ne suis pas assez forte, je ne puis rien pour vous. Cependant, je connais à Saint Etienne, un homme qui est bien plus fort que moi et qui vous délivrera de ce mauvais sort !*

E me prenguèt cinc francs après m'avèr bailat l'adreça de queu sorcièr.

La setmana d'après, un matin davalèro a Sant-'Tièvе trobar quel òme. M'escotèt bien e après un moment de refleccion me diguèt :

— *Est ce que vous n'auriez pas chez vous, Monsieur Cuèrq, une personne qui pourrait vous jeter quelque sort ?*

Aviam ben vès nos, un vasleton per aidar au travalh de la fèrma que trobavo, chàs còp, bisardièr e li lo diguèro :

— Ne cherchez pas, Monsieur Cuèrq, vos malheurs viennent de cet homme. Surveillez-le bien et si vous remarquez quelque chose, défaites-vous en.

Me prenguèt dètz francs. Quand tornèro vès l'estrable, devina çò que veguèro ? Lo vàslet a janolhs dins la palha que fasià totas sòrtas de grimaças ! Lo sorcièr s'èra pas trompat ; avià vedut clar !

Bailèro son sac au vàslet e los vèls crebèran plus !

Histoires de lutins

Un drôle de cavalier

Le père Benoît d'Ouillas n'avait pas de chance. En effet, le lutin les lui faisait toutes. Voici ce qu'il me racontait, lorsque nous cuisions le pain dans son four et qu'il venait nous voir quand nous chauffions.

— Tiens, André, tu ne sais pas ce qui m'arriva une fois que je revenais de Pied, tard dans la nuit ?

Nous avions refait le plancher de la grange chez Paulet, tu sais, où habite ton oncle, Pierre Patois. La journée avait été pénible et nous avions travaillé fort tard. Nous avions même bu quelques canons de trop. Le soir, à minuit, je me rendais tranquillement à Ouillas.

Soudain, quand je fus à La Hivé, à côté de la terre de Gaillard, l'envie me prit de « tirer mes brailles ». Je m'arrêtai sur le bord du chemin, posai mes outils à terre : ma varlope, ma scie, mon marteau, m'accroupis et me mis à faire mes besoins tranquillement. Tout était calme quand il me sembla entendre un bruit venant du côté de Pied.

« Qu'y a-t-il, me dis-je ? Je ne radoterais pas ? »

Peu à peu, le bruit devenait plus fort, plus proche. Je n'entendais que : Patafleu !... Patafleu !... Patafleu !... J'avais l'impression que c'était un cheval qui courait.

« Il doit y avoir quelqu'un de malade, au village, pensé-je et ils vont chercher un médecin à Aurec.»

Je tirai un peu mes outils pour le laisser passer. Bientôt, j'aperçus un cavalier qui volait, ses talons lançaient des étincelles des quatre fers, faisant un vacarme de tous les diables ! Et quand il passa à côté de moi, il ricanait !... il ricanait !...

Je compris tout de suite que c'était cet « homme » qui m'en faisait une autre !

— Eh bien, tu sais, André, mes cheveux se plantèrent tout droits sur la tête, je tremblais comme une feuille !

— Bien sûr que vous deviez avoir peur, père Benoît, lui dis-je.

— Aussitôt, je m'embraillai de nouveau et filai à travers les terres et les prés du côté du Montmialon, sans me retourner ! Je ne fus tranquille que lorsque je refermai la porte derrière moi.

— Ce lutin ne vous laissait pas une minute, père Benoît, il vous voulait du mal !
— Oh ! certes, il m'en fit tant ! Tiens, je vais te conter un autre de ses tours si tu veux.

Le lutin scie la poutre maîtresse

Un soir, j'étais tellement fatigué que je ne pouvais pas dormir. Je tournais dans mon lit mais en vain, le sommeil ne venait pas.

Soudain, je crus entendre le va-et-vient d'une scie : « reui… reui… reui… » Que se passe-t-il pensé-je ?

Je réveillai ma femme qui dormait comme une sonnaille. Celle-ci me dit que je ne savais pas ce que je racontais, que je ferais mieux de dormir et elle se tourna de l'autre côté.

Je n'étais pas ivre pourtant et bientôt je me rendis compte que le bruit venait du haut, du grenier. Sans bruit, je me levai et grimpai au-dessus. Devine ce que je vis ? Le lutin qui sciait la poutre maîtresse de la maison ! Il en avait trouvé une autre !
— Alors, qu'avez-vous fait ?
— Je descendis en hâte à la chambre, pris l'eau bénite et en aspergeai tous les coins. Tout s'arrêta net ! Aussitôt, tranquille, je me recouchai et ne fis qu'un somme…

En passant près du cimetière de la Chapelle

Une autre fois, avec ton grand-père Paul Valour, nous revenions de Monistrol par Tranchard.

Nous avions quelque peu traîné et nous nous rendions tranquillement, au crépuscule. Bien vite, la nuit devint plus sombre et à ce moment, nous nous trouvâmes de passer juste devant le cimetière de la Chapelle.

En même temps, subitement, il se fit un bruit affreux comme si on secouait les chaînes qui entourent les tombes. Cela me surprit et je faillis prendre mal au cœur.

Paul n'avait pas bronché et quand nous fûmes un peu plus loin, je lui demandai :
— Vous n'avez rien entendu, Paul, quand nous sommes passés près du cimetière ?
— Non, me répondit-il, étonné… »

C'était encore le lutin qui m'avait cherché.

Le lutin fait crever tous les veaux

La dernière pour aujourd'hui, si tu veux, André.

Chez nous, une année, nous n'eûmes pas de chance : tous les veaux crevaient. J'avais pourtant bien nettoyé l'étable, je l'avais blanchie à la chaux mais en vain ; si une vache faisait le veau, celui-ci crevait comme les autres.

Il y a quelque chose derrière, me dis-je, ce n'est pas possible, il faut trouver un moyen pour conjurer le sort !

Je connaissais une femme, au Chambon qui était « bonne » et je décidai d'aller la consulter. Je partis donc, un matin et je la trouvai ; je lui expliquai mon problème. Elle m'écouta avec attention et à la fin, elle me dit :
— Ah ! Monsieur Cuerq, je comprends très bien tout ce que vous me racontez. C'est à n'en pas douter le lutin qui vous crée tous ces ennuis. Mais, voyez-vous, je ne suis pas assez « forte », je ne peux rien faire pour vous. Cependant, je connais à Saint-Étienne

un homme qui est beaucoup plus puissant que moi et qui vous délivrera de ce mauvais sort.

Et elle me prit cinq francs, après m'avoir donné l'adresse de ce sorcier.

La semaine suivante, un matin, je descendis à Saint-Étienne trouver cet homme. Il m'écouta attentivement et après un moment de réflexion, me dit :

— Est-ce que vous n'auriez pas chez vous, Monsieur Cuerq, une personne qui pourrait vous jeter quelques sorts ?

Nous avions, en effet, un valet qui aidait au travail de la ferme et que je trouvais parfois un peu bizarre. Je le lui dis.

— Ne cherchez pas, Monsieur Cuerq, vos malheurs viennent de cet homme. Surveillez-le et si vous remarquez quelque chose d'anormal, défaites-vous en !

Il me prit dix francs.

À mon retour, j'allai à l'étable et que vis-je ?

Le valet à genoux dans la paille qui faisait toutes sortes de grimaces !... Le sorcier ne s'était pas trompé ; il avait vu clair.

Je renvoyai le domestique et les veaux ne crevèrent plus.

Los babelons

Dins ma joinessa, lo monde avian mas lo fornò per chaufar l'aiga, coire lo repas e chaufar la màison. E l'ivèrn, vos diso pas, quand lo freid èra per las pòrtas e que la bisa fiulava, que lo fuòc, la nuèit crebava, quand nos levàvam, los matins, fasiam viste per nos despejar dau lèit e nos lavar !... e nos abilhar !

Dóncas, l'estiu, corriam los boèscs per amassar de babeaus, bien pratícs per ativar e faire prendre lo fuòc. Vèio encara, franc nete dins mon sovenir, l'Antònia dès Benoit qu'èra pas joèina pasmins mas valhenta coma ne'i avià gis que se rendià per lo chamin dau Mont-Mialon, una bòtja plena a ras bòrd sus las còstas.

Çais avià mais, vès Olhas, un paure diable, qu'amàvam bien e qu'apelàvam Jan Bure ; vivià franc petitament dins una cambusa que semblava mais a un estrable qu'a una màison e que passava sos jorns d'estiu dins los boèscs dau Mau-Pas, darrèirs Los Chaumals per « acampar », coma disià [16], de bòtjas de babeaus que vendià quasi per ren.

Nosautres mais, èram pas en rèsta per faire de puardas a los babeaus, en familha. Filàvam, lo matin, petits e grands — dau temps que mon paire travalhava a l'usina — aub una banda de bòtjas voidas, de panièrs, de rasteaus, d'en bas dès'l Cortial, a Los Surons, dins lo boèsc de la Francelina, crèio.

Tot ensems, nos escarvertàvam sotz los pins e esmodàvam d'amassar. Los babelons èran nombrós, bien seches e bien badats sentent bon lo seche e la peja. I aviam lo gost au despart : quo èra a queu que remplissià sa bòtja lo promèir, çò que comblava d'aise ma maire qu'èra pas vengúa per ren.

Per pas pèrdre de temps, emportàvam a beure e lo dinnar que minjàvam sus plaça. Com aquò, aviam pas a córrer las charrèiras dau temps de meijorn ! Puèis èram bien, a l'ombra de los pins, en plena campanha.

---

[16] — En fait, à Ouillas, on n'employait pas ce verbe, pourtant connu ailleurs en Velay et en particulier à Yssingeaux d'où était originaire ce chemineau.

Mas la jornaa èra loanja per de petits qu'avian pasneus dètz ans a travalhar sans se povèir galar ! Savètz ben, chal pas que quò dura tròp aub los efants ! Nos mordiam, lo travalh pesava, nos semblava que lo temps passava plus... Ma sòrre surtot ne'n volià gís chicar !

Quo èra pas tríste de l'auvir e de la veire se gibatar aub la maire que suportava pas que faguèssam rien. Los pins, la rèsta dau temps si tranquiles, se devian demandar çò qu'arribava a auvir quelòs brames e quelòs plors.

A la fin de l'après-meijorn, una quinzena de bòtjas apeitàvan pingaas contra los abres. Quo èra mas alòrs que tornàvam revirar vès Olhas sans nos faire preiar, surtot ma sòrre, la Papí, coma l'apelàvam. Anàvam quèrre lo char e las vachas per adure la recòrda.

E a bòrd de nuèit, èro fière de descharjar la charraa vès la cava dau ras lo charbon.

Les babés*

Dans mon enfance, ce n'est pas très ancien, les gens n'avaient que le fourneau pour faire chauffer l'eau, faire cuire les repas et chauffer la maison. Aussi l'hiver, je ne vous dis pas, quand le froid était aux portes et que la bise sifflait, que le feu la nuit s'éteignait, quand nous nous levions les matins, nous avions tôt fait de nous arracher du lit et de nous laver… et de nous habiller !

Donc, l'été, nous courions les bois pour ramasser des pommes de pin, bien pratiques pour allumer et faire prendre le feu. Et je vois encore très net dans mon souvenir, Antonia de chez Benoît, qui n'était pas jeune pourtant mais vaillante comme il n'y en avait point, qui se rendait par le chemin du Montmialon, une boge* pleine à ras bord sur le dos.

Il y avait aussi, à Ouillas, un pauvre bougre qu'on appelait Jean Bure qui vivait tout à fait petitement dans une cambuse qui ressemblait plus à une étable qu'à une maison d'habitation et qui passait ses journées d'été dans les bois du Mau Pas, derrière les Chaumaux pour en ramasser comme il disait des sacs et des sacs qu'il vendait presque pour rien.

Nous aussi, n'étions pas en reste pour faire des corvées aux babés*, en famille. Nous partions le matin, petits et grands tandis que mon père travaillait à l'usine, avec une quantité de sacs vides, des paniers, parfois des râteaux, en dessous du Cortial, aux Surons, dans le bois de la Franceline je crois.

Tous ensemble, nous nous éparpillions sous les pins et nous mettions au travail… Les babés* étaient nombreux très secs et bien ouverts, sentant bon le sec et la résine. Nous étions pleins d'allant au départ : c'était à celui qui remplissait son sac le premier, ce qui comblait d'aise ma mère qui n'était pas venue pour rien !

Pour ne pas perdre de temps, nous emportions à boire et le dîner que nous mangions sur place. Ainsi, nous n'avions pas à courir les chemins du temps de midi ! Puis, nous étions bien à l'ombre des pins, en pleine campagne.

Mais la journée était longue pour des enfants qui n'avaient même pas dix ans, à travailler sans pouvoir s'amuser. Vous savez, il ne faut pas que cela dure trop avec les petits ; nous nous « mordions », le travail pesait, il nous semblait que le temps ne s'écoulait plus. Ma sœur surtout ne voulait rien faire !

Ce n'était pas triste de les voir et surtout de les entendre se chamailler, avec la mère qui ne supportait pas que nous ne fassions rien ! Les pins, le reste du temps si tranquilles devaient se demander ce qui arrivait en entendant ces cris et ces pleurs.

L'après-midi, enfin terminée, une quinzaine de sacs attendaient debout contre les arbres. Ce n'est qu'alors que nous retournions à Ouillas, sans nous faire prier, surtout ma sœur, la « Papie » comme nous l'appelions. Nous allions chercher le char et les vaches pour ramener la récolte.

À la nuit tombante, j'étais fier de décharger la marchandise à la cave, près du tas de charbon.

Pleisirs de l'endarrèir

Lo freid dempuèis un moment ensarra la campanha : de jorns corts, un solelh franc aranhit, preissat de s'escondre. La fòrta jalaa sus los chamins a sechat la blòuja que fòrma de catòlas sotz los pas.

Engordit, lo vilatge s'acaça bien viste, los vèspres sotz las alas sombres de la nuèit e dau freid dins un silenci priond rien mas troblat de plaça en plaça per las nòtas aceiraas dau martèl sus l'enclum de los farjaires que profítan de l'ivèrn per faire de clòuts.

Los matins, alòrs que de tots los latz pípan las chaminèias, las femnas frilosas bàdan bien viste los contravents laissant aperceure los carrons de las fenèstras onte la jalaa a prés pleisir a deissinar totas sòrtas de fòrmas estranjas.

Belament la viá repren ; los òmes qu'an aroçat tot pròche de las màisons de montanhas de boèsc de pin, de chèsne, après lo travalh de l'estrable, tórnan atacar de seitar e de fendre d'estelons. E nos, los petits, bien empaquetats, lo cartable sus los rens, nos rendem a l'escòla alòrs que d'aicí d'ailai, los brames esglaiós de quauques caions condamnats a mòrt pèrçan l'èr ! A ! quò fai pas lur temps a quela eipòca !

Justament an-uèi, vès nos, tuem la caia. Aub ma sòrre e mos fraires siem ravits. Nos reigalem a l'avança a l'eidèia dau bon dinnar que nos apeita a meijorn, dau travalh per faire bodins, saucissas, pàstet. E siem preissats de portar las fricaudas.

Amariam bien faire panièr a l'escòla a quela ocasion mas pas question vès nos de mancar la classa ; b'liau l'après-meijorn, d'autant que la Dama es envitaa au dinnar. Vos diso pas, mas avem pas bien la tèsta au travalh per los problemes e las dictaas ; la matinaa ne'n fenís pas.

Enfin, la fin de la classa ; nos fasem pas preiar per filar sans prendre lo temps de botar de caire dins los buròts : creions, libres, caièrs ni mais de nos abilhar e sentem pas lo freid que deissarra pas !

Au chantièr, lo travalh es bien avançat ; lo caion es sannat, busclat e lavat. Los òmes qu'an achabat de l'espeçar an pleiat lo

mantèl que pesa e l'an estachat aub una còrda. Mon paire lo charja sus sos rens e lo rapís au charnièr. Puèis, après avèr begut un autre canon, atàcan de desgraissar lo ventre sus una petita taula.

Las femnas de lur latz, se làissan pas revenir. Dins la granda ola coi e sent bon un brave morcèl de bacon dau golalhon e de vianda mesclats a de racinas, de rabas e de porrats. Peàlan las trifòlas per lo plat au forn, fan los gatòs, prepàran la salada de fruta. E nosautres que volem rien mancar, correm d'un caire a l'autre talament siem eirós !

Los bueaus desgraissats, los òmes deicídan de los anar lavar a Loriòr, dins una petita sèrvia dès Jules onte corre una aiga clara e franc pròpra. A causa dau freid que deissarra pas, empòrtan dins una poisèira tan-si-pèc d'aiga chauda per s'eschaufar los deits e pas avèr gobi en sangorlhant dins lo beal.

Quand tórnan, la figura roja de freid, lo dinnar prèste sent bon e esmòda los estomacs. Lo temps preissa de canlhar lo bacon ! La familha, los veisins, la Dama de l'escòla qu'es envitaa, chascús pren plaça lo torn de la granda taula e la fèsta comença. Cun pleisir de picar lo bacon, de tastar lo plat au forn coit a la graissa de caion, lo rostit, lo fromatge, los deisserts e per achabar la gota de dalainas ! Dengús s'einòia a chantar, parlar dau temps passat, de la viá dau vilatge, dau país alòrs que lo fuòc ronfla dins la chaminèia.

Enfin, los ús e los autres bien cofles e contents de lur jornaa deicídan de filar. Comencem alòrs de faire lo sanc e de coire dins una granda ola los bodins paquetats dins de grands torchons.

I a pas de temps a pèrdre, lo lendeman lo matin, aub la vianda a talhar, las saucissas, los pàstets, los grilhotons a faire, lo petit salat a coire, los jambons a salar.

Nos, los petits volem rien mancar e coma v-o vòl la tradicion, lo temps nos dura de portar las fricaudas.

Ma maire las apresta : dins una assieta, ateira un morcèl de bodin, de fetge, de quèr, de regla, de poumon, de graissa, lo tot bien empaquetat aub de coifa dins una servieta pròpra. Avem de pleisir a córrer per las distribuar vès los veisins que nos bàilan

de chocolat o de gatòs e chàs còps una pièça que siem eirós de botar de caire.

La vianda e lo bacon desbitats e voidats dins un grand benon, chal pesar la sal, lo peure, l'alh e semenar dessus una punhaa de sucre, tan-si-pèc de bon vin e d'aigardent.

Troçant sas manjas, mon paire ataca de pestrir lo tot un long moment tant que s'apeja pas a los deits. Dau temps, ma maire lava encara un còp los bueaus e i bofa dedins per s'assurar que son pas trauchats.

Lo moment es venut d'enreiar de faire las saucissas ; coma sió lo plus grand, sió deisenhat per virar la manivela de la machina e ne'n sió pas pauc fière. Bien viste, de saucissas, de saussissons brilhants e de jambonetas encómbran la taula alòrs que ma maire tira d'una casseiròla una granda saucissa qu'a pas eissublat de faire coire e que sent bon. Ne'n avem l'aiga a la bocha e nos fasem pas preiar per la tastar e en tornat demandar. Cun deilice !

Enfin, las saucissas pendolaas au charnièr, los pàstets achabats, lo petit salat dins las bichas, rengem los órdits. Avem per minjar en dusc'a l'an que ven !

Plaisirs de fin d'année

Le froid, depuis un certain temps, enserre la campagne : des jours courts, un soleil très faible pressé de disparaître. La forte gelée sur les chemins, a séché la boue qui forme des croûtes dures sous les pas.

Engourdi, le village se tapit bien vite, les soirs sous les ailes sombres de la nuit et du froid dans un profond silence troublé ça et là par les notes aiguës du marteau sur l'enclume des forgeurs qui profitent de l'hiver pour fabriquer le plus de clous possible.

Les matins, alors que de tous côtés fument les cheminées, les femmes frileuses s'empressent d'ouvrir les volets laissant apercevoir les carreaux des fenêtres où le gel a pris plaisir à dessiner toutes sortes de formes étranges.

Peu à peu, la vie reprend ; les hommes qui ont entassé près des maisons des montagnes de bois de pin, de hêtre, de chêne, après la corvée de l'étable se remettent à scier et à fendre des bûches. Quant à nous, les enfants bien emmitouflés, le cartable au dos, nous nous rendons à l'école tandis que par endroits, les cris aigus de quelques cochons condamnés à mort percent l'air ! Le temps n'est pas à la fête pour eux en ce moment !

Précisément, aujourd'hui, chez nous, on tue la truie. Ma sœur, mes frères et moi sommes ravis. Nous nous régalons par avance à l'idée du bon dîner qui nous

attend à midi, du travail pour préparer boudins, saucissons, pâtés. Nous sommes impatients de porter les fricaudes*.

Nous aimerions bien faire panier* à cette occasion mais pas question, chez nous de manquer la classe. Peut-être l'après-midi d'autant que la Dame est invitée au repas. Je ne vous dis pas, mais nous n'avons pas la tête au travail pour résoudre les problèmes et faire les dictées ! La matinée est interminable !

Enfin, la matinée est achevée ; nous ne nous faisons pas prier pour nous sauver sans prendre le temps de retirer dans les bureaux, crayons, livres, cahiers et de nous habiller, mais nous ne sentons pas le froid qui ne desserre pas son étreinte.

Au chantier, le travail est bien avancé, le cochon est saigné, brûlé, lavé. Les hommes qui ont fini de le dépecer ont plié le manteau* qui est lourd et l'ont ficelé avec une corde. Mon père le charge sur son dos et le monte au charnier. Puis après avoir bu un autre canon, ils attaquent de dégraisser « le ventre » sur une petite table.

Les femmes de leur côté ne se prélassent pas. Dans la grande marmite, cuit et sent bon un gros morceau de lard du cou et de viande mélangés à des carottes, des raves, des poireaux. Elles épluchent les pommes de terre du plat au four, font les gâteaux, préparent la salade de fruits. Nous qui ne voulons rien manquer courons d'un coin à l'autre tellement nous sommes heureux.

Les boyaux dégraissés, les hommes décident d'aller les laver à Lorior, dans un petit lavoir de chez Cuerq où court une eau claire et propre. À cause du froid qui ne laisse aucun répit, ils emportent dans un seau un peu d'eau chaude pour se réchauffer les doigts et ne pas prendre l'onglée en remuant l'eau dans le bief.

À leur retour, le visage rougi par le froid, le dîner qui sent bon excite les estomacs. Le temps presse de se mettre le lard sous la dent. La famille, les voisins, la Dame de l'école qui est invitée, chacun prend place autour de la grande table et la fête commence. Quel plaisir d'attaquer le lard, de déguster le plat au four cuit à la graisse de cochon, le rôti, le fromage, les desserts et pour terminer l'eau-de-vie de prunes. Personne ne s'ennuie à chanter, parler du temps, de la vie du village et du pays tandis que le feu ronfle dans la cheminée.

Enfin, les uns et les autres repus et très satisfaits de leur journée décident de repartir. Nous en profitons pour nous mettre « à faire le sang » et à faire cuire dans une grande marmite les boudins pliés dans de grands torchons.

Il n'y a pas de temps à perdre le lendemain matin avec la viande à détailler, les saucisses, les pâtés, les grillatons* à préparer, le petit salé à faire cuire et les jambons à saler.

Nous, les enfants ne voulons rien manquer et ainsi que le veut la tradition, nous sommes impatients de porter les fricaudes* aux voisins.

Ma mère les prépare : dans une assiette, elle répartit un morceau de boudin, du foie, du cœur, du pancréas, du poumon, un peu de graisse, le tout plié dans une serviette propre. Nous sommes heureux de courir les distribuer chez les uns et les autres qui nous donnent du chocolat ou des gâteaux et parfois une pièce que nous sommes heureux de retirer… de la tirelire.

La viande et le lard hachés et vidés dans un grand benon* en bois, il nous faut peser le sel, le poivre, l'ail et les répandre par-dessus avec une pincée de sucre, un peu de vin et de l'eau-de-vie.

Retroussant ses manches, mon père se met à pétrir le tout un long moment jusqu'à ce que cela colle aux doigts. Pendant ce temps, ma mère lave une autre fois les boyaux et y souffle dedans pour s'assurer qu'ils ne sont pas percés.

Le moment est venu d'attaquer de faire les saucisses. Comme je suis l'aîné, je suis désigné pour tourner la manivelle de la machine et je n'en suis pas peu fier !

Bientôt, des saucisses, des saucissons, des jambonnettes encombrent la table alors que ma mère retire d'une casserole une grande saucisse qu'elle n'a pas oublié de faire cuire et qui sent bon. Nous avons l'eau à la bouche et nous ne nous faisons pas prier pour la goûter. Quel délice !

Enfin, les saucisses suspendues au charnier, les pâtés terminés, le petit salé enfermé dans des biches*, nous rangeons le matériel. Nous avons des provisions pour l'année.

A la vòta

Vès nos, ma maire avià gardat son plus joèine fraire que se povià pas despaitar tot sol ; avià gis d'esme, èra pas fin !

Demorava aub nosautres e aidava a la fèrma. L'apelàvam lo tonton Pierre o lo pairin o lo Pealet. Sa sòrre l'amava coma son petit. Nòstre òme amava l'aiga, la nèu, lo fuòc, las guèspias, los darbons mas pas las vachas ! Amava las promenadas, los voiatges e... la fèsta !

Òr, vès Aurec, los autres còps, coma totjorn an-uèi – crèio – i avià la vòta au deibut dau mes de setembre e lo tonton, mèsmas si dengús li en parlava, v-o sentià. Per ren au monde, la chalià pas mancar. Quauques jorns davants, ne'n parlava, barbatava, nos enfiolava mèsmas aub quela fèsta ! Amava tant rapir sus los chavals de boèsc e per lo pas privar, lo menàvam. Me rapelo, una diumange, èro pas vièu, ma maire diguèt : « Chal davalar lo tonton a la messa e après anirètz faire un viron a la vòta ».

Lo pairin èra aus anges, riià tot sol ! Lo jorn de la fèsta, se faguèt pas preiar per se despejar de son lèit...

Dóncas, après l'avèr bien lavat, bien rasat, bien acivadat, prenguèram la còsta tot tres aub ma sòrre. A ! èra pas de rèste lo Pealet per davalar !

Nos veiquià enfin sus la plaça de la glièisa, nèira de monde davants « la Grand » alòrs que las clochas batian a plen colièr, apeitant lo moment de rentrar. E juste dau ras la petita pòrta de la glièisa, devinatz çò que i avià ? Los chavals de boèsc !

Lo tonton èra ravit ; quo èra un pleisir de lo veire : riia tot sol, barbatava si fòrt que lo monde estonats se reviràvan e lo gaitàvan... curiós. Quauques còps, quaucús se povian retenir de rire.

Coma amava anar a la messa, se faguèt pas preiar per se sacar dins la glièisa. Savo pas si sas preièras seguèran bien sentiás ! A la fin de la messa, se chalià pas tenir a l'empaita quand sortiguèt... Sans apeitar que lo manètge s'arresta, nòstre òme èra dejás sus un... chaval... çò que surprenguèt lo patron.

A ! lo chalià veire queu grand pastràs estalat sus quela petita bèstia que semblava aplatar.

Sus la plaça, se fasià un poten de tots los diables aub lo monde que se parlàvan, los camelòts que ne'n contàvan mais que ne'n savian, la musica de la fèsta e las clochas que barrontàvan a plen.

Eirós com un petit de cinc ans, transportat dins un autre monde, sarrant a plenas mans la barra que tenià lo chaval, rient a plena gòrja, barbatant tot sol tant que povià, semblava fière com un general a la tèsta de sas tropas.

Ma maire avià bailat de sòls e paièro un torn puèis un autre e encara un autre. Mas sus tèrra, tot a una fin e bientèit, lo manètge tornèt ralentir çò que plaguèt gaire au cavalièr e li demandèro de davalar.

— Non ! Non !… vòle pas davalar…

— Si vòles pas davalar, te laisso !

Mas de bada ! Empossuble de lo sortir queu grand serpiàs. Barbatava tant que ne'n savià, se sarrava. Eissaiavo de lo cherchinhar, èra encara mais en colèra. Dau ras, lo monde nos gaitàvan ; quaucús riian, d'autres lo plànhan. E ieu qu'èro pas vièu, au mèi de quelos bada-bècs que gaitàvan ravits, me sentió tan-si-pèc geinat.

— E ben, si vòles pas venir, te laisso, li diguèro.

— Òc… a… Òc… a… a… a !, bramèt lo tonton, prèste a me sautar dessus. Mas me tenió pas a son empaita. A la fin quand mèsmas, tornèram revirar. E quand arribèram a la màison, contèro l'aventura ; ma maire ne'n riguèt bien. Lo pairin disià mas :

— Si, si, lo pairin es bien content, ne'n a bien profitat.

À la vogue

Chez nous, ma mère avait élevé son plus jeune frère qui ne pouvait se débrouiller seul, il n'avait pas sa raison, il était handicapé mental.

Il vivait avec nous et aidait à la ferme. Nous l'appelions le tonton Pierre ou le parrain ou le « Pialet ». Sa sœur l'aimait comme un fils. Notre homme se passionnait pour l'eau, la neige, le feu, les guêpes, les taupes, mais… pas les vaches ! Il aimait la promenade, les voyages et… la fête !

Or, à Aurec, autrefois, comme encore aujourd'hui, je crois, la vogue avait lieu

au début du mois de septembre et le tonton, même si personne ne lui en parlait, le sentait. Pour sûr, il ne fallait pas la manquer ! Quelques jours auparavant, il parlait tout seul, nous rebattait même les oreilles avec cette fête. Il adorait grimper sur les chevaux de bois ! Pour ne pas le priver, nous l'emmenions. Je me souviens, un dimanche, je n'étais pas vieux, ma mère dit : « Il faut descendre le tonton à la messe et après, vous ferez un tour à la vogue ».

Le parrain était aux anges, il riait tout seul. Le jour de la fête, il ne se fit pas prier pour se tirer du lit…

Donc, après l'avoir débarbouillé, décrassé, rasé, préparé, nous prîmes le chemin de la Côte, tous les trois avec ma sœur. Ah ! il n'était pas en reste, le Pialet pour descendre.

Enfin, nous voici sur la place de l'église, noire de monde, avant la grand* alors que les cloches battaient à toute volée pour annoncer le moment d'entrer. De plus, juste à côté de la petite porte (de l'église), devinez ce qu'il y avait ? Les chevaux de bois !

Le tonton était ravi, il faisait plaisir à voir : il riait tout seul, barbatait* si fort que les gens à côté, étonnés, se retournaient et le regardaient… intrigués. Parfois, certains ne pouvaient s'empêcher de rire.

Comme il aimait assister à la messe, il ne se fit pas prier pour entrer à l'église. Je ne sais si ses prières furent bien réfléchies… À la fin de la messe, il ne fallait pas se tenir à l'embarras quand il sortit ! Sans attendre que le manège s'arrête, notre homme était déjà à cheval… sur un cheval… ce qui surprit le patron.

Ah ! il fallait le voir ce grand « pantin » installé sur cette petite bête qu'il donnait l'impression d'aplatir.

Sur la place, il y avait un brouhaha indescriptible avec les gens qui parlaient, les camelots qui en racontaient à qui mieux mieux, la musique de la fête et les cloches qui tintaient à grand train.

Heureux comme un enfant de cinq ans, transporté dans un autre monde, serrant à pleines mains la barre qui tenait le cheval, riant à gorge déployée, barbatant* tant qu'il pouvait, il semblait fier comme un général à la tête de ses troupes !

Ma mère avait donné un peu d'argent ; je payai un tour puis un autre et encore un autre. Mais sur cette terre, tout a une fin et bientôt le manège ralentit à nouveau, ce qui ne plut guère au cavalier et je lui demandai de descendre.

— Non ! Non !… je ne veux pas descendre !

— Si tu ne veux pas descendre, je te laisse !

Mais en vain, impossible de le sortir ce grand escogriffe ! Il parlait tout seul tant qu'il savait en faire, il se mordait les mains !

J'essayais de le faire « monter », il n'en était que plus en colère. Autour de nous, les gens nous regardaient, certains riaient, d'autres le plaignaient. Et moi qui n'étais pas très vieux, je me sentais quelque peu gêné.

— Eh bien ! si tu ne veux pas venir, je te laisse, lui dis-je.

— Oui… i… i…, hurla le tonton en se mordant, prêt à me sauter dessus.

Mais je ne me tenais pas à son embarras. À la fin pourtant, nous partîmes. Quand nous arrivâmes à la maison, je racontai l'aventure, ma mère en rit bien.

Et le parrain de dire :

— Si… Si… le tonton est bien content, il en a bien profité ! »

Lo Carnaval

Adieu paure, paure Carnaval,
Ieu demoro e tu te'n vas.
L'an que ven tornaràs
B'liau ieu i serèi pas !

A ! Lo carnaval ! Cuna fèsta, dins lo temps per las campanhas onte lo monde mancàvan pas una ocasion de se galar. Avian pas la television ni mais lo cinemà mas per passar las lonjas vespraas de l'ivèrn, quand la nuèit èra lònja, trobàvan a s'ocupar sans s'einoiar.

Quo èra l'avèrtia adóncas, vès nos e mais dins los autres caires dau país, au març-gras, una diumange o doas après de faire lo « fogal ». Los joèines mariats de l'an lo devian ativar.

Savètz pas coma quò se passava ? Sovent, lo març, la vespraa e lo vèspre o lo sàndes d'après, los petits de l'escòla e los joèines dau platèl se desguisàvan e corrian las charrèiras, fasant lo torn de las màisons chantant e contant de conariás au monde ! E quand passàvan, quo èra a qual que los povià reconèitre. Me rapelo mais, los petitons, los plus joèines, quand queu monde se sacàvan dins las màisons, avian una paura que los copava en dos e viste, s'anàvan escondre darrèirs un lèit o un placard, a la chambra.

Coma vos o ai dit, los mariats de l'an devian ativar lo fuòc, lo jorn de la fèsta. Mas lo chalià preparar. Alòrs, una setmana o doas davants, lo sàndes après-meijorn, los joèines païsants se botàvan d'acòrd e, aub una lèia, fasian lo torn de los vilatges dès Olhas, dès Pièg, lo Sause, lo Cortial e la Granjassa per demandar de boèsc e de fagòts, chantant e bramant lurs chants que s'esparpilhàvan dins l'èr :

Estèla, gambèla !
De pins de faus ! Tot çò que chal
Per ativar nòstros fogals !

Dengús èra en rèsta per bailar au passatge de gròs fagòts de garna franc secha que charjàvan sul char. Vos diso pas, mas quo èra dejás la fèsta aub de joèines franc druts, los petits

aroçats dau ras lo char, eirós d'èstre de la partiá e los païsants que paiàvan a beure !

La charraa plena, l'anàvan descharjar au Cuminal. Davants, d'autres èran anats quèrre a la Raièra o a Còsta-Vèira un pinaton lòng e franc dreit, qu'avian picat, un drapèl a la poenta, au mèi dau prat.

Enreiàvan de bastir lo fogal, laissant au pè, una entraa per los mariats que lo devian ativar. E montàvan, montàvan lo plus naut possuble coma per un gerbèir tant que i avià de boèsc e de fagòts.

Me rapelo, 'n an en quaranta-cinc, crèio, faguèram lo fogal de la novèla Dama de l'escòla que s'èra mariaa quauques temps davants. L'après-meijorn, lo vilatge èra aus quatre cents còps : de monde de tots los latz dins las charrèiras. Quauques-ús achabàvan d'aroçar de boèsc, d'autres montàvan una sampòta de vin vès la Chaum, d'autres a l'escòla, plaçàvan de taulas e de bancs e las femnas se desmenàvan per preparar la patissariá.

Quand la nuèit seguèt franc sombra, tot lo monde rapiguèt vès la Chaum preissat de faire la fèsta, segut per los joèines mariats qu'anèran ativar lo fuòc.

Una cròia flama d'abòrd, tremblanta, coma paurosa, semblant eisitar, esclairèt la figura de los mariats. Puèis bien viste, se botèt a córrer sus las garnas, a las envelopar, rogeiant e petilhant de mais en mais fòrt. En quaucas menutas avian atacat de tots los latz l'einòrme cuchon de boèsc e lo devoràvan, forçant los bada-bècs surprés per la chalor coianta a se tirar en arrèirs, bramant de crenhta e de pleisir mesclats !

Au mesme moment una imensa clartat iluminant tot a l'entorn aub de grandas flamas ardentas e fòlas dançant una sarabanda endiablaa, laissèt aperceure una fòla de monde en fèsta e desguisats, a la figura menaçanta, semblant de diables afrós fasent de grimaças e a l'èr meschant, corrent de tots los latz. Cun spectacle ! Quo èra pas l'enfern pasmins !...

Sans pèrdre una segonda, los ús e los autres, joiós, descentenats, se prenent per la man, chantant d'èrs ancians, entamenèran una dança endiablaa lo torn dau fuòc. Dengús s'einoièt !

Petit a petit, lo fogal qu'avià rasclat tot lo boèsc desmenuèt e lo moment venguèt de lo sautar : los plus ardits d'abòrd, los plus esnervats que, de còps, s'empaitàvan dins las brasas, se brutlant los pès. Mas de bada ! Puèis los coples s'eslancèran los ús darrèirs los autres au mèi de los brames e de los bravòs !

Bien plus tard, alòrs que demorava mas un einòrme cuchon de brasas rojas e ardentas, chascús tornèt revirar per continuar la fèsta a l'escòla onte los apeitàvan los gatòs, los chocolats, las saladas de fruta e una sampòta de vin ! Vos diso pas mas dengús avià soem e la fèsta continuèt dusc'a franc tard dins la nuèit. Tots los èrs de chançons i passèran. E las dançàs dóncas ! E me rapelo mais, a la fin, alòrs que los ús e los autres franc las avian filat, lo Toine-la-Pèl, un vièu bergèir retirat, volià pas laschar e chantava a plena gòrja, tapant sos esclòps ferrats sul planchièr coma si quo èra lo darrèir còp :

Adieu paure, paure Carnaval,
Ieu demoro e tu te'n vas.
L'an que ven tornaràs
B'liau ieu i serèi pas !

Lo lendeman e los jorns d'après, nosautres los petits tornèram dau ras lo fogal per esmodar las brasas rojas e brutlantas e las faire prendre en i botant de brandons de boèsc escarvatats a l'entorn.

Aurian bien prés que la fèsta torna esmodar !

Le Carnaval

Adieu pauvre, pauvre Carnaval !
Moi, je reste et toi tu t'en vas.
L'an prochain, tu reviendras,
Peut-être, je n'y serai plus !

Ah ! le carnaval ! Quelle fête, autrefois dans les campagnes où les gens ne perdaient pas une occasion pour s'amuser. Certes, ils n'avaient pas la télévision ni le cinéma mais pour passer les interminables soirées d'hiver, lorsque la nuit était longue, ils trouvaient à s'occuper sans s'ennuyer.

C'était la coutume, à l'époque chez nous ainsi que dans tous les coins du pays, pour le mardi gras, un dimanche ou deux après de faire le fouga*. Les jeunes mariés de l'année étaient chargés de l'allumer.

Savez-vous comment cela se passait ? Souvent, le mardi, l'après-midi et le soir et le samedi suivant, les petits de l'école et les jeunes du plateau se déguisaient et couraient dans les rues, faisant la tournée des maisons, chantant et racontant des fadaises aux gens ! Et lorsqu'ils passaient, c'était à celui qui pouvait les reconnaître. Je me souviens aussi des tout-petits, quand ces gens déguisés entraient, ils avaient une peur qui les terrorisait; ils couraient à la chambre se cacher derrière un lit ou un placard.

Ainsi que je vous l'ai dit, les mariés de l'année devaient allumer le feu, le jour de la fête. Mais il fallait préparer le bûcher. Alors, une semaine ou deux avant, le samedi après-midi, les jeunes paysans se mettaient d'accord pour faire avec une leye* le tour des villages d'Ouillas, Pied, Le Sauze, Le Cortial et La Grangeasse pour récupérer du bois et des fagots, chantant et hurlant leurs chants qui s'éparpillaient dans l'air :

Bûches, « gambelles ! »
Du pin, du fayard,
Tout ce qu'il faut
Pour allumer nos fougas* !

Personne n'était en reste pour donner au passage, de gros fagots de branches de pins bien sèches qu'ils chargeaient sur le char. Je ne vous dis pas, mais c'était déjà la fête avec des jeunes fort drus, les petits regroupés derrière le convoi, heureux de participer et les paysans qui payaient à boire !

Le chargement terminé, ils allaient le déposer au communal. Auparavant, d'autres étaient partis à la Raillère ou à Côte-Vière couper un petit sapin bien long et droit qu'ils avaient planté, un drapeau à la pointe, au milieu du pré.

Ils se mettaient à bâtir le bûcher, laissant à la base, une entrée pour les mariés qui avaient la charge de l'allumer. Et, ils empilaient, empilaient le plus haut possible comme pour un gerbier tant qu'il y avait du bois et des fagots.

Je me souviens d'une année, en 1945, je crois, on fit le fouga* de la nouvelle Dame de l'école qui s'était mariée quelques mois auparavant. Durant l'après-midi, le village était aux quatre cents coups avec des gens partout dans les rues. Certains terminaient la collecte du bois, d'autres installaient une sampote* de vin à la Chaux, d'autres, à l'école, mettaient en place des tables et des bancs tandis que les femmes se démenaient pour préparer la pâtisserie !

Une fois la nuit noire, tout le monde monta à la Chaux pressé de faire la fête, suivi par les jeunes mariés qui allèrent allumer le feu.

Une faible flamme d'abord, tremblante, comme peureuse, semblant hésiter, leur éclaira le visage. Puis, très vite, elle se mit à courir sur les rameaux de pin, à les envelopper, rougeoyant et crépitant de plus en plus. En quelques minutes, le feu avait attaqué l'énorme tas de bois et le dévorait obligeant les badauds surpris par la chaleur cuisante à reculer, criant à tue-tête de crainte et de plaisir mêlés.

Au même moment, une immense lumière éclairant tout alentour avec de grandes flammes ardentes et folles dansant une sarabande endiablée laissa apercevoir une foule en fête et des gens déguisés, aux masques menaçants, ressemblant à des diables affreux, grimaçants et à l'air méchant, courant en tous sens ! Quel spectacle ! Ce n'était pas l'enfer pourtant !

Sans perdre de temps, les uns et les autres en verve, pleins d'entrain, se prenant par la main, chantant des airs anciens démarrèrent une danse joyeuse autour du brasier. Personne ne s'ennuya !

Petit à petit, le feu qui avait dévoré tout le bois, perdit de l'intensité et le moment vint de le sauter : les plus hardis d'abord, les plus foutraques qui parfois s'empêtraient dans les braises, se brûlant les pieds. Qu'à cela ne tienne ! Ensuite, les couples s'élançaient, les uns derrière les autres au milieu des cris et des bravos.

Bien plus tard, alors qu'il ne restait qu'un énorme tas de braises rouges et ardentes, chacun fit demi-tour pour continuer la fête à l'école où les attendaient les gâteaux, les chocolats, les salades de fruits et une sampote* de vin.

Inutile de vous dire : personne n'avait sommeil et la fête se prolongea jusque fort tard dans la nuit. Tous les airs y passèrent ! Et les danses donc !

Je me souviens aussi qu'à la fin, tandis que tous, fatigués étaient partis, le Toine la Pé, un vieux berger retraité ne voulait pas lâcher et chantait à tue-tête, frappant le plancher des ses sabots ferrés comme si c'était la dernière fois :

Adieu pauvre, pauvre carnaval,
Moi je reste et toi tu t'en vas
L'an prochain, tu reviendras
Peut-être n'y serai-je plus !

Le lendemain et les jours suivants, nous les enfants retournâmes près du tas de cendre pour activer les braises rouges et brûlantes et les faire reprendre en jetant dessus des brindilles de bois éparpillées alentour.

Nous aurions bien pris que la fête recommence !

Domdem lo Barbí

Dins las campanhas, dins lo temps, los païsants coneissian pas las machinas modernas ni mais los tracturs. E queu temps es pas bien loènh.

Vès nos, aviam mas las vachas o los bueaus per tirar la charruiá, l'araire, l'erpiá o lo brabant, atealar los chars, las machinas e se devian de domdar lo bestiar. Chalià avèr de bèstias bonas per lo joc. E de còps, vos diso pas, quo èra pas la partiá joiosa per las joèinas eslèvas aub de païsants pas comòdes que coneissian mas la bilha e l'agulhaa ! Quo èra ontós de los veire martirizar aquelas pauras vachas mòrtas de paur que comprenian pas çò que lur arribava e de los auvir bramar. Mas vos en fasètz pas, vès nos, èram pas meschants !

Laissatz me vos contar coma quò se passava per domdar una brava.

'N an, aviam un brave baiard, roge e blanc qu'aviam eslevat, una bona bèstia si n'i avià, pas meschanta per un sòl e vigorosa en diable. L'apelàvam « lo Barbí ». Lo temps me durava que la dreiçèssam. Dóncas, un matin qu'aviam lo temps deicidèram de li plaçar lo « chapèl sus la tèsta.»

Mon paire prenguèt lo joc e l'anèt pausar sus sas banas a son estacha per la pas tròp esmodar. Faguèt un torn o dos aub las jusclas. Surprésa, nòstra joèina vacha – quo èra bona bèstia coma vos ai dejás dit – se laissèt faire. Dau temps, ieu ne'n destachèro una autra plus vèlha qu'èra franc domda e que se presentèt tranquilament dau segond latz. Que vos dise que dreiçàvam las vachas dau promèir o dau second latz e si aviam lo temps de los dos latz, çò qu'èra bien comòde après per atealar. Dóncas, lo joc plaçat sus las tèstas, lièram chascús una vacha. Lo Barbí se sentent ensarrat, se demandava çò que li arribava ; escarcalhava sos uèlhs, èra pas tranquile, sa pèl frissonava mèsmas e li bailàvam de tapas amistosas dins lo coil per l'avertir e li faire comprendre que li voliam pas de mal.

— Passa dès darrèirs per la tochar sans li faire paur, me diguèt mon paire.

Mas quand nòstra joineta se veguèt e surtot, se sentiguèt de la sòrta ensarraa, oblijaa d'avançar, savià plus marchar ; èra perdua, franc fòla ; tremblava coma na fòlha. Faguèt un escart, virèt d'un latz, virèt de l'autre, recuolèt, avancèt, sautèt en l'èr e ne'n passo. Èra descentenaa, sa pèl èra trempaa, chiava a tots los pas !

L'autra, per bonèr, èra bien calma e bien domda ; se demandava b'liau çò que se passava mas se laissèt pas entraïnar. Lo promèir jorn anèram pas loènh talament la surprésa e la paur èran grandas per lo Barbí e la voliam pas eschaudar.

A l'estrable, amodèram de desliar las jusclas, d'enlevar los chabeçons e laschèram nòstra brava la promèira que, se sentent libra, filèt a fons de trenc a sa plaça en brançolant sa tèsta, d'un èr de dire : « Qué m'an fait ? »

L'anèram careissar per la calmar.

Lo lendeman, tornèram començar ; marchèt un pauc mèlhs. Li faguèram tirar una brancha. Lo còp d'après, l'atealèram davants un autre parèlh de vachas per menar una charraa de fems. Quò seguèt afrós ! La paura sentent las autras darrèirs, èra fòla. Li faguèram tirar una erpiá a la plaça. Quauques jorns plus tard, l'atealèram au tombarèl e rapiguèram a la cima dau vilatge. Quò se passèt pas tròp mal.

Puèis, petit a petit, s'avertiguèt a son sòrt ; èra si bona vacha. La dreiçèram de los dos latz e tota sa viá nos rendèt de grands services.

E coma vos povètz pensar, lo jorn onte seguèram oblijats de nos en despaitar, ne'n aviam gròs sul quèr !

Paure Barbí !

Nous dressons le Barbi

Dans les campagnes, autrefois, les paysans ne connaissaient pas les machines modernes ni les tracteurs.

Et, ce temps n'est pas très éloigné. Chez nous, ils n'avaient que les vaches ou les bœufs pour tirer la charrue, la herse ou le brabant, atteler les chars, les machines et ils se devaient de dresser les bêtes. Il fallait avoir des animaux bons pour le joug.

Parfois, je ne vous dis pas, ce n'était pas la partie joyeuse pour les jeunes « élèves » avec des paysans pas faciles et sauvages qui ne connaissaient que la trique et l'aiguillon ! Quelle honte de les entendre crier et surtout de les voir martyriser ces pauvres animaux, morts de peur qui ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Mais, ne vous en faites pas, chez nous, nous n'étions pas méchants !

Laissez-moi vous conter comment se passait le dressage d'une brave*.

Une année, nous avions une jeune vache baillarde*, rouge et blanche que nous avions élevée, une brave bête s'il en était, pas méchante pour un sou et vigoureuse en diable. Nous l'appelions « le Barbi ». J'avais hâte que nous la dressions. Donc, un matin où nous avions le temps, nous décidâmes de lui mettre « le chapeau sur la tête ». Mon père prit le joug qu'il posa sur ses cornes à son attache pour ne pas trop l'effrayer. Il fit un tour ou deux avec les courroies et l'amena au milieu de l'étable.

Surprise, notre jeune vache — une brave bête ainsi que je vous l'ai déjà dit —, se laissa faire. Quant à moi, j'en détachai une autre, bien dressée qui se présenta tranquillement au joug du second côté. Il faut que je vous dise aussi que nous dressions les vaches du premier ou du deuxième côté et, si nous avions le temps, des deux côtés, ce qui était bien pratique après pour les attelages.

Le joug posé sur les deux têtes, nous liâmes chacun une vache. Le Barbi, se sentant enserrée se demandait ce qui lui arrivait ; elle écarquillait les yeux, elle n'était pas tranquille ; sa peau frissonnait malgré nos tapes affectueuses dans le cou pour l'amadouer et lui faire comprendre que nous ne lui voulions pas de mal.

— Passe derrière pour la toucher* sans lui faire peur, me dit mon père.

Mais quand notre jeune vaches se vit, et surtout se sentit enserrée de la sorte, obligée d'avancer, elle ne savait plus marcher, elle était perdue, comme folle ; elle tremblait de tous ses membres comme une feuille. Elle fit une embardée, tourna d'un côté, tourna de l'autre, recula, avança, sauta en l'air… et j'en passe. Elle était hors d'elle, son pelage était trempé de sueur, elle avait la diarrhée !

L'autre, par bonheur, qui était très calme et dressée se demandait peut-être ce qui se passait mais elle ne se laissa pas entraîner. Le premier jour, nous n'allâmes pas

loin tellement la surprise et la peur étaient grandes pour le Barbi et nous ne voulions pas l'échauder !

Une fois à l'étable, nous commençâmes à délier les courroies, enlever les fronteaux et nous libérâmes notre jeunette la première, laquelle, se sentant libre, fila à toute vitesse à sa place en branlant la tête d'un air de dire : « Qu'est-ce qu'ils m'ont fait ? »

Le lendemain, nous recommençâmes, elle marcha un peu mieux, nous lui fîmes tirer une grosse branche. La fois suivante, nous l'attelâmes devant une autre paire pour transporter un char de fumier. Ce fut horrible. La pauvre, sentant les autres derrière était folle ! Elle tournait d'un côté, de l'autre et nous fûmes obligés de la dételer. On lui fit tirer une herse à la place. Quelques jours plus tard, on l'attela au tombereau pour grimper à la cime du village. Cela ne se passa pas trop mal.

Petit à petit, elle s'habitua – elle était si bonne bête – on la dressa des deux côtés et sa vie durant, elle nous rendit de grands services. Et, même si elle n'était pas très grosse, elle n'en craignait guère au joug tant elle avait de la volonté.

Enfin, comme vous pouvez le penser, le jour où nous dûmes nous en séparer, nous eûmes beaucoup de peine !

Pauvre Barbi !

La caia a fait los caions

Quand èro petioton — avió pasneus dètz ans — vès nos aviam de travalh mais que ne'n poviam faire. Mon paire travalhava a l'usina e ma maire, a la màison èra bien ocupaa aub sos cinc petits, son fraire qu'èra pas « fin » e la fèrma a menar.

Un an, aviam una gròssa caia qu'èra franc genta. Alòrs, mon paire deicidèt de la gardar per la faire portar e la menèram au verrat a Chaselet, una diumange après-meijorn dins lo tombarèl onte aviam botat las grandas auças.

Quauques mes plus tard, un matin que charjàvam una charraa de fems vès l'estrable, nòstra bèstia virava de tots los latz dins son triu, renava, morrelhatava sa palha e l'escarvertava : tenià pas en plaça. « Tardarà pas a faire los petits, diguèt mon paire ».

En eifèt, s'èra pas trompat ; l'ora d'après, cinc petitas bèstias, gròssas com un punh, totas tendras, totas ròsas e lissas èran dejás contra los tetons de la maire a sentinar e a eissaiar de tetar.

Per que los aplate pas, mon paire avià plaçat de barras tot lo torn dau triu onte los petits passàvan quand la maire se jaiá. Mas lo promèir jorn e la promèira nuèit onte los noveaus-naiçuts èran pas encara tròp desgatjats, se chalià bien mesfiar e se tenir dau ras per los enlevar.

A la fin de la jornaa, dètz « petits merdós » coma mon paire los apelava, bien pròpres e tot vigorós èran alinhats contra lo ventre de la bona maire, ravià de sa nombrosa familha. Coma mon paire travalhava de nuèit, diguèro a ma maire : « Si vòles, aquesta nuèit, gardarèi la novèla mainaa ».

Quò fai que, après avèr sopat, anèro a l'estrable e me saquèro, dins lo triu au chaud, au mèi de la palha secha que sentià bon l'estiu, tot pròche de la petita familha.

La nuèit èra calma au mèi de tots los ocupants : las vachas pesibles e coflas, un moment o l'autre s'estiràvan dins de longs sospirs d'aise. De còps, una pola sus l'acuchaòr, pingaa rien mas sus un arpilhon, la tèsta sotz las alas que dormià d'un soem priond s'esvelhava en sursaut en poussant de brames esglaiós

coma si lo milian o lo reinard l'avian crochetaa. Devià reivar, m'es eivís !

E ieu, sol au mèi de tot queu monde, bien joèine, èro pas tròp fière. E puèis, rien mas una còia lampa bargalhosa esclairava. V-o parlo pas d'aquelos rats einòrmes aub de grandas coas que se corrian après sul mur e me fasian frissonar quand passàvan dau ras ieu ! Per bonèr, tot pròche de la familha Caion, aub una maire si calma e si bona, quò me bailava confiança.

Avió pas grand veiaa a faire, rien mas a sortir tot queu petit monde quand la caia patauda e lordauda se levava e se tornava jaire. Malgrèt lo soem que me tenalhava a mesura que la nuèit avançava, m'èra agreiable d'observar la viá de la novèla familha.

La caia, bona maire entre totas, èra jagaa sus un latz per que sos petits poguèssan tetar a volontat. Alinhats los ús dau ras los autres, chascús avià son teton e si per eirror, un o l'autre se trompava, son fraire o sa sòrre maucontent e dolhet en diable, se botava a quialar coma si l'avian sannat !

Alòrs, la brava maire aus quatre cents còps, renava d'un èr ansiós per los calmar, semblant lur demandar : « Qué se passa ? Qué se passa ? »

Ieu, per que se levèsse pas, me despachavo de faire la justiça entre quelas petitas renuèiras. Per la calmar, li gratavo l'esquina çò que la fasià renar d'aise e s'estirava encara mais.

Quo es com aquò que se passèt la nuèit aub mos noveaus amics qu'anavo veire sovent après e sió pas prèste d'eissublar quela viá si simpla e si viventa que marquèt ma joinessa promèira.

La truie a fait les petits

Quand j'étais petit – je n'avais même pas dix ans – nous avions chez nous du travail plus que nous pouvions en faire. Mon père travaillait à l'usine et ma mère était fort occupée avec ses cinq petits, son frère handicapé mental et la ferme à gérer.

Une année, nous avions une grosse truie qui était bien belle. Mon père décida de la garder pour la faire « porter » et nous l'emmenâmes au verrat à Chazelet, un dimanche après-midi, dans le tombereau où nous avions mis les grandes ridelles.

Quelques mois plus tard, un matin, alors que nous chargions du fumier à l'étable, notre bête tournait de tous côtés dans sa soue, grognait, mordait sa paille et

l'éparpillait, bref ne tenait pas en place. « Elle ne tardera pas à faire les petits », dit mon père.

Il ne s'était pas trompé, en effet : une heure plus tard, cinq petites bêtes, grosses chacune comme un poing, toutes tendres, toutes roses et lisses étaient déjà contre les mamelles de la mère à chercher et à essayer de téter. Pour qu'elle ne les écrase pas, mon père avait installé des barres tout le tour du trieu* où les petits passaient quand la mère se couchait. Mais le premier jour et la première nuit les nouveaux-nés n'étaient pas encore bien lestes, il fallait faire très attention et se tenir à côté pour les sortir de l'embarras quand elle se couchait.

À la fin de la journée, dix « petits merdeux » ainsi que mon père les surnommait, propres et tout vigoureux étaient alignés contre le ventre de la bonne mère, ravie de sa nombreuse famille. Comme mon père travaillait de nuit, je dis à ma mère : « Si tu veux, ce soir, je garderai tout ce monde ».

Donc, après avoir soupé, j'allai à l'étable et pénétrai dans la loge bien au chaud dans la paille sèche qui sentait bon l'été, près de la petite famille. C'était le calme parmi tous les occupants : les vaches paisibles et repues, par moments s'étiraient dans de longs soupirs d'aise. Parfois, une poule sur le perchoir, plantée sur un seul ergot, la tête sous les ailes qui dormait d'un profond sommeil, s'éveillait en sursaut en poussant des cris perçants comme si le milan ou le renard l'avaient attrapée. Elle devait rêver me semble-t-il. Et moi, seul au milieu de tout ce monde, bien jeune, je n'étais pas très fier d'autant qu'une médiocre lampe toute sale éclairait.

Je ne vous parle pas de ces rats énormes avec de grandes queues qui se poursuivaient sur le mur et me faisaient frissonner quand ils passaient près de moi. Par bonheur, tout près, la jeune famille, avec une mère si calme et si bonne, me donnait confiance !

J'avais peu de choses à faire si ce n'est sortir d'embarras ce petit monde quand la truie, pataude et lourde se levait et se recouchait. Et, qu'il m'était agréable malgré le sommeil qui me tenaillait à mesure que la nuit avançait, d'observer cette vie naissante !

La truie, bonne mère entre toutes était couchée sur le côté afin que les petits puissent téter à volonté. Alignés les uns à côté des autres, chacun avait son téton et si par mégarde, l'un ou l'autre se trompait, son frère ou sa sœur, mécontent et douillet comme personne se mettait à hurler à croire qu'on l'avait saigné ! Alors, la brave mère, aux quatre cents coups grognait d'un air inquiet pour les calmer, semblant leur demander : « Que se passe-t-il ?… Que se passe-t-il ?…»

Moi, afin de l'empêcher de se lever, je m'empressais de faire la justice entre ces petites grognardes et pour la calmer, je lui grattais l'échine, ce qui la faisait grogner d'aise et s'étirer davantage encore.

C'est ainsi que se passa la nuit avec mes nouveaux amis que j'allais voir souvent après et, je ne suis pas près d'oublier cette vie si simple et si vivante qui marqua ma prime jeunesse !

Vès l'estrable lo vèspre

Que m'es un grand bonèr sovent renovelat
De reviure los nombrós moments de ma joinessa promèira
Dins nòstra petita fèrma simpla e tranquila
Ont viviam, servits, assïstats, comblats
Aub mos fraires e sòrres per de si bons parents
Que plànhan ni lur pena ni lur temps
Per que lurs efants màncan de rien !
Mon paire bien tard, los vèspres de l'usina tornant,
Ma maire, sans pèrdre una segonda per la nuèit, nos preparava.
Puèis per nos pas laissar tot sols alòrs que vès l'estrable anava,
Los ús après los autres sus sos rens a pataire
Passant lo long dau mur de la granja, sotz la fenèira,
Au mèi de l'estrable chauda que sentià bon la campanha,
Sus una farassa de palha tots ensems nos aroçava.
E aquí sus queu lèit franc tiède gaitàvam.
Coma me sovento aub un grand pleisir
De tot çò qu'autorn de nos, temoènhs privilegiats, se fasià :
Las polas e lo jalhard, pincats sus lurs arpilhons
Sus los fems, instalats per la nuèit, sus l'acuchaòr,
Se tiranchàvan e semblàvan maucontents d'èstre desranjats
Au mèi de lur soem, dempuèis un moment engatjat,
Los caions jaguts au chaud dins la palha,
D'un còp de lur repaus mai tirats, se botàvan a renar
E dins lo bachàs dau repas anàvan tirar una darrèira gorjaa,
La chiaura a son torn rapissent sus la barrièra dau triu,
Èra pas en rèsta per reclamar en bealant gentament sa porcion,
Las vachas enfin dins lur pelatge d'ivèrn rendúas borrúas,
A plena gòrja desgustàvan, a las crechas estachaas
Lo repas de fen sentent bon l'estiu que dau rastelèir despassava.
E a còps de banas chaçàvan una veisina gormanda
Que se povià pas retenir de raubar una gorjaa de fen franc granda
Una forcha a cinc banons dins los deits, ma maire
Sortià los fems darrèirs las vachas que remplaçava d'una litièra
De palha bien secha e bien chauda, sentent bon las estroblas.
Las bachòlas voidas amenaas au mèi de l'estrable

Las remplissià de racinas que mesclava aub una punhaa de bren.
De lur estacha, las bèstias gormandas en diable, ne'n bavàvan !
Alòrs, prenent una bachòla garniá, servià la vacha nèira
Que se getava sus sa pitança eirosa d'èstre la promèira.
E lo selon d'una man, de l'autra la selha atacava de mòuser :
Dos gets blancs d'un lait tiède e borrut, en musica, martelàvan
Lo fons de la poisaòr que bien viste se trobava plena tota.
Un moment plus tard, de la vacha la poussa completament
agotaa,
Ma maire passava lo bon lait dins lo colaòr
Dau temps que los chats empacients apeitàvan aub atencion,
Lo moment de licar dins una petita boítia, de lur fina linga,
La part de pitança que volian pas mancar !
D'una vacha a l'autre, dau vèspre, lo travalh s'achabava.
Tot lo bestiar cofle, chascús a sa plaça, per la nuèit se'n anava.
Las vachas franc saolas, las unas après las autres pesantament
Dins de longs sospirs d'aise s'endormian belament.
Darrèirs la pòrta de l'estrable aiant calat l'espienta,
Ma maire sus sos rens nos tornava emportar !

À l'étable, le soir

C'est pour moi un immense bonheur souvent renouvelé
De revivre les nombreux moments de ma prime jeunesse
Dans notre petite ferme, simple et tranquille
Où nous vivions, o combien, servis, soignés, comblés,
Avec mes frères et sœurs par de si bons parents
Qui ne plaignaient ni leur peine ni leur temps
Pour que leurs enfants ne manquent de rien !
Mon père, les soirs, rentrant fort tard de l'usine,
Ma mère, sans perdre une seconde nous préparait pour la nuit ;
Puis pour ne pas nous laisser seuls, se rendant à l'étable
Pour la corvée du soir où les bêtes attendaient,
Les uns après les autres, sur son dos, à pataire*
Passant le long du mur de la grange, sous la réserve de foin,
Au milieu de l'étable chaude qui sentait bon la campagne,
Sur une botte de paille, ensemble, elle nous regroupait,
Le chien et les chats près de nous, qui nous tenaient compagnie.
Et là, sur ce lit très chaud, nous observions !
Comme je revois avec un grand plaisir
Ce qui, autour de nous, témoins privilégiés, se passait

Les poules et le coq debout sur leurs ergots
Au-dessus du tas de fumier, installés pour la nuit, sur le perchoir,
Se disputaient et semblaient mécontents d'être dérangés
Dans leur sommeil depuis un grand moment engagé,
Les cochons couchés au chaud dans la paille,
Brusquement de leur repos aussi arrachés, se mettaient à grogner
Et dans le bac, du repas allaient avaler une dernière gorgée,
La chèvre, à son tour, grimpant sur la barrière de sa loge,
N'était pas en retard pour réclamer en bêlant vivement sa part,
Les vaches enfin dans leur pelage d'hiver, devenues bourrues*,
À pleine gorge dégustaient, attachées à leurs crèches,
Le repas de foin qui sentait bon l'été et dépassait du râtelier,
Et à coups de cornes chassaient une voisine gourmande
Qui ne pouvait s'empêcher de voler une gorgée de foin bien grande !
Une fourche à cinq dents dans la main, ma mère
Sortait le fumier des vaches qu'elle remplaçait d'une litière
De paille sèche et chaude, sentant bon l'éteule.
Puis les caisses à manger vides amenées au milieu de l'étable,
Elle les remplissait de carottes jaunes qu'elle mélangeait à une poignée de son.
De leur attache, les bêtes gourmandes à l'excès, en bavaient !
Alors, prenant une caisse garnie, elle servait la Noire
Qui se jetait sur sa récompense, heureuse d'être la première.
Et le selou* d'une main, de l'autre la seille*, elle se mettait à traire.
Deux jets blancs d'un lait tiède et bourru, en musique martelaient
Le fond du récipient qui, très vite était plein entièrement.
Un moment plus tard, le pis de la vache complètement tari,
Ma mère passait le bon lait dans le filtre
Tandis que les chats impatients attendaient attentivement,
Le moment de laper dans une petite boîte, de leur langue fine
La part de dessert qu'ils ne voulaient pas perdre !
D'une vache à l'autre, la corvée s'achevait
Le bétail repu, chacun à sa place, pour la nuit, s'en allait.
Les vaches saturées, les unes après les autres, pesamment,
Dans de longs soupirs d'aise, s'endormaient doucement.
Derrière la porte de l'étable ayant calé la barre de bois
Ma mère sur son dos nous remportait !

L'escòla dau vilatge

Parlar dès Olhas d'autres còps, de la viá, dau travalh, dau monde, sans ren dire sus l'escòla serià un mancament.

Una vèlha màison en pèiras dau país, au vièu cubèrt de teules roges e ròndas surmontaa au feitatge dau latz d'en naut d'una vèlha clòcha ruiá que dins lo temps, apelava lo vèspre los Olhassons a la preièra. Vos chal dire qu'au temps passat, l'escòla èra la màison dau vilatge onte la beiata fasià lo catacième en dusc'a 1912. La Mení dès Lanièr e ma maire se ne'n rapèlan bien. Quo es per causa qu'après i fasian encara lo catacième, la preièra e lo mes de Marià mèsmas si quò convenià pas a las mestressas.

Aqueu moment — ma maire me v-o a sovent contat — la comuna ne'n devià bastir una au cuèrc, vès la Chaum. Mas la guèrra de 14 venguèt e ne'n seguèt plus question ni mais en trenta-v-uèit, juste davants l'autra guèrra.

La pièça a los murs quauque pauc barlats, passats au badijon, èra pas granda, carraa e sentent bon l'escòla. En son meitan, lo grand vièu poèle aub son grand tuiòt que traversava la classa e que trobàvam bien bon quand l'ivèrn sarrava ! Quatre lampas pendolàvan au plafond suportat per de gròssas pièças ròndas e gironaas.

A gaucha de l'entraa, lo long dau mur, una ranjaa de petits buròts ; davants, un croi tablòt per los matruts qu'aprenian a legir. Juste dau ras, una pòrta badava sus l'eschalèir que rapissià dins las pièças de la Dama o de la Demeisèla. Après, fixaas au galandatge, de grandas fòlhas de papèir afichaas e un grand tablòt nèir surmontat d'un reion portant lo glòbe, de bothelhas aub de serpents, de boítias de crèia e la pata per panar lo tablòt. Davants, l'estrada aub lo buròt de la mestressa ; après, la pòrta de la cava nèira onte sacàvan lo charbon e los fagòts per lo fuòc e onte, de còps, la dama ne'n sarrava un qu'èra deicevable !... Sul mur d'après, encara un tablòt ; dau ras una plancha portant d'estatuas e de cièrges e, au mes de mai, a la plaça, de grands draps blancs ensarrant l'autar dau mes de Marià. Au fons, de grandas cartas surmontant los porta-manteaus e un vièu relòtge

garnit de libres. De taulas grandas e moens grandas e un ancian buròt a sèis plaças ocupava tot lo país. Lo cabinet en planchas aub un matrut pertús èra darrèirs lo bastiment ; los garçons pissàvan contra lo mur, d'en bas, escultant, l'ivèrn, de signes sus la nèu !

Petits e grands èran pas moens de vint a vinta-cinc dins quela pièça onte los grands, de còps, aidàvan los plus joèines. E, en quaranta-tres, aub una banda de Marselhièrs venuts dins las familhas, a causa de la guèrra passèran los trenta a trenta-cinc. Vos diso pas lo travalh per las mestressas aub tot queu monde ! Pensatz ! Faire marchar en mesme temps d'escolièrs qu'avian pas lo mesme atge demandava na granda organizacion.

Lo matin, las mans pròpras, los ús e los autres escotàvan la Morala. Puèis, lo temps de bailar de pròblemes e d'operacions a los plus grands, lo tablòt pròpre, preparat a l'avança, aub de letras escritaas de biais, los matruts esmodàvan de legir. E alòrs que travalhàvan sus l'ardoasa o lo caièr, viste, la dama passava a los plus grands per lo calcule de tèsta e los pròblemes. Lo temps que prepàran lectura o dictaa, fasià un autre torn vès los petiotons que laissava après per lo francès aub los autres. Sans arrèst, fasià la corsa en dusc'a la fin de la matinaa.

L'après-meijorn, sovent travalhàvam tots ensems en istoira, geografià o sciénça. Puèis alòrs que los grands èran en trenc de faire de cartas, de cròquis o de copiar de resumats, la mestressa tornava prendre los petits. Pas una menuta de pausa per la paura femna ! Mas, apreniam e nos saviam despaitar tot sols.

Nòstres parents estimàvan las mestressas que fasian partiá de la granda familha dau vilatge ; las envitàvan au dinnar dau caion, a las velhaas, a las fèstas e avian dreit a la fricassaa !

L'école du village

Parler d'Ouillas autrefois, de la vie, du travail, des gens, sans rien dire sur son école serait un manquement.

Une vieille maison en pierres du pays, un vieux toit de tuiles rondes et rouges, surmonté au faîtage du côté du haut d'une vieille cloche rouillée qui, dans le temps, appelait les Ouillassois à la prière.

Il faut vous dire qu'au temps passé, l'école était la maison du village où la béate* enseignait le catéchisme, jusqu'en 1912. La Meny de chez Agnès et ma mère, la Maria s'en souviennent bien. C'est pour cette raison que par la suite, on y faisait encore le catéchisme, la prière et le mois de Marie même si ça ne plaisait pas aux maîtresses.

À cette époque, ma mère me l'a souvent dit, la commune devait en faire construire une au communal, à la Chaux. Mais la guerre de 14 éclata et il n'en fut plus question ni non plus en 1938, à la veille de l'autre guerre.

Sur deux côtés, trois grandes fenêtres, l'une à droite de la porte d'entrée, les autres à gauche. La pièce aux murs pas très droits, passés au badigeon, n'était pas grande, carrée et sentant bon la classe. Au milieu, le grand vieux poêle en fonte qui devenait tout rouge, les jours de grand froid avec son grand tuyau qui traversait la salle et que nous trouvions bon quand l'hiver « fermait ».

Quatre lampes pendaient du plafond supporté par de grosses poutres rondes, piquées des vers.

À gauche de l'entrée, le long du mur, une rangée de petits bureaux ; devant, un modeste tableau pour les petits qui apprenaient à lire. Juste à côté, une porte ouvrait sur l'escalier qui accédait aux pièces de la « Dame » ou de la « Demoiselle ». Puis, fixées au galandage, de grandes feuilles de papier affichées et un grand tableau noir surmonté d'un rayon portant le globe, des bouteilles contenant des serpents, des boîtes de craie, la bouteille d'encre. Suspendus à un clou, sur l'autre côté, les instruments de mesure pour la géométrie avec, au-dessous une petite boîte de craie et le chiffon du tableau.

Devant, l'estrade avec le bureau de la maîtresse puis la porte de la cave toute noire où l'on entassait le charbon et les fagots pour le feu et où, parfois, la maîtresse en enfermait un qui était désagréable !

Au mur suivant, encore un tableau puis un rayon portant des statues et des cierges et, au mois de mai, de grands draps, entourant l'autel du mois de Marie.

Au fond de la classe, enfin, de grandes cartes placées au-dessus des porte-manteaux et un vieille horloge remplie de livres.

Des tables grandes et moins grandes ainsi qu'un fort vieux bureau à six places occupaient toute la place.

Le cabinet en planches sombres, percées d'un trou se trouvait derrière la maison d'école ; les garçons quant à eux « pissaient » contre le mur, sculptant, l'hiver, des dessins sur la neige !

Petits et grands n'étaient pas moins de vingt à vingt-cinq dans cette pièce où les grands, parfois aidaient les plus jeunes. Et, en 1943, avec une équipe de réfugiés marseillais, venus dans les familles à cause de la guerre, les effectifs passèrent de vingt à trente-cinq ! Je ne vous décris pas le travail pour la maîtresse avec tout ce monde ! Pensez donc : faire marcher en même temps des élèves qui n'avaient pas le même âge demandait une organisation rigoureuse !

Le matin, les mains bien propres après « l'inspection », les uns et les autres écoutaient la leçon de morale. Le temps de donner aux plus grands des problèmes ou des opérations, le tableau net, préparé à l'avance, avec des lettres bien écrites, les petits démarraient la leçon de lecture. Et, tandis qu'ils travaillaient sur l'ardoise ou le cahier, vite la maîtresse passait au calcul avec les plus grands. Le temps pour eux de préparer une lecture ou une dictée et elle faisait un autre tour vers les petits qu'elle abandonnait ensuite pour le français avec les autres. Sans relâche, elle faisait la course jusqu'à la fin de la matinée.

L'après-midi, souvent, les enfants travaillaient ensemble en histoire, géographie ou sciences. Puis, tandis que les grands dessinaient des cartes, des croquis ou copiaient des résumés, la Dame se consacrait à nouveau aux petits. Pas une minute de répit pour la pauvre femme ! Nous progressions et savions nous débrouiller seuls.

Nos parents estimaient les maîtresses qui faisaient partie de la grande famille du village ; ils les invitaient au dîner du cochon, aux veillées, aux fêtes et elles avaient droit à la fricaude* !

La cort de recreacion

Nòstra cort, coma la rèsta de l'escòla, semblava pas aus autras : gis de murs, gis de grilhas, gis de pòrtas ! L'escòla badava sus la viá e sul chamin que traversava lo vilatge. Pas aisat per las mestressas per sonhar lur monde qu'avian tèit fait, sitèit de fòra de s'escarvertar de pertot.

Me rapelo, un moment, aviam 'prés a córrer lo torn de vèlhas màisons, a sautar de murs a mèit escarunats. Un matin que nos galàvam dins quelas ruïnas, darrèirs vès Ribòta, una filha, la Francina Jacon que demorava vès lo Cortial, s'aplatèt sans se povèir relevar, una jamba cassaa. Un veisin, lo paire Brulhère qu'apelàvam Chocolat, la portèt a l'escòla. La paura Francina plorava, talament avià mal. Lo joèine medacin dès Aurec que la Dama avià sonat, li placèt d'atelas e un bandatge. Pas question alòrs de filar vès lo Cortial ! Chalià una ambulança ! Sa maire qu'avià estaa avertiá la venguèt quèrre aub las... vachas e ... lo... tombarèl !... Nòstra paura Cicina, coma l'apelàvam, ne'n sarrèt de finas en tornant vès lur, per lo chamin dau Mont-Mialon, tot de pèiras e de pertús !

La cort sul chamin, una chança per los escolièrs !

Chasque jorn, en eifèt, èram temoènhs de la viá de la campanha : dau ras l'escòla, la fèrma de dos vièus garçons, los Garnièrs aub, en faça, los estrèiç. Aviam tèit fait de traversar per assïstar au ferratge de las vachas o de los bueaus.

Avian mais aquí un estrablon onte tenián los caions e un verrat. Qu'un païsant aduse una caia per la faire seure, èram los promèirs temoènhs !

D'en bas de l'escòla, au forn onte coian lo pan, un trelh aub lo cacha-poms. Au mes d'octòbre, lo monde mancàvan pas que venian aub de bòtjas de poms chanits faire lo verjús. Los anavam veire e tastàvam lo bon jus sucrat que pissava dau trelh.

L'estrable se trobava de l'autre latz, après la levaa de granja. Sovent de païsants amenàvan una vacha au buòu. Pas question per nos de mancar lo còp d'uèlh. Rapissiam viste sus la

levaa e d'aicí, promèirs temoènhs, fasiam nòstra educacion sexuèla !

Vos parlo pas aub de mestressas, de fèis pas tròp bilosas de las corsas que fasian bien loènh de l'escòla ! Quand tornàvam, la pòrta sarraa a clau, nos anàvam escondre darrèirs la màison per nos pas faire veire aus parents si se trobàvan de passar sul chamin.

Vos en contarió tant mas vos vòlo pas esnuiar.

L'escòla dès Olhas èra pas granda, freida l'ivèrn, sans comoditats. Pasmins, l'amàvam bien e ne'n gardem un sovenir qu'essublarem pas. Los Olhassons l'an transformaa e ne'n fait « La Màison per tots » onte aub un grand pleisir, nos tornem trobar lo promèir véndres de chasque mes per travalhar lo Patoès dau país.

E los petits ? Son pas de fòra mas estalats dins una escòla nòva a doas classas e... una... cort... sarraa, au cuèrc.

La cour de récréation

Notre cour, comme le reste de l'école ne ressemblait pas aux autres : pas de murs, pas de grilles, pas de portes ! L'école s'ouvrait sur la vie et sur le chemin qui traversait le village. Pas facile pour les maîtresses pour surveiller leur monde qui avait vite fait, sitôt dehors, de s'éparpiller partout !

Je me souviens à un moment donné, nous avions pris l'habitude de faire le tour de vieilles maisons, d'escalader des murs à demi écroulés. Un beau matin, tandis que nous jouions à courir autour de ces ruines, derrière chez Ribote, une fille, Francine Jacon qui habitait au Cortial, tomba, sans pouvoir se relever, une jambe cassée. Un voisin, le père Bruyère qu'on appelait Chocolat la porta à l'école. La pauvre pleurait tant elle avait mal. Le jeune médecin d'Aurec que la maîtresse avait fait venir lui mit des attelles et une bande. Pas question alors de repartir à pied au Cortial ! Il fallait une ambulance !... Sa mère qu'on avait avertie vint la chercher avec les vaches et le tombereau... Notre pauvre Cicine, ainsi que nous l'appelions en serra de cruelles en retournant chez elle par le chemin du Montmialon tout de pierres et de trous !

La cour ouvrant sur le chemin, une chance pour les élèves : chaque jour, en effet, nous étions témoins de la vie de la campagne. À côté de l'école, la ferme de deux vieux garçons, les Garnier, avec, en face les engins*. Nous avions tôt fait de traverser pour assister au ferrage des vaches ou des bœufs.

Ils avaient aussi là une petite loge où ils tenaient les cochons et un verrat. Qu'un paysan amène une truie pour la faire porter, nous étions les premiers témoins.

Au bas de l'école, ils avaient un four où l'on cuisait le pain et un pressoir avec l'appareil pour écraser les pommes. Au mois d'octobre, les gens ne manquaient pas qui venaient avec des sacs de pommes à cidre aigres. Nous allions les voir et goûtions le bon jus sucré qui coulait du pressoir.

L'étable se trouvait de l'autre côté, après la montée de grange. Souvent des paysans amenaient une vache au taureau. Pas question pour nous de manquer le spectacle ! Nous grimpions rapidement sur la levée et de là, premiers témoins, nous faisions notre éducation sexuelle !

Je ne vous parle pas lorsque nous avions, parfois des maîtresses pas trop scrupuleuses, des courses interminables loin de l'école. À notre retour, la porte fermée à clé, nous allions nous cacher derrière pour ne pas nous montrer à nos parents s'ils se trouvaient de passer sur le chemin. Ils n'auraient pas oublié de nous sonner les cloches.

Je vous en raconterais davantage encore mais je ne veux pas vous ennuyer.

L'école n'était pas grande, froide, l'hiver, sans commodités. Pourtant nous l'aimions et nous en gardons un souvenir que nous n'oublierons pas. Les Ouillassois l'ont transformée et en ont fait « La Maison pour tous » où, avec beaucoup de plaisir, nous nous retrouvons le premier vendredi de chaque mois, pour travailler le patois du pays.

Et les petits ? Ils ne sont pas dehors mais installés dans une école neuve à deux classes et... une cour fermée... au communal.

Me chal filar

Vos ai parlat de nòstra escòla dès Olhas qu'amavo bien. Mas un jorn venguèt v-onte ne'n savió pro !... Me chalià filar dins una granda escòla.

Aurió amat demorar au vilatge per faire païsant coma los autres mas, vès nos, aviam mas una petita bòria que povià pas nurrir son monde.

« Te chal anar au colègi, diguèt ma maire, en pension ; siem tròp loènh per tornar tots los vèspres a la màison.»

Çais avià, vès Sinjau, una escòla qu'avià la reputacion de menar la viá dura a los garçons. Mon veisin, lo Jan quo èra mon grand copen i avià dejás fait dos ans e ne'n volià plus rien savèir disent que s'amarià mais anar pendolar que de i tornar ! E ieu que comtavo sus ilo per m'avertir... Pensatz si quò me bailava l'enveiá de m'anar ensarrar dins quela « preison.»

Un jorn de l'estiu quaranta-sèt, ma maire convidèt a dinnar un « abbé » dès Aurec que fasià l'escòla amont.

« Vos lo chal mandar au collègi ; quo es lo melhor dau caire per faire travalhar los joèines ! »

Impossuble, dempuèis queu moment, de i eschapar : anavo rapir vès Sinjau e... sans mon copen ! Alòrs comencèt per ieu un mauvès rèive. Lo jorn, la nuèit avió mas quela eidèia en tèsta. Me chalià quitar mon vilatge, mon bestiar, ma màison, ma familha per un monde que coneissió pas.

Vès la fin de setembre, alòrs que l'endarrèir començava de se faire sentir, que lo jorn dau despart se fasià plus pròche, los vèspres, quand minjàvam la sopa, lo torn de la granda taula, me povió empachar de versar de larmas e de larmas. Fasió pide ! Mos fraire e sòrre savian pas que dire alòrs que mon paire e ma maire eissaiàvan de me consolar. Mas de bada !

Una setmana d'avants, chaupuguèt pensar au voiatge ; quo èra pas a quela eipòca una petita veiaa. Aviam gís d'autò. Deicidèram de prendre lo trenc vès lo Pont dusc'a Dunèira puèis après, la « Galòcha » per arribar vès Sinjau.

Mas quo èra pas tot ! Chalià emmenar la mala a la gara, lo jorn d'avants per la botar au trenc. Atealèram dóncas las vachas

au tombarèl e coma èro encara un pauc joèine per menar tot sol l'atealatge sus la granda rota, ma maire venguèt aub ieu. Per pas pèrdre son temps – èra talament ocupaa a la màison e coma amava bien legir – prenguèt un livre e montèt dins lo char dau temps que ieu, l'agulhaa a la man, apelavo las vachas.

Una ora plus tard, èram a la gara. Lo temps de charjar, de paiar e tornèram prendre la rota. Vos diso pas tot çò que se passava dins ma tèsta alòrs que nos entornàvam ! De la nuèit dormiguèro pas, ne'n versèro de larmas... e de larmas... sans me povèir retenir.

Coma preniam lo trenc a nòu oras, lo lendeman, nos eissublèram pas. Talament brojavo, poguèro rien minjar davants que filar. Aub ma maire, prenguèram a pès, lo chamin dau Giraudon e queu dau canale per arribar a la gara onte trobèram un autre joèine que montava mais au colègi aub sa maire.

Tot 'n còp, montant lo long de Semená, bofant a s'esbolhar, dins una muaa de fumèia, auviguèram la gròssa machina que rapissià dès Forminieu. Lo temps de montar dins lo trenc e, tornant rafetar de plus bèla, la gròssa Nèira, a travèrs champs, a travèrs prats, a travèrs boèsc, manquant descorar dins las còstas, arribèt a Dunèira onte apeitava la Galòcha.

Bien viste, chascús davalèt e s'anèt estalar dins las voituras dau petit trenc. Qué de monde ! Qué de joèines que se devian coma ieu anar ensarrar au collègi. Lo voiatge, a travèrs monts e valèias sombras e priondas, semblèt sans fin. Quatra oras ! Enfin la gara dès Sinjau ! Ne'n menavo pas de large. Aub los autres prenguèram lo chamin dau colègi, una einòrma bastissa grisa pingaa en faça de la glièisa. Ne'n sarravo de finas quand nos saquèram ; laschavo pas ma maire e, si avió pogut, aurió fait dimèi-torn. Mas pas question. Lo quèr gonfle, prèste a plorar, me chaupuguèt estalar me demandant com anavo faire per me pas pèrdre e me despaitar tot sol dins quela granda màison.

Coma aviam un petit moment davants que de rentrar, anèram faire un torn dins la vila nèira de monde onte se preissàvan aub lur maire d'ancians e de noveaus.

Tot 'n còp, la clòcha dau colègi reisonèt : me chalià sacar ! laissant ma maire que de son latz se povià pas retenir de plorar. De suita, seguèram emmenats a la chapèla onte lo superior nos receupuguèt. Tot agromolat sotz l'estatua de la Santa-Vièrja, la tèsta prèsta a esclatar, auviguèro mas escotèro pas. Serió bien en pena de dire çò que nos contèt.

Puèis, anèram minjar e après un autre passatge a la chapèla montèram durmir. Èro franc perdut, savió plus onte èra mon lèit. Per chança, reconeissiguèro aquò que s'èra estalat juste dau ras ieu. Gaitant faire los autres, me desabilhèro e m'esfonsèro sotz las cubèrtas.

Quant d'oras me chaupuguèt per m'endormir ? Empossuble d'o dire mas me rapelarèi tota ma viá d'aquela eipòca de mon entraa au colègi dès Sinjau onte… demorèro v-uèit ans !

Je dois partir

Je vous ai parlé de notre école d'Ouillas que j'aimais bien. Mais un jour vint où j'en savais assez !… Il me fallait partir dans une grande école.

J'aurais aimé rester au village pour faire le paysan comme les autres mais nous n'avions qu'une petite ferme qui ne pouvait nourrir son monde.

« Il faut que tu ailles au collège, dit ma mère, en pension. Nous sommes trop éloignés pour rentrer tous les soirs à la maison.»

Il y avait, à Yssingeaux, une école qui avait la réputation de mener la vie dure aux garçons. Mon voisin, Jean qui était mon grand copain y avait déjà fait deux ans et il ne voulait plus en entendre parler disant qu'il aimerait mieux aller se pendre plutôt que d'y retourner. Et moi qui comptais sur lui pour m'habituer ! Vous pensez si j'avais envie d'aller m'enfermer dans cette prison.

Un jour de l'été quarante-sept, ma mère invita à déjeuner un abbé d'Aurec qui enseignait là-haut.

« Il faut que vous l'envoyiez au collège ; c'est le meilleur du secteur pour faire travailler les jeunes.»

Impossible d'y échapper : j'allais monter à Yssingeaux et… sans mon copain ! Dès lors, commença pour moi un mauvais rêve. Le jour, la nuit, je n'avais que cette pensée en tête. Je devais quitter mon village, mes bêtes, ma maison, ma famille pour un monde inconnu.

Vers la fin septembre alors que l'automne commençait à se faire sentir, que le jour du départ approchait, les soirs, quand nous mangions la soupe autour de la grande table, je ne pouvais me retenir de verser des larmes et des larmes. Je faisais pitié ! Mes frères et sœur ne savaient que dire alors que mon père et ma mère tentaient de me consoler. Mais en vain.

Une semaine avant le départ, il fallut penser au voyage qui, à cette époque n'était pas une mince affaire. Nous n'avions pas de voiture. Nous décidâmes de

prendre le train de Pont-Salomon à Dunières et ensuite la « Galoche » jusqu'à Yssingeaux.

Mais, ce n'était pas tout ! Il fallait emmener la malle à la gare, la veille pour la mettre au train. On attela donc les vaches au tombereau et comme j'étais encore un peu jeune pour conduire seul l'attelage sur la grand' route, ma mère m'accompagna. Pour ne pas perdre de temps — elle était tellement occupée à la maison et comme elle adorait lire — elle prit un livre et monta dans le char alors que moi, l'aiguillon à la main, j'appelais les vaches.

Une heure plus tard, nous étions à la gare. Le temps de décharger, de payer et nous reprîmes la route. Je ne vous dis pas tout ce qui me passait par la tête sur le chemin du retour. De la nuit, je ne pus dormir ; je pleurais, pleurais… sans pouvoir me retenir.

Comme nous prenions le train à neuf heures, le lendemain, nous ne nous oubliâmes pas. J'en avais tellement gros que je ne pus rien manger avant de partir. Ma mère et moi, nous prîmes à pied le chemin du Giraudon et celui du canal pour nous rendre à la gare où nous trouvâmes un autre jeune qui montait aussi au collège avec sa mère.

Soudain, longeant la Semène, soufflant à s'éclater, dans une tempête de fumée, nous entendîmes la grosse machine qui venait de Firminy. Le temps de grimper dans le train et, se remettant à tousser de plus belle, l'énorme Bête Noire, à travers champs, à travers prés, à travers bois, sur le point de défaillir dans les côtes, arriva à Dunières où attendait la « Galoche ».

Aussitôt, chacun descendit et alla s'installer dans les voitures du petit train. Que de monde ! Que de jeunes qui, comme moi, devaient aller s'enfermer au collège ! Le trajet par monts et vallées sombres et profondes me sembla interminable.

Quatre heures ! Enfin la gare d'Yssingeaux. Je n'en menais pas large. Avec les autres, nous prîmes le chemin du collège, une énorme bâtisse grise dressée en face de l'église. J'en serrais des fines* en entrant. Je ne lâchais pas ma mère et, si j'avais pu, j'aurais fait demi-tour. Il n'en était pas question. Le cœur gros, sur le point de pleurer, je dus m'installer me demandant comment j'allais faire pour ne pas me perdre et me débrouiller seul dans cette grande maison.

Comme nous avions un peu de temps libre avant d'entrer, nous sortîmes dans la ville, noire de monde où se pressaient avec les mères, anciens et nouveaux.

Soudain, la cloche du collège retentit : il me fallait entrer !… laissant ma mère qui, de son côté, ne pouvait se retenir de pleurer. Aussitôt, on nous conduisit à la chapelle où le supérieur nous accueillit. Tout recroquevillé sous la statue de la sainte Vierge, la tête prête à exploser, j'entendis… mais… n'écoutai pas ! Je serais bien en peine pour dire ce qu'il nous raconta.

Puis nous allâmes manger et après un autre passage à la chapelle nous montâmes au dortoir. J'étais complètement désemparé, je ne savais plus où était mon lit. Par bonheur, je reconnus celui qui s'était installé tout à côté de moi. Observant les autres, je me déshabillai et m'enfonçai sous les couvertures.

Combien d'heures il me fallut pour m'endormir ? Impossible de le dire mais je me souviendrai toute ma vie de cette époque de mon entrée au collège d'Yssingeaux où… je restai huit ans !

III — Quaucas bonas minas de vès Olhas

Onte parlem encara de Benoît

Vos ai dejás parlat dau paire Benoit que demorava a la cima dau vilatge, vès Olhas que se ne'n veguèt tant aub quela cròia bèstia de lotin en dusc'a la fin de sos jorns.

En eifèt, me rapelo, los darrèirs temps de sa viá, quand l'anavo veire, me contava que la nuèit, de la fenèstra de sa chambra veià, au loènh, de petitas lumièras que se corrian après tota la nuèit ! Quo èra rien d'autre que de lotins ! que disià !

Nòstre òme èra quauque pauc inocent e de còps i avià de farçaires que lo fasian montar.

Anava sovent travalhar a Sant-Fariòl, onte demorava – i a de temps d'aquò – l'oncle de Ferdinand : Matieu Pichon qu'amava cherchinar lo monde.

Quel òme li disià per li faire paur qu'èra a mèsmas de lo forçar a tornar de Sant-Fariòl a recuòlon. E Benoit se laissava prendre e supliava : « Fasètz pas aquò !... Fasètz pas aquò !... Adurèi un litre deman lo matin !... »

Benoit èra menusièr de son estat. Fasià los chanceaus e botava lo monde en bièrra ; quo èra pas totjorn sans probleme. Me contava qu'un còp, lo long de Semená, dau latz dès Creit [kraï], una paura femna èra mòrta. Aub son ovrièr anèran per la sarrar dins lo chancèl. Òr, se trobèt que la mòrta èra a l'estatge de la màison e per rapir, i avià mas una eschala. Coma faire per la davalar ?

« Vai quèrre un liam de palha », diguèt Benoit a son òme.

Quand tornèt, montèt a la chambra, estachèt la femna per lo coil e la faguèt passar a Benoit que l'apeitava d'en bas.

Un autre còp, avià mandat son vàslet per prendre las mesuras d'un òme qu'èra mòrt. Aquelo d'aquí se deguèt trompar e quand anèran per lo botar en bièrra, lo deifunt èra tròp lòng, rentrava pas dins la caissa. Anàvan pas faire un autre chancèl ! Li copèran las jambas e lo poguèran sacar dedins !

N'i a pro per an-uèi.

Où il est encore question de Benoît

Je vous ai déjà parlé du père Benoît qui habitait en haut du village, qui eut tant de problèmes avec cette sale bête de lutin jusqu'à la fin de sa vie !

Je me souviens, en effet, les dernières années de sa vie quand je lui rendais visite, il me racontait que la nuit, de la fenêtre de sa chambre, il voyait au loin de petites lumières qui se poursuivaient. Ce n'était rien d'autre que des lutins… disait-il…

Notre homme était quelque peu « naïf ». Parfois, certains le taquinaient.

Il allait souvent travailler à Saint-Ferréol, là où vivait, c'est vieux certes, l'oncle de Ferdinand, Mathieu Pichon qui aimait faire marcher les gens.

Cet homme lui disait, pour lui faire peur, qu'il était capable de le faire revenir de Saint-Ferréol à Ouillas à reculons ! Et Benoît de le croire et de le supplier : « Ne faites pas ça ! Ne faites pas ça !… J'apporterai un litre demain matin ! »

Benoît était menuisier de son état. Il faisait les cercueils et mettait les morts en bière ; ce n'était pas toujours sans problèmes. Il me racontait qu'une fois, le long de la Semène, du côté de Crét, une femme pauvre était morte. Avec son ouvrier, ils allèrent pour la mettre dans le cercueil. Or il se trouvait que la morte gisait à l'étage de la maison. Pour y accéder, il n'y avait qu'une échelle. Comment faire pour la descendre ?

« Va chercher un lien de paille, dit-il à son employé.»

Quand il revint, ce dernier monta à la chambre, attacha la femme par le cou et la fit passer à Benoît qui l'attendait au bas de l'échelle !

Une autre fois, il avait envoyé son ouvrier prendre les mesures d'un homme qui était mort. Celui-ci dut se tromper et au moment de la mettre en bière, le défunt, trop grand n'entrait pas dans le cercueil !

Ils n'allaient pas en faire un autre bien sûr ! Ils lui cassèrent les jambes et purent ainsi le faire entrer !

C'est assez pour aujourd'hui.

De monde celebres

Jan la Basana

Dins lo temps, i avià vès Aurec un òme qu'apelàvan Jan la Basana. Engambava los mòrts au cementèri.

Si un jorn adusian per l'enterrar quaucús que dau temps de sa viá èra estat canalha, davants que d'acaçar sotz la tèrra lo chancèl qu'avià davalat dins lo pertús, se povià pas empachar, tapant dessus aub sa pala, de li dire d'un èr venjaire :

« A cròia bèstia, ne'n as pro fait dins ta viá, ne'n faràs plus ! »

Vos afortisso pas si quo es la veritat mas v-o teno de mon paire e de son fraire que me l'an sovent contat.

Marcèl dès Perard sul front

Mon deifunt oncle Marius que demorava au pè de la còsta, vès Aurec, sus la rota dès la Fàia amava bien parlar daus ancians dau País.

Quo èra dau temps de la Granda Guèrra que faguèt tant e tant de mòrts. Marcèl dès Perard se trobava sul front, dins una tranchaa aub son copen dau País. S'èran seguts dempuèis lo regiment. De los dos latz, los òmes tombàvan coma de moschas ; dengús i fasià atencion. Coma los autres, tots dos tiràvan, tiràvan sans relascha.

A un moment, lo copen de Marcèl li diguèt :

« Ò Marcèl, que los tombes bien ! »

E Marcèl de li respondre :

« Gaita me pas ieu, tira mas viste ! »

Lo Catelan

Dau temps de ma joinessa, vès Olhas, vevià una femna que menava na dròlla de viá. L'apelàvam La Caterina o lo Catelan. Lo vin e la gota la fasian córrer e s'enfiolava a la moendra ocasion.

Un vèspre que la set la devorava, en se rendent a son jardin, passant davants la màison de ma grand maire, li diguèt d'un èr tríste :

« A Marià ! lo vin quo es ben la clau ; quand n'i a gis vès la cava, l'òm es bien sol !... »

Savo pas çò que respondèt mon Mené.

Jan Hilo

Mon paire e son fraire m'an sovent contat, d'un èr maliciós, lo còp d'esclat d'un de nòstres ancèstres, Jan Gerèi, qu'apelàvan au país, Jan Hilo. Lo tenian de lur paire o de lur pairin.

Quo èra a l'eipòca dau grand Napoleon que passèt tant de temps a la guèrra a faire petafinar de nombrós soudards, lo garçaràs ! Disian ben que sos « gronhaires » l'amàvan tant ; ne'n sió pas tan sure...

Jan Hilo dóncas, alòrs que dempuèis un moment, lo solelh esclairava la campanha e qu'avià enreiat una bona puarda, auviguèt dins lo calme dau boèsc rien mas troblat per las nòtas aceiraas dau martèl sus la socha coma de pas regulièrs dins lo violet que menava a sa cabana.

Ne'n chaupuguèt pas mais per botar son esperit en alèrta. Sul champ, sarrèt lo porton aub l'espienta, botèt a chaufar au fuòc un gròs morcèl de fèrre e faguèt bofar la mantia a la faire esbolhar. Una flama ardenta, en mesme temps rapiguèt dins la chaminèia.

Sans avèr lo temps de gaitar per lo fenestron que bailava sus la socha auviguèt tabustar a la pòrta e una votz secha bramar :

— *Jean Gerey ! Au nom de la loi, je vous arrête comme déserteur !*

— Apcitatz una menuta, brave monde, achabo mon clòut, respond[igu]èt nòstre òme sans descorar.

— Prenent dins sas mans larjas, fòrtas e nèiras la granda pinça, tirèt dau fuòc brutlant lo fèrre qu'esluçava, badèt la pòrta e lo faguèt volar a la figura de los cavalièrs venuts l'arrestar.

Coma si èran d'un còp picats per l'esperon, los chaveaus faguèran un escart, barrunlant a tèrra los dos Bleus que lo pensàvan crochetar coma un rat !

Sans demandar son rèste, Jan Hilo s'anèt escondre au fons de los boèsc.

E nòstres « conhes » lo chèrchan encara !

Lo Role

Vès nos, quand èro joèine e que lo travalh me pesava mon paire avià l'avèrtia de me rapelar en rient çò que disià un païsant dau caire qu'apelàvam lo role, crèio : « Lo travalh i es, lo chal faire ; la mòrt après ! »

Des gens célèbres !

Jean la Basane

Autrefois, il y avait à Aurec, un homme qu'on appelait Jean la Basane. Il enterrait les morts au cimetière.

Si un jour on lui amenait pour l'ensevelir un individu qui durant sa vie avait été « canaille », avant de recouvrir de terre le cercueil qu'il avait descendu dans la fosse, il ne pouvait se retenir, en tapant dessus avec sa pelle, de lui dire d'un air vengeur : « Ah ! sale bête, tu en as assez fait dans ta vie, tu n'en feras plus ! »

Je ne vous affirme pas si c'est vrai ou non, mais je le tiens de mon père et de son frère qui me l'ont souvent rapporté !

Marcel de chez Peyrard

Feu mon oncle Marius qui habitait au pied de la côte à Aurec, sur la route de la Faye, aimait bien parler des anciens du pays.

C'était au temps de la Grande Guerre qui fit tant et tant de morts. Marcel de chez Peyrard se trouvait au front dans une tranchée avec un copain du pays. Ils ne s'étaient pas lâchés depuis le régiment. D'un côté comme de l'autre, les hommes tombaient comme des mouches dans l'indifférence totale. Comme les autres, tous les deux tiraient… tiraient sans le moindre répit.

À un moment le copain de Marcel s'écria :

« O Marcel ! Comme tu les tombes bien !

Et notre homme de lui répondre :

« Ne me regarde pas, tire que* vite ! »

Le Catelan

Dans ma jeunesse, à Ouillas, vivait une femme qui avait une drôle de vie. On l'appelait la C. ou le Catelan. Le vin et l'eau-de-vie la tenaient en esclavage. Elle s'enivrait à la moindre occasion.

Un soir que la soif la dévorait, se rendant à son jardin et passant devant la maison de ma grand-mère, elle lui dit d'un air désemparé :

« Ah ! Marie, le vin c'est bien la clé, quand il n'y en a point à la cave, on est bien seul ! »

Je ne sais ce que lui répondit ma grand-mère…

Jean Hilou

Mon père et son frère m'ont souvent raconté d'un air malicieux, le coup d'éclat d'un de nos ancêtres, Jean Gerey qui avait pour sobriquet Jean Hilou. Ils tenaient le fait de leur père ou de leur grand-père. C'était à l'époque du grand Napoléon qui passa tant de temps à la guerre à faire périr de nombreux soldats, le coquin ! On disait que ses « grognards » l'adoraient ; je n'en suis pas aussi sûr.

Jean Hilou donc, petit paysan d'Ouillas, comme tous les paysans de l'époque forgeait, il faisait des clous dans une petite cambuse sombre perdue et cachée dans les bois de la Rote, du côté d'Oriol, au-dessus de la Semène.

Un matin alors que depuis un grand moment, le soleil éclairait la campagne et qu'il avait entamé une bonne puarde*, il entendit, dans le calme du bois troublé seulement par les notes acérées du marteau sur l'enclume, comme des pas réguliers sur le sentier conduisant à sa cabane.

Il n'en fallut pas plus pour mettre son esprit en alerte ! Aussitôt, il ferma la petite porte avec la barre de bois, mit au feu un gros morceau de fer et activa le soufflet à le faire éclater. Une flamme ardente, en même temps s'engouffra dans la cheminée.

Sans avoir le temps de regarder par la petite fenêtre qui ouvrait sur l'enclume, il entendit frapper à la porte et une voix sèche crier :

— Jean Gerey, au nom de la loi, je vous arrête comme déserteur !

— Attendez un instant, braves gens, je termine mon clou ! répondit notre héros sans perdre ses esprits.

Prenant dans ses larges mains fortes et noires la grande pince, il tira du feu ardent le morceau de fer qui étincelait, ouvrit la porte et le balança à la figure des cavaliers venus pour l'arrêter !

Comme piqués brusquement par l'éperon, les chevaux firent une embardée envoyant à terre les deux « bleus » qui pensaient le prendre comme un rat.

Sans demander son reste, Jean Hilou bondit se cacher au fond des bois et nos « cognes » le cherchent peut-être encore !

Le Roule

À la maison, quand j'étais enfant et que le travail me pesait, mon père avait coutume de me rappeler en riant les paroles d'un paysan du coin qu'on appelait « Le Roule », je crois : « Le travail y est, il faut le faire ; la mort après ! »

A ! Los farçaires !

Autres còps, los farçaires mancàvan pas dins los vilatges ; veiquià quaucas blagas que se fasian vès los païsants.

Lo cotèl per copar la coa dau caion

A l'endarrèir, alòrs que lo freid picava e que jalava fòrt, quo èra pas lo bon temps per los caions.

Un matin dóncas – avió v-uèit o nòu ans – aviam deicidat de tuar la caia qu'èra prèsta a poènt. Lo vèspre d'avants, l'empalhèram bien, li bailèram pas son repas e anèram retenir lo tuaire qu'apelàvam « Chocolat » que fasià la fèrma dès Manhin.

Lo lendeman, nos eissublèram pas per tot preparar : lo banc, las còrdas, las corbelhas per la vianda, los farassons de palha, los coteaus, las poisaòrs e una granda ola per prendre lo sanc.

A v-uèit oras, alòrs que la nuèit èra pas franc levaa, lo paire Brulhère arribèt, sos órdits sotz lo braç. Lo temps de beure la gota e me diguèt :

— Eissubla pas d'afialar ton cotèl que sarra per copar la coa dau caion !

Sul champ, alòrs qu'anava aub mon paire per arrapar la bèstia dins son triu, filèro viste quèrre mon « opinel » per lo tenir prèste lo moment venut.

La caia sannaa, busclaa, lavaa e pròpra, Chocolat me bramèt d'un èr maliciós :

— Adutz ton cotèl, quo es lo moment !

De suita, tot fière, sans cränher de me faire afinar, li lo faguèro passar alòrs que los autres dau ras s'esclatàvan de rire. Lo sannaire lo prenguèt, arrapèt la coa de la caia de la man gaucha e en moens de temps que ne'n chal per la copar, veguèro plus mon cotèl !

— Quals es qu'a prés lo cotèl ? » bramèt lo paire Brulhère que semblava estonat e en colèra…

Esbaït e surprés, í comprenió rien !

E continuèram lo travalh quand, alòrs que desgraissàvam los bueaus, lo tuaire anoncèt tot fière d'un èr maliciós :
— Ten ! veiquià ton cotèl !

Sans dire un mot, l'anèro neteiar sans esplicacions, pas fière d'avèr estat afinat.

Lo chaucha-fenèira

Vès Pièg, mon oncle, lo Pierre dès Patoès èra pas lo darrèir per rire e s'amar galar.

Un an, avià un vàslet qu'apelava Dreloche. Èram en estiu, a la fin dau mes de joènh e li aidàvam a feneirar. Lo ceal èra clar, la chalor penabla sotz un solelh de plomb e dins l'èr, los tavards ronronàvan. Nos trobàvam de sacar una charraa de fen.
— Ten ! Dreloche, veiquià una bòtja, vai te'n viste quèrre vès mon fraire Petrús, lo chaucha-fenèira, davants que de descharjar la charraa.

De suita, nòstre joèine filèt vès Petrús que, lo veient venir de loènh aub sa bòtja, li bramèt :
— A ! venis b'liau quèrre lo chaucha-fenèira ? L'ai pas, l'ai prestat au paire Aulanhièr, vai te'n viste li'l demandar !

Lo garçon, confiant se rendèt vès lo veisin que se trobava sus la levaa de granja :
— Veno quèrre lo chaucha-fenèira per lo patron.
— A ! apeita una menuta, lo vau preparar, baila me ta bòtja. E nòstre òme davalèt a l'estrable. Puèis, sans tardar, tornèt apelar lo Dreloche.
— L'ai sarrat dins la bòtja, es tan-si-pèc pesant ; surtot, fai bien atencion de lo pas tombar, se porià cassar !

E bailèt un còp de man au vasleton per lo charjar sus son escina. Tot belament, trempaleiant sus sas jambas e marchant tot aleirat talament lo faiç pesava, Dreloche lo portèt sul plan de granja onte l'apeitàvam, eissaiant de pas rire.
— Tombes bien, diguèt mon oncle, quo es lo moment, sòrs lo viste dau sac, anem chauchar lo fen !

Vos diso pas, mas lo joèine vàslet badèt daus uèlhs coma de gobilhas en tirant de la bòtja de gròssas pèiras, de morceaus de fèrre, de bricas. E nosautres, dau ras, riam a plena gòrja !
— Mas que t'an bailat ? demandèt mon oncle d'un èr mocaire.
— Me tornaran pas prendre ! se pensèt lo garçon.

L'escoataòr de l'èrge

Dau temps de la guèrra, dos o tres ans durant, la batusa se desplacèt plus dins los vilatges. Alòrs, nòstres païsants seguèran oblijats de sortir los escossors, dempuèis de temps pendolats a los murs, per escorre lur gèrbas ateiraas dins las granjas. E dau matin au vèspre, lo país reisonèt de los Pi... Pi... Pan... Pan... que martelàvan e fasian tremblar los plans de granjas coma los autres còps.

Nosautres, los petits, èram de la fèsta e aidàvam, tot eirós de rapir sus l'abauç, de nos escondre sotz las gèrbas e dins lo fen. A chasca palhaa, fasiam volar las gèrbas sul plan, las viràvam, copàvam los liams e quand los òmes s'arrestàvan d'escorre per se reprendre e beure un canon, preniam los escossors e eissaiàvam d'escorre. Mas quo èra pas comòde per acordar !

Un après-meijorn, vès Jacvida escovian l'èrge ; la chalor èra pesanta, èram trempes de chaud. Petrús diguèt a un de mos copens, un pren-l'èr dès Sant-'Tièvе qu'apelàvam « lo Gagà » :
— *Tiens, René, va chez Gaillard, demander à Félix « l'écoateur de l'orge » pour enlever les barbes du grain.*

Sans apeitar, nòstre òme filèt quèrre la machina. Feliç prenguèt la bòtja e una menuta plus tard tornèt, demandant de bien faire atencion de la pas tombar.

Lo Gagà chargèt lo faiç sus sas còstas. A grand' pena arribèt a la granja e lo pausèt sus la palha alòrs que dau ras, chascús se retenià per pas rire !

La surprésa seguèt granda per mon copen en badant la bòtja... e se poguèt empachar de dire que lo tornarian pas... afinar !...

Ah ! les farceurs

Les farceurs étaient nombreux dans les villages. Voici quelques farces qui se faisaient chez les paysans.

Le couteau pour couper la queue du cochon.

En hiver, alors que le froid piquait et qu'il gelait fort, ce n'était pas le beau temps pour les cochons.

Un matin donc — j'avais huit ou neuf ans — nous avions décidé de tuer la truie qui était prête à point. La veille, nous lui fîmes une bonne litière, ne lui donnâmes pas son repas et allâmes retenir le tueur qu'on appelait Chocolat qui exploitait la ferme de chez Magnin.

Le lendemain, nous ne nous oubliâmes pas pour tout préparer : le banc, les cordes, les corbeilles pour la viande, les bottes de paille, les couteaux, les seaux et une grande marmite pour « prendre le sang.» À huit heures, alors que la nuit n'avait pas complètement disparu, le père Bruyère arriva, ses outils sous le bras. Le temps de boire la goutte et il me dit :

« N'oublie pas d'aiguiser ton « couteau qui ferme » pour couper la queue du cochon ! »

Aussitôt, alors qu'il allait avec mon père pour attraper l'animal dans sa loge, je courus chercher mon opinel afin de le tenir prêt, le moment venu.

La truie saignée, brûlée, lavée et propre, Chocolat me cria, d'un air malicieux :

« Apporte vite ton couteau, c'est le moment ! »

Aussitôt, tout fier, sans crainte de me faire rouler, je le lui fis passer tandis que les autres personnes qui étaient à côté ne pouvaient s'empêcher de rire ! L'homme le prit, empoigna la queue de la truie de la main gauche et en moins de temps qu'il n'en faut pour la couper, je ne vis plus mon couteau !

« Qui a pris le couteau ? s'écria-t-il, l'air étonné et en colère.

Intrigué et surpris, je n'y comprenais rien.

Tant pis pour la queue, nous la couperons à la fin, me dit-il.

Et nous continuâmes le travail quand, alors que nous dégraissions les boyaux, le tueur annonça d'un air malicieux :

Tiens, voici ton couteau, André ! »

Sans que je n'y voie rien, il l'avait enfoncé dans l'anus de la truie au moment de couper la queue.

Il ne sentait pas bon mon couteau ! Sans un mot, je courus le nettoyer, pas fier d'avoir été roulé !

L'appareil à tasser le foin

Au village de Pied, mon oncle Pierre Patois n'était pas le dernier pour rire et aimer s'amuser. Une année, il avait un domestique qu'il appelait Drelouche. On était en été, à la fin juin et nous lui aidions à faner. Le ciel était clair, la chaleur pénible sous un soleil de plomb et dans l'air les taons ronronnaient. Nous rentrions une voiture de foin.

— Tiens, Drelouche, voici un sac, cours chez mon frère Pétrus chercher la machine à tasser le foin avant que nous déchargions cette voiture !

Aussitôt, notre jeune courut chez Pétrus qui, le voyant venir de loin avec son sac, lui cria :

— Ah, tu viens chercher le chauche-fenière* ? Je ne l'ai pas, il est chez le père Aulanier, cours le lui demander.

Le garçon confiant, se rendit chez le voisin qui se trouvait sur la montée de grange.

— Je viens chercher le chauche-fenière pour le patron.

— Ah ! attends une minute, je vais le préparer, donne-moi ton sac.

Et notre homme descendit à l'étable. Puis, sans tarder, il rappela Drelouche :

— Je l'ai enfermé dans le sac, il est un peu lourd ; surtout, fais bien attention de ne pas le tomber*, il pourrait se casser.

Puis il aida le valet à le charger sur son dos. Celui-ci, tout doucement, tremblant sur ses jambes et marchant de côté tant le sac était lourd, le porta sur le plancher de la grange où nous l'attendions, essayant de ne pas rire.

— Tu tombes bien, lui dit mon oncle, c'est le moment, sors-le vite du sac, nous allons tasser le foin !

Je ne vous dis pas, mais Drelouche ouvrit des yeux comme des billes en sortant du sac, de grosses pierres, des morceaux de fer, des briques alors qu'à côté, nous riions à gorge déployée !

— Mais que t'ont-ils donné ? lui demanda mon oncle d'un air moqueur.

— On ne m'y reprendra pas, se dit le domestique !

L'épileur d'orge

Du temps de la guerre, durant deux ou trois ans, la batteuse ne se déplaça plus dans les villages. Nos paysans furent contraints de ressortir les fléaux, depuis longtemps suspendus aux murs pour battre leurs gerbes empilées dans les granges. Et, du matin au soir, des jours durant, l'air résonna de leurs Pi… Pi… Pan… Pan… qui martelaient et faisaient trembler les plans de granges comme autrefois.

Nous, les enfants étions de la partie et nous aidions, tout heureux de grimper sur les tas de gerbes, de nous cacher dessous ou dans le foin. À chaque « paillée », nous balancions les gerbes sur le plancher, les tournions, coupions les liens et quand les hommes s'arrêtaient pour se reprendre et boire un canon, nous prenions les fléaux et essayions de battre. Mais ce n'était pas facile pour frapper en rythme.

Un après-midi, chez Jaquida, on battait l'orge. La chaleur était lourde, nous étions trempes de chaud. Pétrus dit à un de mes copains, « un prend l'air » de Saint-Étienne que nous appelions le Gaga* :

— Tiens, René va chez Gaillard, demander à Félix « l'épileur d'orge » pour enlever les barbes des grains.

Sans plus attendre, notre homme partit chercher la machine. Félix prit le sac et une minute plus tard revint, demandant de faire très attention de ne pas le tomber.

Le Gaga chargea l'appareil qui était lourd sur ses épaules. À grand peine, il arriva à la grange et le déposa sur la paille alors qu'à côté chacun se retenait pour ne pas rire.

La surprise fut grande pour mon ami qui ne put s'empêcher de dire qu'on ne le reprendrait pas…

Lo fifó

A grand pas, lo jorn s'ensauva, laissant la plaça
En queu temps d'ivèrn a la nuèit freida e glaçaa
Qu'anonça fièra, brilhant d'un viu esclat
Dins un ceal desgatjat, l'esteala dau bergèir, la promèira.
Los gants, los bas, las braias raidits per la freidura picanta
Qu'aub la nuèit que tomba viste se fai plus meschanta,
Tornem de lujar, mos copens e ma sòrre, franc las,
Quand reisònan de la vèlha cambusa dès Pelòta a la pòrta nèira
Los tic... tac... tic... tac sonòres de la chançon dau martèl :
Quo es Petrús dès Jacoidàs, grand farjaire dau platèl
Que ven d'atacar una puarda davants que de minjar.
Viste saquem nos per auvir, gaitar e nos chaufar a la farja !
La cabana es estrèita, d'órdits de totas sòrtas encombraa
D'un latz, lo triu de las feiás a la plaça la plus sombra,
Lo vièu foièr daus ancèstres aub la mantia chantant sa chançon
Ocupa l'autre caire, nèir de sufa lançant a los murs d'ombras
que dànçan
E fan paur, la nuèit, coma fan los lotins.
Tota pròcha, la socha, lo martèl pesant, de fèrres, de charbon,
d'órdits,
Au mèi, lo farjaire, los braços musclats per l'esfòrç,
A la figura roja e burinaa qu'a la flama brilha fòrt,
Sus la tèsta, una vèlha calòta deslavaa e franc cròia,
Los pès bien chauds dins d'esclòps avançats garnits de palha,
E una granda basana cirosa, per endreits espelaa,
Per se parar de las estincèlas volant de tots los latz.
Calmes e ravits, contemplem nòstre òme que sòrt dau fuòc
ardent
Una vèrja roja e chauda qu'esluça pertot en mesme temps.
A grands còps sords d'abòrd sul pealon per l'apoentar, la
martèla,
Puèis, a petits còps sus l'estapon afina la jamba lonja e grèula
E sus la trancha afialaa, la còpa, laissant de fèrre per la tèsta
Après l'avèr au fuòc per una autra chauda tornat botar.
Doas bofaas dc la mantia poussiva esmódan la brasa brutlanta

E promtament sòrt una autra vèrja chauda a poènt per farjar la tèsta,
La planta sans tardar, de sa man assuraa, dins la clavera.
La martelant gentament fai nàicer una tèsta rònda e bien ateiraa.
Lo clòut farjat mas encara roge, d'un gèste viu lo fai volar
Au mèi daus autres dejás esfresits, dins una vèlha paila.
Sans pèrdre una segonda tòrna modar inlassablament
Los mesmes gèstes regulièrs, qu'eirós, admirem de longs moments.
Ò ! farjaires dau temps passat, los tic… tac… dau martèl
E los fós… fós… fós de la mantia esbaudíran a jamais
L'èr de nòstre platèl !

Le cloutier (Le fifou[17])

À grands pas, le jour s'enfuit, laissant la place
En ce temps d'hiver, à la nuit froide et glacée
Qu'annonce, fière, brillant d'un vif éclat,
Dans un ciel dégagé, l'étoile
Du berger, la première.
Les gants, les bas, les culottes raidis par le froid piquant
Qui avec la nuit qui tombe vite se fait plus méchant,
Nous revenons de luger mes copains et ma sœur, très fatigués,
Quand retentissent de la vieille cambuse de Pelote à la porte noire
Les tic…tac…tic…tac sonores de la chanson du marteau :
C'est Pétrus de chez Jaquida, grand forgeur du plateau
Qui vient d'attaquer une séance de travail avant de manger.
Entrons vite pour entendre, observer et nous chauffer à la forge.
La cabane est étroite, d'outils de toutes sortes encombrée,
D'un côté, la loge des brebis, à la place la plus sombre ;
Le foyer des ancêtres avec le soufflet chantant sa chanson
Occupe l'autre coin, noir de suie, lançant aux murs
Des ombres qui dansent et font peur, la nuit,
Ressemblant à des lutins !
Tout proches, la souche, le lourd marteau, du fer, du charbon, des outils.
Au centre, le forgeron, aux bras musclés par l'effort,
À la figure rouge et burinée qui à la flamme brille fort,
Les pieds bien chauds dans des sabots « avancés » garnis de paille,
Sur la tête, une vieille casquette délavée et minable
Et une grande basane* cireuse, par endroits déchirée,
Pour se protéger des étincelles jaillissant de tous côtés.
Calmes et ravis, nous contemplons notre homme qui sort du feu ardent
Une verge chaude et rouge qui étincelle partout en même temps.
À grands coups sourds sur la place pour l'appointer il la martèle,
Puis, à petits coups sur le pied d'étape il affine la jambe longue et grêle
Et sur la tranche affûtée, il la coupe, laissant du fer pour la tête
Après l'avoir au feu pour une autre « chaude » remise.
Deux bouffées du soufflet poussif ravivent la braise brûlante
Et promptement il sort une autre verge chaude à point pour forger une tête
Il l'introduit sans tarder, de sa main assurée, dans la clouyère*
La martelant vivement, il fait naître une tête ronde et bien faite.
Le clou forgé à point mais encore rouge, d'un geste vif il l'envoie
Au milieu des autres déjà refroidis, dans une vieille poêle
Et sans perdre une seconde, il recommence inlassablement,
Les mêmes gestes réguliers qu'heureux, nous observons de longs moments.
O forgeurs du temps passé ! les tik…tak… du marteau
Et les fou… fou… fou… du soufflet réjouiront à jamais
L'air de notre plateau.

---

[17] « Fifou » était le surnom donné autrefois à Firminy au cloutier par analogie avec le son émis par le soufflet.

Un sage

Èra naiçut vès la Chapèla d'una familha de païsants,
Dins una gròssa fèrma, a la fin de l'autre siècle.
La granda guèrra en quatòrze, lo surprenguèt,
Tot joèine, tot nòve, tot tendre
E tornèt, a la fin, un pauc estrapanat,
Per la viá !
Tan-si-pèc plus tard, venguèt vès Olhas quèrre
Sa « Chausa », l'Anna dès Pichon,
Filha de Ferdinand, òme franc dreit e bon.
Puèis, après quauques temps, aub sa familha joineta,
S'estalèt vès Olhas, a la plaça de son bèu-paire.
Si vos parlo de Feliç, quo es que l'ai bien coneissut
Èra nòstre plus pròche vesin, las màisons èran tochant,
E de vesins coma ilo córran pas las charrèiras.
Grand, marcant bien,
Fin coma na moscha, enteligent
E serviable e pacifíc.
Laissatz me vos contar çò qu'afortisso :
Quant de còps, quand èram joèines esprovèram sa paciença.
Quand fasiam peiralha, dins la granja, sus la fenèira,
Quand sus la plaça, dau ras las màisons, èram descentenats,
De carrons brisats, de vases de flors sacatjats,
Los « bòus ! bòus ! » repetats e esnervants dau balon
Contra las pòrtas de la granja, quand l'estiu,
Fasià sa pranièra, l'empachant de dormir,
Disètz me qual l'aurià suportat ?
Fin e totjorn prèste a rendre service
Sans faire de trafíc,
Lo monde lo venian sovent consultar
Per de consèlhs a prepaus,
De papièrs a remplir
De bèstias malautas a sonhar ;
E los despaitava !
Me rapelo, un vèspre, aviam una brava qu'avià coflat :
« Anem viste quèrre Feliç, diguèt ma maire tot esnuiaa.»

Sul champ — la vacha serià crebaa —
La trauchèt d'un còp de cotèl ; la paura bèstia que patissià
Esmodèt de descoflar
E poguèt apeitar la vengúa dau veterinaire.
Òme de pètz e calme coma vos ai dejás dit,
Avià lo don de desblocar una situacion esluçenta :
Que dos païsants en colèra, b'liau tan-si-pèc eschandits,
Esnervats, òrs de lura pèl, prèstes a se sautar dessus,
Bramant e barbatant, esmodant tot lo monde,
Lo venent trobar per una boina desplaçaa
O de vachas qu'avian gaupit
De turquils, de trifolas o de chòls
Los escotava aub atencion, sans bronchar
Puèis, trobava la paraula que los calmava
E tot dos de se'n anar, lur colèra rentraa !
Estimat e escotat de tots,
Savià trobar lo monde per las jornaas,
A entretenir la corsèira,
Faire la traça, l'ivèrn,
Desbormar las conhièras.
L'aviam chausit per representar lo vilatge, lo platèl.
Au consèlh de la comuna ;
Après una lonja jornaa de travalh,
Davalava vès Aurec e, totjorn a pè,
A la fin de la reünion,
Tard dins la nuèit, tot sol,
Tornava rapir.
Arresto aquí mon prepaus
Mas lo sovenir de l'òme de Bien
Demorarà totjorn ancrat bien priond
Dins nòstra memoara.

Un sage

Il était né à la Chapelle, d'une famille de paysans,
Dans une « grosse » ferme, à la fin du siècle passé.
La Grande Guerre, en 14, le surprit,
Tout jeune, tout neuf, tout tendre
Et le renvoya, à la fin, quelque peu estropié
Pour la vie.

Un peu plus tard, il vint à Ouillas chercher
Sa « Chose »[18] Anna Pichon,
Fille de Ferdinand, homme très droit et bon.
Puis, un peu après avec sa famille jeunette,
Il s'installa à Ouillas, à la place de son beau-père.

Si je vous parle de Félix, c'est que je l'ai bien connu.
Il était notre plus proche voisin, les maisons se touchaient,
Et des voisins comme lui ne courent pas les rues.
Grand, marquant bien,
L'air bon et calme, patient,
Fin comme une mouche, intelligent
Et serviable et pacifique.

Laissez-moi vous raconter ce que j'affirme :
Que de fois, tout jeunes, nous éprouvâmes sa patience
Faisant les quatre cents coups dans la grange et sur le foin,
Quand sur la place, près des maisons, nous étions démontés,
Des carreaux brisés, des pots de fleurs saccagés,
Les « boums, boums » répétés et énervants du ballon
Contre les portes de la grange lorsque, l'été,
Il faisait sa sieste, l'empêchant de dormir,
Dites-moi qui l'aurait supporté ?

Intelligent et toujours prêt à rendre service
Sans bruit.
Les gens venaient le consulter souvent,
Pour des conseils appropriés,
Des paperasses à remplir,
Des animaux malades à soigner.
Il leur rendait service !

Je me rappelle, un soir, une génisse avait gonflé.
« Allons vite chercher Félix » s'écria ma mère ennuyée,
Sur le champ — la vache serait morte —
Il la perça d'un coup de couteau ; la pauvre bête qui souffrait

---

[18] *Chausa* en occitan, *chose* en français local, est affectif pour désigner son partenaire, un peu comme on dit en français de quelqu'un qu'on aime est l'objet de son amour. N'y voir aucun contenu péjoratif.

Commença à se dégonfler
Et put attendre l'arrivée du vétérinaire.

Homme de paix et calme ainsi que je l'ai dit,
Il avait le don de débloquer une situation explosive !
Que deux paysans en colère, peut-être un peu « gais »,
Enervés, hors d'eux, prêts à s'empoigner,
Criant et déparlant, alertant tout le monde,
Viennent le trouver pour une limite déplacée
Ou des vaches qui avaient piétiné maïs, pommes de terre ou choux,
Il les écoutait avec attention, sans broncher,
Trouvait le mot qui les calmait !
Et tous les deux de repartir, leur colère rentrée !

Estimé et écouté de tous,
Il savait trouver des gens pour des corvées
À entretenir la coursière,
Faire la trace l'hiver,
Dégager les congères.

Elu pour représenter le village, le plateau
Au conseil municipal de la commune,
À pied, après une longue journée de travail,
Il descendait à Aurec et toujours à pied,
Tard dans la nuit, seul,
Il remontait.

J'arrête là mon propos
Mais le souvenir de l'homme de bien
Restera toujours ancré profond
Dans notre mémoire.

Sauvetatge dins la nèu e lo freid

Cuna freidura de chin en queu vinta-dos janvièr de l'an 1942. Dengús, pas un chin, pas un chat de fòra ! Aquelos jorns an relevat moens vinta-v-uèit degrets ! Un bien meschant ivèrn.

Nòstre vilatge si vivent l'estiu, completament esfresit e com engordit semblava franc mòrt, escondut sotz un blanc mantèl de nèu.

Los augeaus, que l'estiu s'escorniolàvan dins tots los caires dau matin au vèspre, avian deisertat lo país e s'escondian. Lo monde mais qu'avian l'avertit de traïnar e de pialhar, tot empaquetats, fasian mas de passar e se sacàvan viste vès ilos, lo nas e las aurelhas tot roges, picats per lo freid. E la nuèit, avià tèit fait de davalar e de tot escondre sotz sas alas sombres. Qué fasià bon au caire dau fuòc o dau ras lo bestiar vès l'estrable !

Queu vèspre, vès Charreiron (Jancorne) la màison es bien granda : la Marguerita e son òme son per quauques jorns a Sant-Maurici vès lur ainat, lo Jan. I a mas la Marià e la tatan Nanèta, petita vièlha aus chavèls blancs, aus sobrecelhas garniás (fém.) e plèiaa en dos per los ans, vengúa passar quauques jorns vès Olhas. La rèsta dau temps, fai lo mainatge d'un curat.

Lo garçon de la màison, lo Bièle, grand òme de vinta-dos ans an-uèi, a davalat vès Aurec, au marchat, dempuèis lo matin e l'apèitan ansiosas.

— Mas qué fai queu garçaràs, aub quela freidura de chin e la nèu, qu'es pas rentrat ? Aviá pas grand veiaa a achatar ! Se seriá pas enfiolat ? se lamenta sa sòrre que vira de tots los latz sans poveir rien faire

— M'es eivís que li es arribat quauque malur aub la guèrra que traïna, respond la tatan que ne'n es pas moens esnoiaa.

N'i tenent plus, vès las nòu oras, la Marià se pòt pas empachar d'anar sonar los Luc Gerèi, lo Marius e la Gustina. Sul champ, deicídan de filar vès Pièg demandar d'esplicacions a Pierre Patoès qu'èra au marchat aub ilo. Pierre èra montat per la còsta dès Pièg, lo Bièle aiant près, diguèt, la còsta dès Olhas.

Qué faire ? Telefonar ? Mas v-onte ? Davalar la còsta ? E si aviá prés un autre chamin ? Tenalhats per lo mauvès sanc, prénan la direccion de la còsta en bramant : « Bièle ! Bièle ! Ont siás ? Respond nos ! »

Mas lurs apeles de destreça repercutats per l'echò sinistre, se pèrdan dins lo silenci pesant de quela nuèit clara.

Dètz oras bientèit a la maltariá dès Bovard, lo Dus dès Luc Gerèi achaba una jornaa bien penabla, apeitant la releva. Quò i es : Varena e lo Dedé arríban per lo pòste de nuèit. Nòstre òme descròcha sa cana dau clòut ont l'aviá pendolaa e, en rota ! Lo freid lo pica e lo ravís. Qu'es pas lo moment de lambinar.

Rapís lo chamin pavetat que monta darrèirs la glièsa, passa dau ras lo forn de Tarchièr (Paivèl) que desgatja una doça chalor que trancha dau freid, s'engatja sus la plaça de los marronèirs e, a tèit fait d'arribar sus la rota dès la Fàia. Puèis, travèrsa los prats de Defiç, de l'ospital e de los Garnièrs d'en bas de la chapèla de Nòstra-Dama. En òme bien sage, eissubla pas de dire una preièra a la Vièrja.

Tot es calme, com engordit dins un priond silenci esclairat per las estealas que trémblan de freid : pas un brut, pas un gemç rien mas lo crinament aceirat de la nèu sotz sos gròs solièrs ferrats. Mais que siache las, nòstre òme se sent bien tot sole aub sas pensaas, dins la nuèit e dins la nèu. E lo veiquiá au pè dau gròs chastanhièr ont la montaa se fai plus raida e ont la cana es bien vengúa per se cramponar e pas colar. Fai plus nèire sotz los grands abres e d'autres que ilo serian pas fièrs per passar aicí a queu moment.

Tot 'n còp, bien loènh, troblant lo calme jalat de quela nuèit, crèi auvir de brames sords.

« Rabusarió pas, se ditz, estonat e ravit ? Per queu temps, qu'es pas lo javaniòl ! » E alòrs que continua de rapir tot belament, son esprit es en esvèlhe d'autant mais que los brames, sémblan venir d'en aut, se fan plus preissants, plus enquiets.

« Anem, preissem nos, se pensa, m'es eivís qu'un malur es arribat. »

Tot 'n còp, après aver passat lo violet de la Jobèrta, una fòrma sombra, imòbila sus la nèu, au bòrd dau chamin atira sos uèlhs. Entrigat, son sanc fai mas un torn.

« Que qu'es ? Quaus es aquí ? » Un òme jagut sus la nèu, sa cana coifaa d'un berèt, pincaa dau ras. S'apròcha per se rendre comte, veire... e quò se tròva que qu'es lo Bièle qu'es aicí aplatat dins la nèu... sans viá... coma mòrt ! Li tasta la figura, las mans, la fontana per se rendre comte si es encara chaud, si es vivent o si es mòrt. Eissaia de li parlar, de lo secoire, de li apejar d'emplastres. Mas lo dermaire es mut, raida coma na barra. Dau temps, los brames d'en aut se fan mais pròches, mais preissants. S'agís pas de pèrdre una segonda.

« Au secors ! Au secors ! L'ai trovat ! Davalètz viste ! »

Marius e la Marià son dejàs cinquanta mètres mais naut, a la Pèira-plata. Sans pèrdre una menuta, eiscitaa, reviraa, la Marià fai dimèi-torn per anar quèrre de secors au vilatge. Jamais de sa viá aviá rapit la còsta tan viste, que dempuèis traïna un mal de ren que passa pas.

Dau temps, Marius arriba dau ras son fraire ocupat a remontar lo Bièle. Tots dos eissàian de l'esmodar, de li faire avalar una gota d'aigardent. Mas de bada... Es raide com un mòrt e se fan gaire d'ilusions.

« Anem, botjem nos, comencem a lo rapir. »

La Marià, òrs de ila, arriba au pè dau luòc en bramant : « Bièle es mòrt ! Bièle es mòrt ! »

L'auvent bramar, la Marià dès Padèl (Gerèi) qu'apeita son òme que se rend de l'usina, crèi que qu'es ilo. Sul champ, lo vilatge es sul pè de guèrra.

« Viste, davalem, i a pas una segonda a pèrdre » anonça Feliç, òme sage que tot lo monde escota vès Olhas.

An pas gòbi, Feliç, Petrús, la Faní, l'Anna entraïnats per la Marià que ten pas en plaça per s'engofrar dins la còsta. Dau temps, la Marià dès Padèl aub los autres atívan un grand fuòc sus la plaça per chaufar lo linge e de bricas per un lèit dins sa màison.

La caravana de secors a tèit fait de trovar lo Dus e lo Marius qu'an au pritz d'esfòrç terribles, montat lo malaute

dusc'a la Pèira-plata. Quand vèi son fraire dins quel estat, la Marià ne'n manca descorar e, entre dos sanglòts, brama mais fòrt encara : « Mon fraire es mòrt, mon fraire es mòrt !... »

Los autres se quèsan, mas ne'n pénsan pas moens.

Vos conto pas lo calvaire orrible que quò seguèt per nòstres portaires per montar queu cadavre ! Malgrèt lo freid que brutlava, èran trempes de chaud. Feliç que teniá una bona gripa èra a bot de fòrça. Mas v-o chaliá pas gaitar ; lo temps preissava per eissaiar de sauvar la viá de nòstre joine òme.

« Adusètz lo viste vès nos, lo lèit sotz los eschalèirs es chaud », diguèt la Marià.

« Ò ! mon fraire es pas mòrt, si la Marià dès Padèl lo fai jaire dins son lèit » se pensèt sa sòrre.

Tota la nuèit, quò seguèt un branle-bas dins la màison, las femnas e los òmes se succedant per eissaiar de rendre la viá au malaute, longtemps sans movament, entre la viá e la mòrt.

Queu trafic, mesclat aus lamentacions de la Marià e surtot de la tatan Nanèta qu'arrestava pas de sospirar, de bealar e de recitar de *Pater* e d'*Ave*, ne'n chaupuguèt pas tant per m'esvelhar e me trovar mesclat aub tot queu monde sans comprendre çò que se passava – avió mas sèt ans, a queu moment.

Malgrèt los soenhs empreissats de tots que volian pas deisesperar, rien semblava chamjar quand vès las cinc oras dau matin, un miracle : lo Bièle badèt un pauc los uèlhs.

« Mon Dieu... mon Dieu... mon fraire es pas mòrt ! » bramèt sa sòrre que ne'n creiá pas sos uèlhs, plorant de larmas de joiá. Los soenhs acharnats de tots, petit a petit avian fait lurs eifèts e un moment plus tard, lo rescapat eissaièt de parlar mas, èra franc perdut e sa linga s'empaitava. Qu'es mas lo matin, a la sopa que tornèt trovar sas idèias e poguèt contar sa mesaventura : lo freid, la foam — èram en plena guèrra — quauques canons de tròp d'un croi vin, l'avian completament destracat e laissat sans fòrça.

« L'ai eschapat bèla » diguèt en quitant la màison dès Padèl e en tornant vès ilo ».

Sauvetage dans la neige et le froid

Quel froid de chien en ce vingt-deux janvier 1942. Dehors, personne, pas un chien, pas un chat ! On a alors relevé un moins vingt-huit degrés ! Un hiver très dur.

Notre village si vivant l'été, complètement refroidi et engourdi, paraissait bien mort, caché sous un blanc manteau de neige.

Les oiseaux qui l'été, s'égosillaient dans tous les coins du matin au soir, avaient déserté le pays et se cachaient. Les gens également, qui avaient l'habitude de traînailler et de piailler ne faisaient que passer, comme empaquetés, et rentraient vite chez eux, le nez et les oreilles tout rouges, piqués par le froid. La nuit, elle, avait tôt fait de descendre et de tout faire disparaître sous ses ailes sombres. Qu'il faisait bon tout près du feu ou du bétail à l'étable.

Ce soir-là, chez Charreyron (Jancorne) la maison est bien grande : Marguerite et son mari sont partis quelques jours à Saint-Maurice chez leur aîné, le Jean. Il n'y a que Maria et la tatan Nanette, petite vieille aux cheveux blancs aux sourcils abondants ; elle est pliée en deux par les années et est venue passer quelques jours à Ouillas. En temps ordinaires, elle fait le ménage chez un curé.

Le fils de la maison, le Bièle, grand homme de vingt-deux ans à ce moment-là, est descendu au marché d'Aurec depuis le matin et elles l'attendent anxieusement.

— Mais que fait ce grand dadais avec ce froid de chien et la neige, qu'il n'est pas encore rentré ? Il n'avait pas grand-chose à acheter ! Ne serait-il pas saoulé ? se lamente sa sœur qui tourne dans tous les sens, sans pouvoir travailler.

— J'ai comme l'intuition qu'il lui est arrivé quelque malheur avec cette guerre qui rôde, répond la tatan qui n'est pas moins ennuyée.

N'y tenant plus, vers les neuf heures du soir, la Maria ne peut s'empêcher d'aller sonner chez les Luc Gerey, le Marius et la Gustine. Immédiatement, ils décident de filer à Pied demander des explications à Pierre Patois qui était allé au marché avec lui. Pierre était remonté par la côte de Pied, le Bièle ayant pris, dit-il, la côte d'Ouillas.

Que faire ? Téléphoner ? Mais chez qui ? Descendre la coursière ? Et s'il avait pris un autre chemin ? Tenaillés par le mauvais sang, ils prennent la direction de la côte en criant : « Bièle !... Bièle !... Où es-tu ? Répond-nous ! »

Mais leurs appels de détresse répercutés par l'écho sinistre, se perdent dans le silence pesant de cette nuit claire.

Bientôt dix heures à la malterie de Bouvard, le Dus de Luc Gerey finit une journée bien pénible, attendant la relève. Ça y est : Varenne et le Dédé arrivent pour le poste de nuit. Notre homme décroche sa canne du clou où il l'avait suspendue et, en route ! Le froid le pique et le surprend. Ce n'est pas le moment de lambiner.

Il grimpe par le chemin pavé qui monte derrière l'église, passe près du four de Tarchier (Peyvel) qui dégage une douce chaleur qui tranche du froid, s'engage sur la place des Marroniers et, il a vite fait d'arriver sur la route de la Faye. Puis, il traverse les prés de Defixe, de l'hôpital et des Garnier au bas de la chapelle Notre-Dame. En homme bien sage, il n'oublie pas de dire une prière à la Vierge.

Tout est calme, comme engourdi dans un profond silence éclairé par les étoiles qui tremblent de froid : pas un bruit, pas un gémissement si ce n'est le crissement acéré de la neige sous ses gros souliers ferrés. Bien qu'il soit fatigué, notre homme se sent bien, tout seul avec ses pensées, dans la nuit et la neige. Le voilà au pied du gros châtaignier où la montée se fait plus raide et où la canne est bien venue

pour se cramponner et ne pas glisser. Il fait plus noir sous les grands arbres et d'autres que lui ne seraient pas fiers de passer ici à ce moment.

Tout d'un coup, bien loin, troublant le calme gelé de cette nuit, il croit entendre des cris sourds.

« Je ne radoterais pas, se dit-il, étonné et surpris. Par ce temps, ce n'est pas le chat-huant ! » Alors qu'il continue de gravir tout doucement, son esprit est en éveil, d'autant plus que les cris semblent provenir d'en haut et se font plus pressants et inquiétants.

« Allons, pressons-nous, pense-t-il en lui-même, j'ai comme l'impression qu'un malheur est arrivé. »

Tout d'un coup, après avoir passé le sentier de la Jouberte, une forme sombre, immobile sur la neige, au bord du chemin attire ses yeux. Intrigué, son sang ne fait qu'un tour.

« Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ? » Un homme couché sur la neige, sa canne coiffée d'un béret, plantée près de lui. Il s'approche pour se rendre compte, pour voir... Il se trouve que c'est le Bièle qui est ici étendu dans la neige... sans vie... comme mort ! Il lui tâte la figure, les mains, le front pour se rendre compte s'il est encore chaud, s'il est vivant ou mort. Il essaie de lui parler, de le secouer, de lui coller des gifles. Mais le dormeur est muet, raide comme une barre. Pendant ce temps, les cris d'en haut se font plus proches, plus pressants. Il s'agit de ne pas perdre une seconde.

« Au secours ! Au secours ! Je l'ai trouvé ! Descendez vite ! »

Marius et la Maria sont déjà cinquante mètres plus haut, à la Pierre-plate. Sans perdre une minute, excitée, retournée, la Maria fait demi-tour pour aller chercher du secours au village. Jamais de sa vie, elle n'avait gravi la côte aussi vite ; d'ailleurs, elle traîne depuis un mal de reins qui ne passe pas.

Pendant ce temps-là, Marius arrive près de son frère occupé à remonter le Bièle. Tous deux essaient de le faire bouger, de lui faire avaler une goutte d'eau-de-vie. En vain... Il est raide comme un mort et ils ne se font guère d'illusions.

« Allons, remuons-nous, commençons par le remonter »

La Maria, hors d'elle, arrive au pied du village en criant : « Bièle est mort !... Bièle est mort !...»

L'entendant bramer, la Maria de chez Padet (Gerey) qui attend son mari qui se rend* de l'usine, croit qu'il s'agit de lui. Immédiatement, le village est sur le pied de guerre.

« Vite, descendons, il n'y a pas une seconde à perdre » annonce Félix, homme sage que tout le monde écoute à Ouillas.

Félix, Pétrus, la Fanny, l'Anna, entraînés par la Maria qui s'impatiente, n'ont pas l'onglée pour s'engager dans la côte. En même temps, la Maria de chez Padet avec les autres allume un grand feu sur la place pour chauffer du linge et des briques déstinés à un lit chez elle.

La caravane de secours a vite fait de trouver le Dus et le Marius, qui au prix de terribles efforts, ont monté le malade jusqu'à la Pierre-plate. Lorsqu'elle voit son frère danc cet état, la Maria manque d'avoir une attaque et, entre deux sanglots, crie plus fort encore : « Mon frère est mort, mon frère est mort ! »

Les autres, qui se taisent, n'en pensent pas moins.

Je ne vous raconte pas quel affreux calvaire ce fut pour nos porteurs de monter ce cadavre ! Malgré le froid qui brûlait, ils suaient à grosses gouttes. Félix qui avait une bonne grippe, était exténué. Mais il ne fallait y regarder de si près ; le temps pressait pour tenter de sauver la vie de notre jeune homme.

« Amenez-le vite chez nous, le lit sous l'escalier est chaud », dit la Maria.

« Oh ! mon frère n'est pas mort, si la Maria de chez Padet le fait coucher dans son lit » pensa sa sœur.

Toute la nuit, ce fut un branle-bas dans la maison, les femmes et les hommes se succédant pour essayer de rendre la vie au malade, longtemps sans mouvement entre la vie et la mort.

Ce remue-ménage, mêlé aux lamentations de la Maria et surtout de la tatan Nanette qui n'arrêtait pas de soupirer, d'hurler et de réciter des *Pater* et des *Ave*, il n'en fallut pas plus pour me réveiller et pour me trouver mêlé avec tous ces gens sans comprendre ce qui se passait, je n'avais que sept ans à cette époque.

Malgré les soins empressés de tous qui ne voulaient pas désespérer, rien ne semblait changer quand autour de cinq heures du matin, un miracle : le Bièle ouvrit un peu les yeux.

« Mon Dieu… mon Dieu… mon frère n'est pas mort ! » cria sa sœur qui n'en croyait pas ses yeux, pleurant des larmes de joie. Les soins acharnés de tous, petit à petit avaient fait leur effet et un moment plus tard, le rescapé essaya de parler mais, il était complètement perdu et sa langue empêtrée. Ce n'est que le matin, à la soupe, qu'il retrouva ses esprits et qu'il put conter sa mésaventure : le froid, la faim — nous étions en pleine guerre – quelques canons de trop d'un mauvais vin, l'avaient complètement détraqué et laissé sans force.

« Je l'ai échappé belle » dit-il en quitant la maison de chez Padet (Gerey) en retournant chez lui. »

Istoèras de clòuts

Vos ai contat coma, quand èram petiotons, los vèspres d'ivèrn, quand lo freid sarrava, amàvam anar gaitar los farjaires dau caire que s'activàvan d'oras durant.

En efeit, nombrós son los òmes de vès nos qu'an, pendent de siecles, tirat la mantiá per chaufar lo fèrre e martelat las sochas per faire de clòuts de totas sòrtas.

De Sant-Chamond a Sant-Fariòl en passant per nòstre platèl, vès Aurec e surtot a Forminieu, las farjas de clòuts prosperàvan.

Es pas comòde dire quand esmodèt queu mestièr b'liau a l'atge dau fèrre !... Un papèir ancian dès Aurec parla d'un Pierre Jerez, naiçut en 1490 que demorava dins lo vilatge de Rif Petit, qu'apèlan dempuèis Tachon e que fasià de tachas.

D'autres tèistes, en 1634, sinhàlan de *clostrièrs* [19] a Forminieu.

Chal savèir qu'aquela ocupacion, durant tres o quatre siecles, aguèt una granda importança aub lo borg de Forminieu per capitala !

Los darrèirs a farjar, vès Olhas, s'arrestèran en 1980. I a mas, au jorn d'an-uèi, mon fraire que sap farjar.

Organisacion dau travalh

Çais avià a Forminieu de marchands qu'apelàvan mais, de « fabricants ». Bailàvan lo travalh a d'artisants sus plaça qu'avian sovent dos o tres ovrièrs e a los païsants de las

[19] Le manuscrit est en français et ce mot doit se prononcer /kloutrié/ ; dans l'orthographe du XVII[e] siècle, en effet, le *-s-* se fait rarement entendre.

campanhas a l'entorn. Qu'es per causa que chasca bòria avià sa farja. Los marchands furnissian lo charbon e lo fèrre e amassàvan en mesme temps los clòuts.

De còps, los païsants anàvan quèrre lo charbon e lo fèrre, e portàvan lurs clòuts.

Èran paiats a l'unitat o au mila, mas los patrons ne'n bailàvan pas bien char. Pasmins, lo travalh èra franc penable e lo martèl pesant !...

Los clòuts èran venduts a los maneschauds e a los quencalhièrs dins tot lo país e mèsmas dins las colonias.

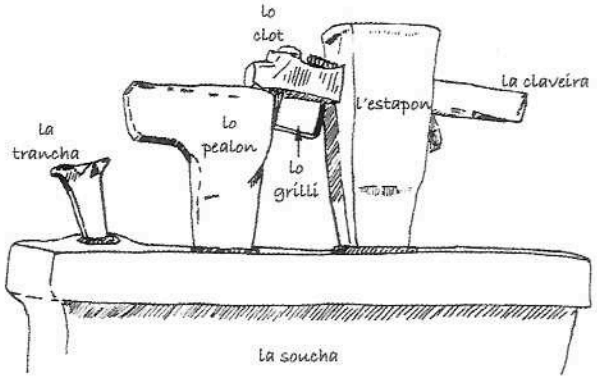
Los clòuts

Los farjaires ne'n fasian de totas sòrtas : de clòuts a chauçuras, de clòuts per lo ferratge dau bestiar, de « caravelas » per la marina, de clòuts per las mantiás, de crampons e de crampilhons per las minas, de clòuts per las pòrtas e los portals.

Las sochas

Èran de tres sòrtas : las sochas en boèsc, las sochas en pèira, las sochas en fonta.

Lo travalh de farjaire èra penable coma vos o ai dit. Los joines aprenian sus plaça aub los ancians. De còps, mèsmas esmodàvan de farjar a dotze o tretze ans.



Histoires de clous

Je vous ai raconté combien, quand nous étions petits, les soirs d'hiver et quand le froid était vif, nous aimions aller voir les forgerons du coin qui s'activaient des heures durant.

En effet, nombreux sont les hommes de chez nous, qui ont, pendant des siècles, actionné le soufflet pour faire chauffer le fer et martelé les souches pour confectionner des clous de toutes sortes.

De Saint-Chamond à Saint-Ferréol en passant par notre plateau, à Aurec et surtout à Firminy, les forges de clous prospéraient.

Il n'est pas facile de dire quand démarra cette profession, peut-être à l'âge du fer !...Un document ancien à Aurec parle d'un certain Pierre Jarez, né en 1490 qui habitait le hameau de Rif-Petit qui s'appelle depuis Tachon et qui faisait des taches*.

D'autres textes signalent en 1634 l'existence de cloutiers à Firminy.

Il faut savoir que cette profession, durant trois ou quatre siècles eut une grande importance avec le bourg de Firminy pour capitale !

Les derniers cloutiers, à Ouillas s'arrêtèrent en 1980. Il n'y a, à l'heure actuelle, que mon frère qui sache forger.

Organisation du travail

Il y avait à Firminy, des marchands qu'on appelait aussi des « fabricants ». Ils distribuaient le travail à des artisans sur place qui avaient souvent deux ou trois ouvriers et aux paysans des campagnes environnantes, ce qui explique que chaque ferme avait sa forge.

Les marchands fournissaient le charbon et le fer et ramenaient au retour les commandes de clous.

Parfois, les paysans allaient eux-mêmes chercher la marchandise et portaient leurs clous.

Ils étaient payés à l'unité ou au mille mais les patrons n'en donnaient pas très cher. Pourtant, le travail était fort pénible et le marteau bien lourd !

Les clous étaient vendus aux maréchaux-ferrants et aux quincailliers dans tout le pays et étaient même expédiés dans les colonies.

Les clous

Les cloutiers en fabriquaient de toutes sortes : des clous à chaussures, des clous pour ferrer les animaux, des caravelles pour la Marine, des clous de soufflets, des crampons et des crampillons pour les mines, des clous pour les portes et les portails.

Les souches

Elles étaient de trois sortes : les souches en bois, les souches en pierre, les souches en fonte.

Le travail du cloutier était pénible. Les jeunes se formaient sur place au contact des anciens. Parfois même ils commençaient dès l'âge de douze ou treize ans.

Laboratge de l'endarrèir

Ont an passat de l'estiu los longs jorns brutlants
Ont los blats d'òr qu'au bofe dau folet ardent,
Dins las tèrras a pèrta de vúa, coma na mar, ondulàvan,
E onte las trifolèiras vèrdas e fòrtas e fièras se pingàvan !

An-uèi, per una mòrna jornaa de l'endarrèir sans solelh e trista,
Dins una araa freida e núa que sembla mòrta,
Envelopaa d'una espèssa nèula fasent una escondalhaa
Dos païsants e lur atealatge de vachas tràçan de prionds selhons.

Massa sombra, lenta, lo nas e lo pelatge fumant, lo bestiar
Calme e bien domde seg sans desviar lo vàslet que pòrta l'agulhaa
E darrèirs lo mèstre aus braç fòrts dins la tèrra esfonsa la relha.

A pas pesants e regulièrs, badant, fumanta e dreita, la rèia
Qu'aub d'autras contra jagúas, après la desliaa
Ensarraran los grans de blat qu'a la prima, se tornaran esvelhar.

Labours d'automne

Où sont passés de l'été les longs jours brûlants
Où les blés d'or qui, au souffle du follet ardent
Dans les terres à perte de vue, comme une mer, ondulaient
Et où les champs de pommes de terre vertes et fortes se dressaient ?

Aujourd'hui, par une morne journée de fin d'automne sans soleil et triste
Dans une terre froide et complètement dénudée qui semble morte,
Enveloppée d'un épais brouillard qui forme un rideau
Deux paysans et leur attelage de vaches tracent de profonds sillons.

Masse sombre, lente, indistincte, le nez et le pelage fumant, les bêtes
Calmes et bien dressées suivent sans dévier le valet qui porte l'aiguillon
Alors que derrière, le maître aux bras forts dans la terre enfonce le soc.

Ensemble, à pas pesants et réguliers ils ouvrent fumante et droite une raie
Qui avec d'autres, tout contre couchées à la fin de la « déliée »
Enserreront les grains de blé qui, l'hiver enterré, s'éveilleront à nouveau.

Besonhas de l'endarrèir

L'an s'achaba. Un croi solelh franc aranhit, eissaiant de perçar dins un ceal empaitat de borras sombras, una banda d'augeaus en rota per los país chauds, de graulas esbarnataas, semblant perdúas a l'apròcha de l'ivèrn e de vachas esparpilhaas dins tots los prats dempuèis l'abandon, minjant una èrba vèlha e sans gost : es bien trísta nòstra campanha quela vespraa de la fin novembre.

Aub una petita bisa que pica e nos ravís, traiem una tombarelaa de rabièra e amassem doas bòtjas de chòls : de pan sus la plancha queu vèspre per eschabissar e coire lo repas de los caions qu'a l'apròcha de l'ivèrn an una foam de diable.

Lo temps de charjar la marchandiá e lo solelh s'escond darrèirs los sucs laissant la plaça a la nuèit que tomba e se despacha d'envelopar la campanha mòrna e sans viá onte los païsants esfresits son preissats de rentrar.

Arribem a bòrd de nuèit au vilatge, deschargem au passatge las bòtjas de chòls a la chaudièra e badem bien grandas las pòrtas de la granja, recuolem lo tombarèl que colevem sul plan. Veiquià de qué s'ocupar a las velhaas qu'a quela eipòca son lònjas. Per bonèr, los païsants, moens preissats que l'estiu, an lo temps. Franc esfresits, davants que rien plus faire, anem beure una taça bien chauda per nos ravigotar. Puèis aub lo pairin, sans tardar, armats chascús d'un cotèl afialat, comencem a eschabissar quaucas corbelhas de rabièra per mòuser an-uèi lo vèspre e deman lo matin.

Mas los caions an plus de coit : chal, sans mancar, ativar la chaudièra. Viste l'anem garnir. Dau temps que lo pairin vai a la cava amassar una bona paneiraa de petitas trifòlas per botar au fons de l'ola, vau quèrre una corbelhaa de crapussèir, un fagòt de garna e una braçaa d'estelons vès Cavan.

Es nuèit coma los fems, e petit a petit, lo trafíc dau jorn se quesa au vilatge onte lo monde se ténan au chaud dins las màisons. Ativem lo chalelh a iòle per esclairar l'estrablon de los caions onte se tròva la chaudièra, voidem dins la marmita las trifòlas, dos o tres selhards d'aiga, una bòtja de chòls que

chauchem bien. Lo temps de garnir lo foièr, e ativem lo fuòc, preissats de sentir la chalor. Puèis, sarrem la pòrta per passar lo freid de fòra. Bien viste una flama viva grasilha en mordent la garna secha e dança sus los murs sombres e nèirs de fumèia.

Tirats de lur soem per tot queu vai e ven e sentent la foam venir, los caions, darrèirs la pòrta de lur triu se bòtan a renar reclamant lur pitança.

Nos assetem aub lo pairin davants lo fuòc que chaufa e fai de bien alòrs que de fòra, la nuèit qu'a tot escondut es completa e lo freid plus viu. Siem eirós tots dos a blagar e a esmodar la flama qu'avem de pleisir a sonhar.

Après un grand moment, l'ola se bota a chantar e a sentir bon. Enlevant lo cubercèl, chargem l'autra bòtja de chòls, una autra paneiraa de trifòlas e quaucas pealalhas que tràïnan e que chal pas desprofitar !

La flama, que devòra los estelons seches, chaufa fòrt e la marmita coi au grand galòp, chantant sa chançon. La sopa de nòstras renuèiras sent si bon qu'esmòda lur apetís si bien que son franc descentenaas e morrèlhan la pòrta dau triu ; quò preissa de minjar !

Un moment plus tard es coita. Lo pairin qu'a totjorn foam e qu'es gormand coma gis se despacha d'enlevar lo cubercèl brutlant, de pautrilhar e de crochetar quaucas trifòlas que peala e minja de bon apetís !

Arrestem de chaufar e estalem la machina a espotir sul benon, dau ras la chaudièra. Aub una granda pala plata, passem dins la machina la marchandiá coita que fuma e, aub lo picheiron, achabem d'escrasar quaucas trifòlas qu'an eschapat a la machina. Dau temps, los caions i tenent plus, talament an foam, bràman plus fòrt encara coma si los sannàvam. Los paures diables sàvan pas çò que los apeita d'aicí quauques jorns !

Nos despachem de remplir aub de coit, d'aiga e de bren que mesclem bien, lo selhard que voidem dins lo bachàs. Quo es mas alòrs que se quèsan, se getant sus lur pitança que devóran aub un grand pleisir davants que, franc cofles, se tórnan jaire dins la palha chauda, apeitant lo repas dau lendeman.

Travaux de fin d'automne

L'année s'achève. Un maigre soleil, tout rabougri qui tente de percer dans un ciel encombré de bourres* sombres, une bande d'oiseaux migrateurs, des corbeaux ahuris, semblant perdus à l'approche de l'hiver et des vaches éparpillées dans les prés, depuis l'abandon*, mangeant une herbe vieille et sans goût : elle est triste notre campagne en cette après-midi de fin novembre.

Avec une petite bise qui pique et nous surprend, nous arrachons un chargement pour le tombereau de raves et ramassons deux sacs de choux. Voilà du pain sur la planche pour la soirée à couper les fanes et à faire cuire le repas des cochons qui, à l'approche de l'hiver, ont une faim de diable.

Le temps de charger la marchandise et le soleil se cache derrière les sucs laissant la place à la nuit qui tombe et s'empresse d'envelopper la campagne morne et sans vie où les paysans frigorifiés sont pressés de rentrer.

Nous arrivons au village, nous déchargeons au passage les sacs de choux à la chaudière et, ouvrant bien grandes les portes de la grange, nous reculons le tombereau que nous colevons* sur le plancher. Voilà du pain sur la planche pour les veillées qui, à cette époque, sont longues. Par bonheur, les paysans moins pressés que l'été ont le temps ! Complètement frigorifiés, avant de ne plus rien faire, nous allons prendre une boisson bien chaude pour nous revigorer.

Puis, avec le tonton, sans plus tarder, armés chacun d'un couteau très affûté, nous commençons à couper les fanes de quelques corbeilles de raves pour donner aux vaches à la traite de ce soir et de demain matin.

Mais les cochons n'ont plus de cuit* pour le soir ; il faut sans faute faire cuire la chaudière. Vite, nous partons la garnir. Tandis que le tonton va à la cave ramasser un bon panier de petites pommes de terre pour mettre au fond de la marmite, je vais chercher une corbeille d'épines de pins, un fagot de branches de pin et une brassée de bûches chez Cavan.

Il est nuit comme le fumier ; petit à petit, le bruit du jour s'apaise au village où les gens se tiennent au chaud dans les maisons. Nous allumons la petite lampe à huile pour éclairer la soue où se trouve la chaudière, vidons dans la marmite, les pommes de terre, deux ou trois seaux d'eau, une boge* de choux que nous tassons bien.

Le temps de garnir le foyer et nous allumons le feu, pressés de sentir la chaleur. Puis nous fermons la porte pour passer le froid dehors. Très vite, une flamme vive crépite en mordant les rameaux de pin secs et danse sur les murs sombres et noirs de fumée.

Tirés de leur sommeil par tout ce va-et-vient et sentant venir la faim, les cochons, derrière la porte de leur loge se mettent à grogner en réclamant leur pitance.

Nous nous asseyons, le tonton et moi devant le feu qui chauffe et nous fait du bien alors que dehors, la nuit qui a tout effacé est complète et le froid plus vif. Nous sommes heureux tous les deux à attiser la flamme que nous avons du plaisir à contempler.

Au bout d'un grand moment, la marmite se met à chanter et à sentir bon. Enlevant le couvercle, nous la chargeons avec la deuxième boge* de choux, un autre panier de pommes de terre et quelques épluchures qui traînent et qu'il ne faut pas déprofiter !

La flamme qui dévore les bûches sèches chauffe fort et la marmite bout à vive allure, chantant sa chanson. La soupe de nos « grognards » sent si bon qu'elle

émoustille leur appétit à tel point qu'ils sont complètement excités et qu'ils mordillent la porte de la loge ; ça presse de manger !

Un moment plus tard, elle est cuite. Le tonton qui a toujours faim et qui est gourmand comme personne se dépêche d'ôter le couvercle brûlant, de tripoter et de récupérer quelques pommes de terre qu'il épluche et mange de bon appétit.

Nous arrêtons le feu et installons la machine à malaxer sur le benou*, à côté de la chaudière. Avec une grande pelle plate, nous vidons dedans pour l'écraser la marchandise cuite qui fume et, avec le presson à écraser, nous finissons de réduire en purée quelques pommes de terre qui ont échappé à la machine. Pendant ce temps, les cochons n'y tenant plus tellement ils sont affamés crient plus fort encore comme si on les saignait. Les pauvres bougres ne savent pas ce qui les attend d'ici quelques jours !

Nous nous empressons de remplir de pâtée, d'eau et de son que nous mélangeons bien le sillard* que nous vidons dans l'auge. Ce n'est qu'alors qu'ils se taisent, se jetant sur leur pitance qu'ils dévorent avec un grand plaisir avant que, complètement saturés, ils se recouchent dans la paille chaude, attendant le repas du lendemain.

A la mossa

Dau temps de la darrèira guèrra, n'aviam pas pro de batalhar a causa daus eivenaments : lo temps mais se botèt de la partiá per achabar de faire patir.

L'ivèrn quaranta-dos seguèt afrós : de nèu mais que ne'n poviam gasar, de conhièras einòrmas e de jalaas coma se n'èra pas vedut dempuèis de temps. E l'an d'après seguèt per los païsants un an de ren pas mèsmas de fen : l'èrba avià jalat, la secharessa avià esmodat a la prima. Aguèran tèit fait de feneirar. Sortiguèran mèsmas pas las lèias ; amassàvan lo fen aub lo tombarèl... Franc la deisolacion. Quand anàvam en champs, portàvam una bòtja e un rastèl per eissaiar de glinar quaucas tijas qu'auriam eissublaas en feneirant. Quo èra pitós per lo bestiar que crebava de foam e de set ! Estanchàvam los chèsnes, los acaciás e los fraisses per lo faire minjar. Mas ne'n aurià chauput de branchas... vos diso pas.

Los blats mais seguèran crois e la palha manquèt ; se chaupuguèt despaitar quand mèsmas. Los païsants anèran a la fòlha vès la Fàia o a la mossa. Nosautres aviam un boèsc dau latz de la Granjassa, a la Raièra, d'en aut dès Tachon. Deicidèram dóncas d'anar gratar la mossa coma los autres.

Vès nos, coma vos ai dejás dit, ma maire avià gardat son plus joèine fraire qu'aidava per lo travalh. Dóncas, quand fasià bon temps, filàvam tots dos, armats chascús d'un rastèl e d'un puard. Preniam lo chamin dès'l Cèis, traversàvam la rota dès'l Pont, lonjàvam lo chastèl dès Du Vilard a la Granjassa aub sos abres einòrmes que lo pairin se povià pas empachar de bracelar. Dau ras vès Barand, nòstre òme anava dire bonjorn a son grand copen, lo Glaude dès'l Tin que sonhava las feiás e arribàvam enfin au boèsc.

Coneissió pas las boinas mas avió pas a me'n faire aub lo tonton. Fasiam lo torn dau boèsc e nos apejàvam a la plaça onte la mossa èra drúa. Los puards entràvan en dança. Gratàvam a plen colhièr e aroçàvam la mossa frescha en petits cuchons tot pròche dau chamin per povèir charjar.

Après avèr bien travalhat, nos arrestàvam, fasiam la pausa. Aviam adut lo dinnar e coma lo grand èr esmodava l'estomac, rasclàvam lo menut en rien de temps. Lo calme èra complet, rien mas troblat per los augeaus que se galàvan e pialhàvan dins las branchas se demandant d'en aut çò que povian gratar per aicí quelos dos estrangièrs dins lur domaine ! Chàs còps mais, un joèine lapin estonat e surprés de nos trobar, espaurit, passava gentament cranhent de se faire atrapar.

Enfin, vès las quatre oras, mon paire arribava aub lo tombarèl e las grandas auças. Sautavo dins lo char per chauchar la mossa e lo remplissiam a ras bòrd. Puèis, après avèr aroçat los órdits, begut un petit còp, tornàvam revirar au ritme de las vachas.

E una ora plus tard, tot plan-plan, èram de retorn a la màison ; colevàvam la charraa au mèi de l'estrable. Èram alòrs tranquiles, per quauques jorns, per empalhar.

À la mousse

Lors de la dernière guerre, nous n'en avions pas assez de peiner du fait des événements : le temps aussi se mit de la partie pour finir de nous faire souffrir.

L'hiver quarante-deux fut affreux : de la neige plus que l'on ne pouvait en piétiner, des congères énormes et des gelées comme il ne s'en était pas vu depuis longtemps !

L'année suivante fut pour les paysans une année de rien, pas même de foin ; l'herbe avait gelé, la sécheresse avait démarré au printemps. Aussi, eûmes-nous tôt fait de faner. Nous ne sortîmes même pas les leyes*, nous ramassions le foin avec le tombereau… une vraie désolation ! Quand nous allions en champ, nous emportions un sac et un râteau pour essayer de glaner quelques tiges d'herbe que nous aurions pu oublier en fanant ! C'était pitoyable pour le bétail qui mourait de faim et de soif. Nous élaguions les chênes, les acacias, les frênes pour les faire manger. Mais il en aurait fallu… je ne vous dis pas.

Les blés aussi furent rabougris et bien sûr, la paille manqua ; il fallut pourtant se débrouiller. Les paysans allèrent ramasser des feuilles mortes à la Faye, ou de la mousse.

Nous avions un bois du côté de la Grangeasse, à la Raillère, au-dessus de Tachon. Nous nous décidâmes donc de partir gratter la mousse. Chez nous, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ma mère avait gardé son plus jeune frère qui nous aidait pour le travail de la ferme. Ainsi, quand il faisait beau, nous filions tous les deux, armés chacun d'un râteau et d'un grappin. Nous prenions le chemin du Cé, traversions la

route de Pont-Salomon, longions le château de chez Du Villard à la Grangeasse avec ses arbres énormes que le tonton ne pouvait s'empêcher d'embrasser. Près de chez Beraud, notre homme allait dire bonjour à son grand copain, le Glaude de chez le Tin qui gardait les brebis puis nous arrivions enfin au chantier.

Je ne connaissais pas les limites. Mais je n'avais pas à me faire de souci avec le tonton. Nous faisions alors le tour du bois et nous nous mettions au travail à l'endroit où la mousse poussait drue. Les grappins entraient en danse. Nous grattions avec ardeur et amassions la mousse fraîche en petits tas non loin du chemin pour pouvoir la charger.

Après avoir bien travaillé, nous nous arrêtions et faisions la pause. Nous avions apporté le dîner et comme le grand air taquinait l'estomac, nous dévorions le menu en un rien de temps.

Le silence était complet uniquement troublé par moments par les oiseaux qui jouaient et piaillaient dans les branches, se demandant de là-haut ce que pouvaient bien gratter par là, ces deux étrangers, dans leur domaine ! Parfois aussi, un jeune lapin étonné et surpris de nous trouver, effrayé, passait vivement craignant de se faire attraper !

Enfin, vers quatre heures, mon père arrivait avec le tombereau qui avait les grandes ridelles. Je sautais dans le char que nous remplissions à ras bord, pour tasser la mousse. Puis après avoir récupéré les outils, bu un petit coup, nous reprenions le chemin du retour au rythme des vaches.

Une heure plus tard, tranquillement nous arrivions à la maison et nous déchargions la marchandise au milieu de l'étable. Ainsi étions-nous tranquilles durant quelques jours, pour la litière des bêtes.

Au boèsc

L'ivèrn, lo travalh per las tèrras achabat, alòrs que lo freid sarrava, lo temps de faire de boèsc èra venut. Aviam besoènh de fagòts e d'estelons per chaufar lo forn e coire la chaudièra de los caions.

A l'abric de los abres, quand jalava fòrt, los païsants passàvan de jornaas a La Ròta, la Raièra o Còsta Vèira a estanchar, fagotar o tombar de pins, de faus, de chèsnes. En mesme temps, neteiàvan los boèsc.

Si volian fagotar, quauques jorns davants, armats d'escofinas, de petitas achons bien afialaas, anàvam estanchar los pins o los chèsnes. L'achon a la cenlha, d'una brancha a l'autra, rapissiam a la cima de l'abre. Copàvam las branchas a ras dau tronc ne'n laissant mas tres o quatre a la poenta.

A la fin, alonjaas tot lo torn de l'abre deisabilhat, las garnas semblàvan una sòrta de tapis vèrd, sentent bon la peja. Estanchàvam mais los chèsnes que, de còps, se trobàvan mesclats a los pins.

Los jorns d'après, prenent dos o tres bòtas de palha, triàvam de tijas de blat francs dreitas ; ne'n fasiam una gròssa gèrba qu'emportàvam au boèsc per faire de liams o, si aviam lo temps, los preparàvam sus plaça.

Amavo bien quand, aub mon paire, lo pairin e mon fraire plus joèine nos rendiam a Còsta Veire. Lo boèsc dominava lo borg dès Aurec, traversat per Lèire que serpenta après entre los rochièrs de Semená, Sant-Pal e lo Pertuset. De l'autre latz, au loènh, a pèrta de vúa, los uèlhs se portàvan sus los sucs dau país dès'l Puèi e juste en faça, Mons, Rosièr e darrèirs, lo clochèir de Sant-Maurici. Au mèi de queu deicòr campanhard, dominat per un silenci qu'empreissionava, nos sentiam benaises, eirós de venir travalhar.

Aussitèit sus plaça, aub la palha qu'aviam adúa, fasiam de liams aub una punhaa de tijas en aroçant las espias que noàvam.

Plaçant un liam a tèrra, a plat, esmodàvam de desbitar aub l'achon, las garnas que sannàvan de peja parfumaa que

s'apejava a los deits. Botàvam de caire per faire d'estelons los gròs morceaus qu'aurian esbolhat los fagòts.

Un fagòt prèste, lo liàvam, entortilhant ensems los dos latz de las tijas de palha e sarràvam lo nod aub una bilha en boèsc. De còps, si la palha se trobava secha o lo faiç tròp pesant, lo liam cassava ; ne'n fasiam alòrs un autre.

Puèis los ateiràvam los ús sus los autres, per quatre o cinc davants que los portar, a la fin de la vespraa a la cima dau boèsc. Los veniam quèrre quauques temps plus tard per los empilar sul fagotèir.

La provesion de fagòts pro granda, preniam la loba, una granda achon e anàvam esclarcir lo boèsc en tombant los abres aranhits o torçuts. Los portàvam sus los rens lo long de la chariva per los povèir charjar.

Après ne'n avèr bien aplata, los veniam quèrre aub una lèia sans l'eschaleta dès davants ni lo torn atealaa de dos parèlhs. Bilhàvam bien aub de chainas e, tèstas bassas, volontosas, las vachas tiràvan la charraa dins un chamin ravinat e semenat de pertús e de pèiras.

Los jorns d'après, sus la chiaura, aub la loba, los seitàvam alòrs que los veisins qu'avian mais aroçat una einòrma pila de boèsc, fasian de mèsmas. Nos esnuiàvam pas !

Enfin sus una gròssa socha en boèsc atacàvam de los fendre en estelons, de jorns durant. Los empilàvam après a l'èr per los faire sechar.

Au bois

L'hiver, le travail des champs terminé, alors que le froid sévissait, le temps de faire du bois était venu. Nous avions besoin de fagots et de bûches pour chauffer le four à pain et faire cuire la chaudière.

À l'abri des arbres, quand il gelait fort, les paysans passaient des journées à la Rote, la Raillère ou Cottevière à élaguer, faire des fagots ou abattre des pins, des fayards et des chênes. En même temps, ils nettoyaient les bois.

Si nous voulions faire des fagots, quelques jours auparavant, armés d'égoïnes ou de petites haches bien affûtées, nous partions élaguer. La hache fixée à la ceinture, d'une branche à l'autre, nous nous hissions à la cime de l'arbre. Nous les coupions ras du tronc n'en laissant que trois ou quatre à la cime.

À la fin, étendues tout autour de l'arbre déshabillé, les garnes* ressemblaient à une sorte de tapis vert, sentant bon la résine. Nous élaguions aussi les chênes qui parfois se trouvaient mêlés aux pins.

Les jours suivants, prenant deux ou trois bottes de paille, nous choisissions les tiges de blé bien droites. Nous en faisions une grosse gerbe que nous emportions au bois pour faire des liens ou, si nous avions le temps, nous les préparions sur place.

J'appréciais quand, avec mon père, le tonton et mon frère plus jeune, nous nous rendions à Côte-Vière. Le bois dominait le bourg d'Aurec que traverse la Loire serpentant ensuite entre les rochers de Semène, Saint-Paul-en-Cornillon et le Pertuiset. De l'autre côté, au loin, à perte de vue, les yeux se portaient sur les sucs de la région du Puy et, juste en face, sur Mons, Rozier-Côte-d'Aurec puis, derrière, sur le clocher de Saint-Maurice. Au centre de ce décor campagnard, dans un silence impressionnant, nous nous sentions à l'aise, heureux de venir travailler.

Sitôt sur place, avec la paille que nous avions apportée, nous faisions des liens avec une poignée de tiges en regroupant les épis qu'on nouait.

Posant le lien à terre, à plat, nous entreprenions de débiter à la hache les branches de pin qui saignaient d'une résine odorante qui collait aux doigts. Nous mettions de côté pour en faire des bûches, celles qui étaient plus grosses qui auraient fait craquer les fagots.

Un fagot terminé, nous l'attachions, entortillant ensemble les deux extrémités des tiges de paille et nous serrions le nœud avec une bille* de bois. Parfois, si la paille était trop sèche ou le faix trop lourd, le lien cassait et nous en faisions un autre.

Puis nous les empilions par quatre ou cinq avant de les monter à la fin de la soirée à la cime du bois. Nous venions les chercher quelque temps plus tard pour en faire un « fagotier ».

La provision suffisante, à l'aide d'un « passe-partout » et d'une grosse hache nous éclaircissions le bois en abattant les arbres malingres ou tordus. Nous les chargions sur le dos et les emportions le long de la charive* afin de pouvoir les charger. Nous venions les récupérer avec une leye* d'où nous avions enlevé l'échelette avant et le tour arrière, attelée de deux paires de vaches. Nous billions* très serré l'ensemble avec des chaînes et, têtes basses, ardentes à l'ouvrage, les vaches tiraient le chargement dans un chemin en pente et raviné, parsemé de trous et de pierres.

Les jour suivants, sur la « chèvre » avec le passe-partout, nous les débitions alors que les voisins qui avaient, de leur côté amoncelé un énorme tas de bois en faisaient de même. Nous ne nous ennuyions pas.

Enfin, sur une énorme souche, nous fendions les rondins en bûches, des journées entières, puis nous les empilions à l'air pour les faire sécher.

Aus agulhaas

An-uèi per pilotar una autò, un camion o un tractur avem lo volam ; per un atealatge de bueaus o de vachas, pas besoènh de volam ; chalià una agulhaa.

L'agulhaa èra una fina tija d'aulanhièr longa d'a pauc près dos mètres, bien lissa, bien dreita e necessèra per apelar lo bestiar e fasiam atencion de la pas estroçar. Quand nos en serviam pas, avià una plaça aub d'autres sus dos grands clòuts pingats a una potra de l'estrable, juste au-dessus de l'endreit onte liàvam las vachas. Com aquò, èra totjorn prèsta quand filàvam.

Ne'n preniam soenh. Quand ne'n davalàvam una dau galetàs onte sechàvan, la preparàvam en i pingant una poenta a la cima qu'apoentàvam per que pique las vachas pas pro valhentas au joc ; apelem aquò « l'accélérateur », an-uèi.

Quo es l'ivèrn quand lo travalh preissava pas tròp que los anàvam copar. Coma per los champanhons, chalià conèitre los caires. Una après-meijorn après lo dinnar, aub lo Françoé Galhard, nòstre veisin, mos fraires, lo pairin e mon cosin, preniam lo chamin de la Ròta. A travèrs boèsc, arribàvam au Prat dau Gaut, lo long de Semená, dins un deicòr qu'empreissionava, de pins, de faus, de chèsnes e de rochièrs einòrmes ensarrant la ribèira que serpentava, chantant sans fin sa chançon entre las gròssas pèiras que l'encombràvan.

Quo èra un plcisir de davalar a travèrs boèsc, dins lo calme de la campanha, en passant a la pèira Sant-Martin que portava totas sòrtas de marcas esconduaas[20] sotz la mossa, la ronzas e las èrbas fòlas onte los autres còps, lo monde de vès nos menàvan per los garir, los matruts que marchàvan pas !

Sus plaça, trobàvam nòstra viá e seitàvam sans tardar de tijas mais dreitas las unas que las autres que talhàvam aub nòstres coteaus e las aroçàvam las unas sus las autras.

---

[20] Il s'agit d'une pierre à bassins dont les cupules ressemblent à des empreintes d'animaux. Par le passé, on y amenait les enfants qui mettaient trop de temps à apprendre à marcher.

Nos esnuiàvam pas au bòrd de Semená mas lo temps passava e chalià pensar a revirar si voliam pas èstre preis per la nuèit que tombava viste a quela eipòca de l'ivèrn. La provesion pro bela, fasiam de faiç qu'estachàvam aub de còrdas. Los charjàvam sus las còstas e fasiam dimèi-torn sans nos tròp preissar, car la montaa èra lònja e raida. Roges e trempes de chaud malgrèt l'ivèrn, rapissiam en pialhant los ús darrèirs los autres per lo violet nos arrestant de còps, per nos reprendre. Pausàvam a tèrra nòstra charja per nos deigordir un tan-si-pèc, nos assetant una menuta.

Enfin sul platèl, la nuèit davalava a grands pas qu'esfaçava petit a petit montanhas, boèsc e vilatges. Èram contents d'avèr abandonat los boèsc espés e sombres que nos aurian fait frissonar de paur sotz lo priond silenci que tombava e los ensarrava.

Un moment plus tard, arribàvam franc las, eirós de pausar a tèrra nòstra charja que pesava. Montàvam au galetàs las agulhaas per las faire sechar. Èram alòrs tranquiles per 'n an, assurats de ne'n pas mancar.

Aux aiguillons

De nos jours, pour conduire une voiture, un camion ou un tracteur, nous avons le volant. Pour un attelage de bœufs ou de vaches, il n'y en avait pas besoin ; il fallait un aiguillon.

C'était une fine tige de noisetier d'une longueur d'environ deux mètres, bien lisse, bien droite et indispensable pour diriger les bêtes. Nous faisions attention de ne pas la casser. Quand nous ne l'utilisions pas, elle avait sa place avec d'autres sur deux grands clous, fixés à une poutre de l'étable, juste au-dessus de l'endroit où nous liions les vaches. Ainsi était-elle toujours prête quand nous partions.

Nous en prenions soin. Quand nous en descendions une du grenier où elles séchaient, nous la préparions en plantant une pointe à son extrémité que nous appointions pour qu'elle pique les vaches paresseuses au joug. De nos jours, nous appelons cela l'accélérateur !

C'est en hiver, lorsque le travail ne pressait pas trop que nous allions les couper. Comme pour les champignons, il fallait connaître les coins. Un après-midi, après le repas, avec François Gaillard, notre voisin, mes frères, le tonton et mon cousin Jean, nous prenions le chemin de la Rote à travers bois et nous arrivions au pré du Gau, le long de la Semène, dans un décor impressionnant de pins, de fayards, de chênes et de rochers enserrant la rivière qui serpentait chantant sans discontinuer sa chanson entre les grosses pierres qui l'encombraient.

C'était un plaisir de dévaler à travers bois, dans le calme de la campagne, en passant à la pierre Saint-Martin qui portait toutes sortes de marques, cachée sous la mousse, les ronces, les herbes folles où, autrefois, les gens de chez nous emmenaient, pour les guérir, les enfants qui ne marchaient pas.

Sur place, nous trouvions notre vie et nous sciions des tiges et des tiges plus droites les unes que les autres que nous taillions avec nos couteaux et regroupions les unes sur les autres.

Nous ne nous ennuyions pas au bord de la Semène mais le temps passait et il fallait songer au retour si nous ne voulions pas être pris par la nuit qui tombait vite à cette époque de l'hiver. La provision suffisante, nous faisions des faix que nous attachions avec des cordes. Nous les chargions sur le dos et faisions demi-tour sans trop nous presser car la montée était longue et raide jusqu'au Sauze. Rouges, en sueur malgré l'hiver, nous grimpions en piaillant les uns derrière les autres par le sentier, nous arrêtant parfois pour nous reprendre. Nous posions à terre notre charge pour nous dégourdir un peu, nous asseyant une minute.

Enfin sur le plateau, la nuit descendait à grands pas qui effaçait peu à peu, montagnes, forêts et villages. Nous étions contents d'avoir abandonné les bois épais et sombres qui nous auraient fait frissonner de peur avec le silence profond qui s'abattait et les enserrait.

Un moment plus tard, nous arrivions fourbus, heureux de poser à terre notre faix qui pesait. Nous montions au grenier les aiguillons pour les faire sécher et étions alors tranquilles pour une année, assurés de n'en pas manquer !

Plantem las trifòlas

Los jorns an grandit, l'èr picant de l'ivèrn s'es calmat ; lo solelh qu'èra franc aranhit se repita, esmodant la campanha que pren l'enveiá de viure ; los prats reverdíssan, los augeaus que n'an sarrat de finas l'ivèrn, se séntan reneitre, van e vénan dins lo ceal qu'emplíssan de lurs chançonetas.

Per los païsants, pas question de gromar ; an dempuèis un mes escarvatat sus los plans de granjas despaitats dau fen, las trifòlas a semenar per las faire germar. Ne'n avian triat quaucas bòtjas, au moment de la tirar e ne'n achetat a Mont-Archer per chamjar la semença.

Lo mes d'abrial bien entamnat, lo moment es venut de las plantar. Nos deicidem, un matin que fai bon temps, de rapir vès La Rasas eschampilhar una desliaa de fems. La tèrra es lonja e chal un grand moment per los escarvatar.

De retorn au vilatge, nos arrestem a la granja d'en aut, vès Biló per preparar tres o quatre corbelhas de trifòlas. Assetats sus un selon, un cotèl a la man, copem las plus gròssas laissant un o dos uèlhs a chasque plant que placem dins las corbelhas en fasent bien atencion de las pas faire tombar. Ne'n avem dusc'a meijorn per tot botar prèste.

Lo dinnar achabat, après una petita pranièra, lo temps de saolar las vachas, de las liar, d'atealar lo char onte chargem un fons de fems, de prendre las trifòlas vès Biló e empruntem lo chamin dau Mont-Mialon onte las pèiras màncan pas que fan tremoleiar lo joc sus la tèsta dau bestiar. Dau temps, copant per los prats de la Gaseta e dau Jausèl, ma maire arriba per nos aidar.

L'èr es agreiable, lo ceal clar, traversat per los augeaus en fèsta que fan mila torns. Siem franc bien, eirós d'adure la viá a la tèrra.

Sitèit sus plaça, deschargem los fems e las corbelhas davants que de destealar lo char au mèi dau garait. Tot belament, au ritme de las bèstias, lo pairin a l'agulhaa, mon paire a la charrura, entàmenan a pas lents la promèira relha. A la mèita, ma maire que se ten prèsta, son panièr a la man, fai una marca

aub sos esclòps sus la tèrra frescha que fuma e d'aquí esmòda de plantar las trifòlas darrèirs l'atealatge dusc'a la chança dau fons. Dau temps, ieu me teno prèste, quand tornaran, a plantar a mon torn ma panèiraa, lo meitan passat, de l'autre latz. Los veiquià ! Sans pèrdre una segonda, après avèr marcat lo silhon, me lanço dès darrèirs. Dau temps, ma maire torna remplir son panièr e apeita lo retorn de l'atealatge per plantar.

Una relha après l'autra, una trifòla après l'autra, lo temps passa. Los fems escarvertats son comblats, las corbelhas voidaas ; quo es achabat per an-uèi. Atealem lo char e en rota. Deman o après deman tornarem per una autra desliaa.

E coma per un miracle, dins la tèrra frescha reviraa que s'eschaufa, los uèlhs frèules, au chaud, se van badar a la viá ! e se preissar de sortir au jorn…

Nous plantons les pommes de terre

Les jours ont grandi, l'air piquant de l'hiver s'est calmé, le soleil qui était des plus rachitiques redresse la tête, réveillant la campagne qui prend envie de vivre : les prés reverdissent, les oiseaux qui ont souffert durant l'hiver, se sentent renaître ; ils vont et viennent dans le ciel qu'ils inondent de leurs chants.

Pour les paysans, pas question de se laisser aller ; ils ont depuis un mois écarté sur les planchers des granges débarrassés du foin de l'hiver, les pommes de terre à planter pour les faire germer. Ils en avaient trié quelques boges* à l'arrachage et ils en ont acheté à Montarcher pour changer les semences.

Le mois d'avril bien entamé, le moment est venu de les planter. Nous décidons donc, un matin où il fait beau de monter aux Rases pour éparpiller une déliée de fumier. Le champ est long et il nous faut un grand moment. De retour au village, nous nous arrêtons à la grange du haut, chez Bilou, pour préparer trois ou quatre corbeilles de pommes de terre.

Assis sur un petit siège, un couteau à la main, nous coupons les plus grosses, laissant un œil ou deux à chaque plan que nous plaçons dans les corbeilles en faisant bien attention de ne pas les faire tomber. Nous en avons jusqu'à midi pour tout préparer.

Le déjeuner terminé, après une courte sieste, le temps de saoûler* les vaches, de les lier, d'atteler le char où nous chargeons un reste de fumier, de prendre les pommes de terre chez Bilou et nous empruntons le chemin du Montmilon où les pierres nombreuses font vibrer le joug sur la tête des bêtes. Pendant ce temps, coupant à travers les prés de la Gazette et du Jé, ma mère arrive pour nous aider.

L'air est agréable, le ciel bien clair, traversé par les oiseaux en fête qui font mille tours ; nous sommes heureux d'apporter la vie à la terre.

Sitôt sur place, nous déchargeons le fumier et les corbeilles, dételons le char à côté, au milieu du champ. Lentement, au rythme des bêtes, le tonton à l'aiguillon, mon père aux manchons de la charrue, ils démarrent à pas lents le premier sillon. Au milieu, ma mère qui se tient prête, son panier à la main, fait une marque avec ses sabots sur la terre fraîche qui fume et de là, commence à planter les pommes de terre derrière l'attelage jusqu'à la chance* du fond de la terre. Pendant ce temps, je me tiens prêt pour, à leur retour, planter les pommes de terre, le milieu passé, du côté opposé.

Les voilà ! Sans perdre une seconde, après avoir fait la marque sur le sillon, je me lance derrière eux pendant que ma mère remplit à nouveau son panier attendant leur retour.

Une raie après l'autre, une pomme de terre après l'autre, le temps passe. Le fumier écarté est comblé, les corbeilles sont vidées : c'est terminé pour aujourd'hui ! Nous attelons le char et en route. Demain ou après-demain, nous reviendrons pour une nouvelle déliée.

Et comme par un miracle, dans la terre fraîche retournée qui se réchauffe, les yeux frêles des pommes de terre au chaud… vont s'ouvrir à la vie… et se presser de sortir au jour !

La promèira repairaa de la prima

Ne'n feníssan pas las jornaas d'ivèrn per lo monde e mais per las vachas que coménçan a pèrdre lur borra a l'estacha vès l'estrable dempuèis l'endarrèir d'onte sòrtan mas per s'anar abeurar o faire de menuts travalhs.

Pasmins, dempuèis quauques jorns, tot chamja : la nuèit desmenua, lo jorn es plus clar, l'èr es moens fresc e lo monde se séntan mèlhs. Aub las eriondas qu'an tornat au país, los augeaus pèrdan pas una menuta per bastir lur nis chantant a plena gòrja.

La campanha s'esvelha, l'èrba reverdís lo long de los tèrmes, dau ras la font ; dins los jardins, los abres se tórnan abilhar de petitas fòlhas d'un vèrd tendre e bien a l'abric, au caire d'un mur, las freules violetas que séntan bon, s'esbandíssan. E los prats dóncas ! D'un jorn a l'autre, l'èrba onte se mèsclan de flors de totas sòrtas, se fai bèla.

Quand menem las vachas au bachàs, se séntan plus e, franc desmontaas, córran en levant lo cuòl, esmodaas per la prima. Quand pàssan au bòrd dau chamin, se despàchan de raubar quaucas gorjaas d'èrba novèla que las fan reivar !

Queu retorn a la viá, chascús lo sent ; la prima de jorn en jorn plus viventa fai eissublar lo rude ivèrn. Per una doça diumange d'abrial, sotz un solelh franc tiède que nos estornís, l'après-meijorn, deicidem de larjar las vachas e de las menar en champ vès lo Zeume onte lo triule blanc es franc drut, per las regalar d'una bona repairaa.

Après avèr dinnat, armats de bastons, siem prèstes per filar. Lo chin que v-o a sentit, ten pas en plaça, japant e corrent coma un folatràs. Impossuble de lo faire quesar ! Lo moment es venut per ilo de tornar enreiar una campanha e ne'n es ravit.

Lo temps de badar bien larjas las pòrtas de l'estrable, lo pairin d'un latz, ieu de l'autre per arrestar las vachas, mon paire las vai destachar. Franc fòlas e empacientas de sortir, tíran sus lurs chainas talament quò preissa ! quò i es ! Demòra mas una joèina brava, un petit boion de l'an qu'avem eslevat e que sòrt aub los autres per lo promèir còp an-uèi. A pena destachat, fila a fons de trenc e se vai aplatar de tot son long au mèi de l'estrable

talament es eirós de v-èsser libre ! Puèis, aperseguent las pòrtas badaas bien grandas e las vachas que sòrtan, coma na fòla, lo cuòl en l'èr, corre a la lumièra dau jorn sans rien comprendre a la situacion ! Per lo bestiar que se sent reneitre, quo es lo grand bonèr.

Prenem lo chamin que davala vès L'Oucha aub de vachas qu'an l'enveiá de tastar la bona èrba e que se pòian empachar de raubar d'aicí d'ailai de deliciosas gorjaas. Cun pleisir per de bèstias qu'an mas minjat de fen tot l'ivèrn e rasclat la fenèira. V-o parlo pas de la joèina eslèva que, per lo promèir còp de sa viá se tròva a l'èr, libra, sans estacha. Es desmontaa, vai e ven d'un latz de l'autre, sans gaitar, sans rien veire, esnervant lo chin que compren rien a sos micmacs e que serià franc content de li picar los talons !

Nos veiquià au prat onte la repairaa d'èrba tendra e drúa, mesclaa au triule blanc apeita la tropa. A ! las chal veire las vachas se despachant de minjar de gròssas gorjaas sans pèrdre una segonda e semblant dire : « Qu'aquo es bon ! »

I a mas lo joèine folatràs de bravon qu'es totjorn deimontat e que fai los quatre cents còps au mèi dau prat mas dengús se ne'n ocupa.

En rien de temps, an tondut la plaça de la repairaa sans levar lo nas e coménçan de se sentir coflas. Se fan pas preiar alòrs au moment de revirar, la pança plena, per prendre lo chamin dau retorn e anar raumiar la bona èrba novèla, pensant a la repairaa dau lendeman !

Nosautres i perdrem pas ; nos anem regalar aub de bon burre a l'èrba frescha.

La première « repérée » du printemps

Ils n'en finissent pas les jours d'hiver pour les gens et aussi pour les vaches qui commencent à perdre leur « bourre », à l'attache à l'étable depuis la fin de l'automne d'où elles ne sortent que pour aller boire ou accomplir de menus travaux.

Cependant, depuis quelques jours, tout change : la nuit diminue, le jour est plus clair, l'air moins froid et plus doux. Le soleil qui jusque-là était faible brille plus fort et les gens sont mieux.

Avec les hirondelles qui sont revenues au pays, les oiseaux ne perdent pas une minute pour bâtir les nids en chantant à gorge déployée. La campagne s'anime, l'herbe reverdit le long des bordures, près de la fontaine. Dans les jardins, les arbres se rhabillent de petites feuilles d'un vert tendre et, bien à l'abri, au coin d'un angle de mur, les frêles violettes qui sentent bon s'éveillent. Et, les prés donc ! D'un jour à l'autre, l'herbe où se mêlent des fleurs de toutes sortes, grandit !

Quand nous conduisons les vaches à l'abreuvoir, le matin et l'après-midi, elles ne se sentent plus et complètement démontées courent en levant l'arrière-train, excitées par le printemps et, au bord du chemin, elles s'empressent de voler quelques gorgées d'herbe nouvelle qui les font rêver.

Ce retour à la vie, chacun le ressent ; le printemps, de jour en jour plus vivant fait oublier le dur hiver. Par un doux dimanche d'avril, sous un soleil tiède qui nous envoûte, l'après-midi, nous décidons de lâcher les vaches et de les conduire au pré, au « Zeuime » où le trèfle blanc est dru, pour les régaler d'une bonne repérée* !

Après le repas de midi, armés de bâtons, nous sommes prêts à partir. Le chien qui l'a senti ne tient pas en place, jappant et courant comme un foutraque. Impossible de le faire taire ! Le moment est venu pour lui de démarrer un nouvelle campagne et, il en est ravi.

Le temps d'ouvrir bien grandes les portes de l'étable, le tonton d'un côté, moi de l'autre pour arrêter les bêtes, mon père va les détacher. Toutes folles et impatientes de sortir, elles tirent sur leurs chaînes tellement ça presse ; ça y est, il ne reste plus qu'une jeune génisse, un petit bouillou* de l'année que nous avons élevé et qui sort pour la première fois aujourd'hui. À peine détachée, elle court à fond de train et va s'aplatir de tout son long au milieu de l'étable tellement elle est heureuse d'être libre. Puis, apercevant les portes grandes ouvertes et les vaches qui sortent, comme une folle, le cul en l'air, elle court à la lumière du jour sans rien comprendre à la situation.

Pour les bêtes qui se sentent renaître, c'est le grand bonheur ! Nous empruntons le chemin de Louche avec des vaches qui ont envie de goûter la bonne herbe et qui ne peuvent se retenir de voler çà et là de délicieuses gorgées. Quel plaisir pour elles qui n'ont mangé que du foin tout l'hiver et dévoré la réserve ! Je ne vous parle pas de notre jeune génisse qui, pour la première fois de sa vie se trouve à l'air, libre, sans attache. Elle est démontée, va et vient de côtés et d'autres, sans regarder, sans rien voir, agaçant le chien qui ne comprend rien à ses « micmacs » et serait heureux de lui « piquer » les talons !

Nous voici au pré où la repérée* d'herbe tendre et drue mêlée au trèfle blanc attend la troupe. Ah ! Il faut les voir s'empressant de dévorer de grosses gorgées et semblant dire : « Que c'est bon ! »

Il n'y a que la jeune foutraque de génisse qui est toujours excitée et qui fait les quatre cents coups au milieu du pré. Personne ne s'en soucie. En un rien de temps, elles ont tondu la place de la repérée sans lever le nez et commencent à se sentir repues. Elles ne se font pas prier alors, la panse bien garnie pour prendre le chemin du retour et aller ruminer, pensant à la sortie du lendemain.

Nous, nous n'y perdrons pas ; nous allons nous régaler d'un bon beurre d'herbe nouvelle !

Traiem las trifòlas

Dempuèis de nombrós jorns, lo bestiar e lo monde an pas perdut lur temps aub un travalh de tots los latz, laissant pas una menuta aus uns e aus autres. Quo es l'estiu !

Pasmins la fin de setembre es pròcha. Lo ceal es totjorn clar esclairat per un solelh totjorn chaud que fai pleisir aus augeaus que ne'n feníssan pas de pialhar a plena gòrja e de virar e revirar coma de folatràs, coma si ne'n volian profitar, coma si cranhian que quela viá de pleisir pòt pas totjorn durar. Mas los matins, l'èr es moens chaud e l'aiganha mesclaa a una nèula umida tarda a se levar. A pauc près pertot los prats son jaunes e rasats. Dins las tèrras, ren mas las raveras gàrdan tan-si-pèc de vèrd e las trifolèiras crèban petit a petit. Ren a faire, l'autòmn s'anonça, s'agís pas de gromar ; lo moment de tirar las trifòlas es pròche. Quò serà lo darrèir còp de colhièr davants que de cubrir.

An-uèi lo matin, dès sèt oras, armats de bigòts a dos, tres o quatre banons, bien apoentats, prenem lo chamin dès las Rasas onte nos apeita un grand garait de Reines sables, d'Arlís, de Fins-de-siècle e de Blevas. Dau ras nos, los Règes, los Nepòs, los Barriàs van mais atacar : serem pas tot sols, mon paire, mon fraire e lo pairin aidats de Jan Burre, un paure diable que seg sas jornaas vès los païsants e lo paire Croset, un retretat de la mina.

En fòrma, eirós, preissats de tirar la recòlta de la tèrra, entamenem una barra de vint a trenta mètres. Mon paire passa lo promèir. Lo crissament reigulièr de los bigòts aceirats se sacant dins la tèrra anonça lo despart dau travalh. Dos o tres petits còps de piocha tot lo torn per desgarnir la planta, puèis un autre plus fòrt dès darrèirs e una corrinaa de trifòlas sòrtan sus la tèrra frescha que fasem volar darrèirs nosautres.

Per que lo travalh siache pròpre – quo es l'avèrtia quand l'òm tira las trifòlas – tots los dos mètres, fasem de còrdas. Arrosem las ramas e l'èrba en linhas formant de colidòrs qu'ensàrran au mèi las trifòlas lissas que brílhan au solelh en s'escarvertant sus la tèrra reviraa. Tot en travalhant, las conversacions van bon trenc. Parlem dos uns e dos autres, de los

potens dau país, de la recòlta que sembla bona. Jan Burre, grand specialísta de los babelons nos conta lo nombre de bòtjas qu'a amassat quel estiu. Mon paire, chàs còp, esmòda lo pairin, fasent semblant per lo faire marchar, de comblar quaucas gròssas per los petits rats que ditz !

Nosautres, los joèines, totjorn tan galavaires, povem pas nos empachar de nos tirar un moment o l'autre, quand ne'n trobem de trifòlas puriás ! Ten ! me rapelo d'un còp, aviam per nos aidar un retretat que sortià dès Pièg quand èra joèine, lo Pierre Raquet.

Tot dos, aub mon fraire Ubèrt, achabàvam lurs reiás alòrs que ieu ne'n tornavo atacar una de l'autre latz ; trobo una gròssa trifòla puriá. Sans apeitar, l'amasso e la fau volar après mon fraire. Mas ilo, viu coma un esluç se còrba e ma trifòla se vai aplatar sus la figura de Raquet que se tròva tot emplastrat !

Sió pas fière, alòrs que l'Ubèrt s'esfata de rire sans se povèir retenir. Per bonèr, nòstre òme, b'liau surprés, se bòta pas en colèra e se pana coma pòt aub sa manja. A ! quelos joèines !

Avem dejás tirat una granda passaa quand, un panièr sotz lo braç, de l'autra man un gandòl, ma maire, sotz son grand chapèl de palha arriba e brama d'un èr gai : « A la sopa ! »

Nos fasem pas preiar per nos arrestar, l'estomac dins los talons. Abandonem per un moment los bigòts sul bòrd de la reiá e nos aplatem sus una cucha de ramas après avèr tirat lo cotèl de la pòcha. Ma maire a tèit fait de preparar las assietas, las forchetas, las culhièras e de servir una bona sopa de chòls agrementaa d'un brave morcèl de bacon jaune que fuma e sent bon, botant l'aiga a la bocha. Dengús es de rèsta per atacar e se regalar : de òus durs, de bacon, de saussisson, de fromatge, d'un canon o dos. Nos veiquià prèstes per tornar modar.

Una reiá après l'autra alòrs que lo solelh rapís dins lo ceal, avem bien travalhat quand meijorn sòna a la glièisa de Sant-Fariòl. Avem los rens cassats per lo promèir jorn mas siem fières de contemplar la tèrra proprament quadrilhaa per las ramas aub las trifòlas lissas que sèchan au mèi, semblant de pions. Povem anar dinnar.

L'après-meijorn, adusem lo tombarèl aub las vachas que laschem dins lo prat tot pròche. Las femnas vénan mais participar a la fèsta per amassar dins de grandas corbelhas d'abòrd, las gròssas que voidem dins lo tombarèl. De còps, ne'n trobem d'einòrmes que botem de caire per las mostrar. Darrèirs los autres, lo pairin amassa las petitas per los caions e que voida dins de bòtjas. La vespèra a tèit fait de passar dins la bona umor d'autant mèlhs que lo temps es franc agreiable, bien moens penable que los mes passats. Avem pas lo temps de nos esnuiar e nos siem pas galats per lo promèir jorn.

Enfin, quand lo solelh s'escond darrèirs Sant-Maurici, lo tombarèl es plen a ras bòrd de gentas trifòlas qu'avem de pleisir a pautrilhar. Lo temps d'estachar las bòtjas de petitas e filem dins lo prat per atrapar doas vachas per las liar e las atealar. Puèis, achabem de charjar e a bòrd de nuèit, prenem lo chamin dau retorn.

Enfin au vilatge, semblant de massas sombras que se desplàçan, arríban de tots los chamins en mesme temps, d'atealatges bien charjats. Lo trafic de los chars lents e pesants mesclat a los rires e a los brames de chascús gàrdan viventa, un long moment encara la viá davants que de laissar la plaça au silenci e au repaus bien ganhats de la nuèit.

Arrachage des pommes de terre

Depuis de nombreux jours, bêtes et gens n'ont pas perdu leur temps : de grandes journées avec du travail de tous côtés ne laissant pas une minute aux uns et aux autres : c'est l'été !

Pourtant, la fin de septembre est proche. Certes, le ciel est toujours clair, éclairé par un soleil toujours chaud qui réjouit les oiseaux qui n'en finissent pas de piailler à pleine gorge et de tourner et tourner comme des foutraques à croire qu'ils veulent en profiter, à croire qu'ils craignent que cette vie de plaisir ne peut pas toujours durer.

Mais, les matins, l'air est moins chaud et la rosée mêlée à un brouillard humide tarde à se lever. Presque partout, les prés sont jaunes et rasés. Dans les terres, seules les raves gardent un peu de vert et les champs de pommes de terre crèvent peu à peu.

Rien à faire, l'automne s'annonce, il ne s'agit pas de rêvasser ; le moment de l'arrachage est proche. Ce sera le dernier coup de rein avant d'ensemencer.

Ce matin, dès sept heures, armés de pioches à deux, trois ou quatre dents, bien appointées, nous prenons la direction des Rases où nous attend un grand morceau de reines-des-sables, d'arlis, de fins-de-siècles et de bleues.

Non loin, les règes, les népos, les barrias attaquent eux aussi ; nous ne serons pas seuls, mon père, mon frère et le tonton, aidés de Jean Bure, un pauvre diable qui suit ses journées chez les paysans et du père Crouzet, un retraité de la mine.

En forme, heureux, pressés de sortir la récolte de la terre, nous attaquons « une barre » de vingt à trente mètres. Mon père passe le premier. Le crissement régulier des pioches acérées pénétrant dans la terre annonce le départ.

Deux ou trois petits coups de « bigot » tout le tour pour dégarnir la plante ; puis un autre derrière, plus fort et des ribambelles de pommes de terre surgissent que nous expédions derrière nous.

Pour que le travail soit propre – c'est la coutume quand on arrache les pommes de terre – tous les deux mètres, nous faisons « des cordes » : nous regroupons les fanes et l'herbe en lignes formant des couloirs qui rassemblent au milieu les pommes de terre lisses qui brillent au soleil en s'éparpillant sur la terre retournée.

Tout en travaillant, les conversations vont bon train. Nous parlons des uns et des autres, des potins du pays, de la récolte qui semble bonne. Jean Bure, grand spécialiste des babés* nous fait part du nombre de boges* qu'il a remplies cet été. Mon père, parfois taquine le tonton, faisant semblant, pour le faire marcher, d'enterrer quelques grosses pour les petits rats qu'il dit… Et nous, les jeunes, toujours aussi amuseurs, nous ne pouvons nous empêcher de nous lancer un moment ou l'autre quand nous en trouvons des pommes de terre pourries !

Tenez, je me rappelle, un fois, nous avions pour nous aider, un retraité originaire du village de Pied, Pierre Raquet. Lui et mon frère Hubert terminaient leur raie alors que j'en commençais une ; j'en trouve une grosse à demi pourrie. Aussitôt, je la ramasse et la lance en direction de mon frère. Mais lui, vif comme l'éclair se baisse et mon projectile va s'aplatir sur la figure de Raquet qui se trouve bien « emplâtré » !… Je ne suis pas fier de moi, tandis qu'Hubert se tord de rire sans pouvoir se retenir ! Par bonheur, notre homme, peut-être surpris, ne se fâche pas et s'essuie comme il peut avec sa manche !… Ah ! Ces jeunes !

Nous avons déjà arraché une grande étendue quand, un panier sous le bras, dans l'autre main, un gando*, ma mère, sous son grand chapeau de paille arrive et annonce d'un air gai : « à la soupe ! »

Nous ne nous faisons pas prier pour nous arrêter, l'estomac dans les talons. Nous abandonnons pour un moment les pioches sur le bord de la raie et nous nous asseyons sur un tas de fanes après avoir sorti nos couteaux de la poche. Ma mère a tôt fait de préparer les assiettes, les fourchettes et les cuillères et de servir une bonne soupe de choux agrémentée d'un bon morceau de lard jaune qui fume et sent bon, mettant l'eau à la bouche. Personne ne se fait prier pour attaquer et se régaler : des œufs cuits dur, du saucisson, du fromage, un canon ou deux. Nous voici prêts à redémarrer !

Une raie après l'autre, alors que le soleil monte dans le ciel, nous avons bien travaillé lorsque midi sonne à l'église de Saint-Ferréol. Nous avons les reins brisés pour le premier jour mais nous sommes fiers de contempler la terre proprement quadrillée par les fanes enserrant les pommes de terre qui sèchent au milieu et font penser à des pions. Nous pouvons partir dîner.

L'après-midi, nous amenons le tombereau avec les vaches que nous délions dans le pré d'à côté. Les femmes de leur côté viennent participer à la fête pour ramasser dans de grandes corbeilles, d'abord les grosses que nous vidons dans le tombereau. Parfois, nous en trouvons qui sont énormes que nous mettons de côté pour les montrer. Derrière, le tonton ramasse les petites destinées aux cochons.

Le temps passe vite dans la bonne humeur d'autant qu'il fait beau et moins chaud que les mois précédents. Nous ne nous ennuyons pas et nous n'avons pas perdu notre temps pour le premier jour.

Enfin, lorsque le soleil se cache derrière Saint-Maurice, le tombereau déborde de magnifiques pommes de terre que nous avons du plaisir à tâter. Le temps d'attacher les sacs de petites et nous allons dans le pré attraper deux vaches pour les lier et les atteler. Nous chargeons et, à la nuit tombante, nous prenons le chemin du retour.

Une fois au village, ressemblant à des masses sombres qui se déplacent, arrivent de tous les chemins en même temps des attelages lourdement chargés. Le bruit des chars lents et pesants mêlé aux rires et aux cris garde très vivante encore l'animation avant de laisser la place au silence et au repos réparateur de la nuit.

Los chòls granats

Quand èro joèine, a la prima, au mèi de los blats e de los prats dins la campanha reverdèia e tota nòva, de grandas tachas d'un jaune esclatant esclairàvan lo país : quo èra los garaits de chòls granats que los païsants avian semenats.

Savo pas si an-uèi ne'n fan totjorn mas a quela eipòca chascús en Semenáva tan-si-pèc per que las femnas aguèssan d'iòle de grana per preparar los repas. Vos diso pas mas cun pleisir de la trobar dins los plats tant èra bona ! Mas un pleisir ven pas tot sol sus la tèrra e quela iòle bailava bien de pena a nostres païsants per l'adure sus la taula.

D'abòrd, a la prima, quand los chòls èran sortits, chalià passar de longs temps a los piochar. Puèis montàvan e los ús après los autres, s'abilhàvan de flors d'un jaune viu, semblant de grands draps eschampilhats d'aquí d'ailai au mèi dau país en fèsta.

Las meissons achabaas, dins las tèrras de chòls, las flors avian laissat la plaça a de finas dauças ensarrant las granas que devian bailar l'iòle. D'un jorn a l'autre, rostiá per lo chaud solelh de l'estiu, la culheta moirava a son torn. La sonhàvan de près per trobar lo bon moment de la copar. Tròp secha, en eifèt, voirava a grand trenc.

Enfin prèsta, deicidàvan d'un jorn. Pas question coma per lo blat, l'èrge o la civaa de prendre la dalha aub lo rastèl o la machina. L'anàvan meissonar aub de petitas serpetas qu'afialàvan bien de biais. E chalià de monde. Alòrs, s'aidàvan los ús los autres ; los òmes, las femnas e los petits, tot fières de filar aub lur serpeta, èran convidats.

Lo moment venut, a la pica dau jorn, davants que lo solelh se leva o a la freschura, lo vèspre, una joiosa banda anava atacar, chascús prenent una passaa, blagant e rient en mesme temps que meissonava. Aub la serpeta, copàvan los plans qu'ateiràvan coma chal en petitas gèrbas qu'apelàvan de « manòls». Se preissàvan davants que lo solelh chaufe tròp per los pas faire voirar. Lo morcèl achabat, los rens cassats, s'arrestàvan un moment per se reprendre, beure un còp e blagar un pauc.

Quo es mas alòrs que liàvan las gèrbas ateiraas au mèi. Aub de palha banhaa qu'avian esclulhaa, fasian lo mesme liam que per l'èrge. Los petits, una braçaa sotz lo braç, ne'n botàvan una punhaa sus chasca gèrba que los grands, dès darrèirs prenian per liar. Dau temps, los autres, bien deslicatament las aroçàvan a l'entraa dau garait per las engerbeirar.

Puèis, totjorn aub una granda atencion per pas laissar pèrdre la grana fina, enreiàvan lo gerbèir que semblava en rien au gerbèir de blat. Long e pas bien plus naut qu'un mètre s'estirava dins un caire de la tèrra. Quand lo morcèl èra grand ne'n fasian plusièrs. Lo travalh achabat, los meissonèirs qu'avian la dent prenian lo chamin dau vilatge onte los apeitava la sopa de chòls, lo bacon, lo fromatge e quauques braves canons.

Lo temps de laissar sechar la recòrda una setmana o doas, chalià l'escorre. Pas question d'emenar los manòls a la batusa, la grana se serià perdua. Alòrs un jorn que fasià franc seche, armats d'un escossor, de draps, de cubèrtas o de manteaus de vachas, atacàvan dau ras lo petits gerbèir. Coma la croïsa voirava, lo travalh èra tèit fait. A la fin passàvan la culheta dins un grand crible e amassàvan la grana mesclaa a de balofa dins un cheirèir. E quo es mas a la granja qu'après l'avèr ventaa aub lo « teu-teu »[21] que povian remplir de bòtjas de grana pròpra prèsta a preissar.

Quauques jorns plus tard, a plusièrs dau vilatge, anàvan faire l'iòle a la Chanaa vès Bas. La grana èra chaufa dins de granda olas. Puèis coita a poènt la preissàvan per faire pissar l'iòle que sentià bon e que se despachàvan de tastar. Ne'n remplissian las bonbonas, charjàvan lo maton dins de bòtjas e en rota.

Lo voiatge a la Chana èra pas lo moens lòng ni mais lo moens penable coma me lo contèt mon veisin, lo Françoé. Un còp i èra estat aub lo Jausèl Garnièr e son nevon lo Nené, son fraire e lo Fernand dès Lanièr. Avian prés la rota a tres oras dau

[21] – [tœï-tœ] onomatopée pour désigner dans la bouche de mon père, le tarare, lo ventor ; il surnommait ainsi une grande bavarde parlant à tort et à travers, une « jafata ».

matin, la lèia bien charjaa, s'esclairant aub una lantèrna. Coma na lonja jornaa los apeitava, avian emmenat dos o tres bòtjas de fen per las vachas. Per la rota dès la Fàia, davalèran vès Aurec, traversèran Lèire e rapiguèran de l'autre latz. Tot belament, en seguent la marcha de las vachas, la nuèit laissèt la plaça au jorn e vès las v-uèit oras èran pas loènh de la Chanaa. Enfin sus plaça, lo temps de charjar, de destealar las bèstias e au travalh dusc'a cinc oras dau vèspre.

Las bonbonas rempliás, lo maton dins las bòtjas, sans pèrdre una menuta, deicidèran de s'entornar en passant d'en aut. Çais avià per traversar Lèire, vès Tranchard, un passatge a gas que chalià pas mancar. Sus plaça, rapiguèran tots sul char per se pas trempar los pès laissant mon Françoé per apelar las vachas en tenent la coa dau char per las pas laissar desviar. Quo èra sans comtar sul Fernand que ne'n mancava pas una per badinar ! Quand l'atealatge seguèt au mèi de la ribèira, nòstre òme piquèt bruscament las vachas qu'esjaiaas, faguèran un escart mandant mon Françoé au mèi de l'aiga... d'onte sortiguèt trempe coma na sopa... après avèr begut un bon còp ! E alòrs que los autres s'esfatàvan de rire, lo paure ravit e franc esfresit tremblava coma na fòlha.

Lèire traversaa, la tropa, bien plus tard arribèt vès la Chapèla. Nostres voiatjors s'arrestèran vès Petit per laissar reprendre lo bestiar, minjar una part e beure un canon. Lo Françoé ne'n profitèt per sechar sas veiaas dau ras lo fuòc.

Puèis, sans tardar, alòrs que la nuèit davalava, passant per lo Molinàs, prenguèran lo chamin dès Olhas onte tot lo monde los apeitava.

Las vachas de lur latz, seguèran pas las moens eirosas d'èstre enfin destealaas.

Le colza

Quand j'étais jeune, au printemps, au milieu des blés et des prés, dans la campagne reverdie et toute neuve, de grandes taches d'un jaune éclatant éclairaient le pays : c'étaient les parcelles de colza que les paysans avaient semées.

Je ne sais si aujourd'hui ils en cultivent toujours mais, à cette époque, chacun en faisait un peu pour que les femmes aient de l'huile pour préparer les repas. Je ne vous dis pas : quel plaisir de la trouver dans les plats tant elle était bonne !

Mais un plaisir ne vient jamais seul sur terre et cette huile donnait bien de la peine à nos paysans pour l'amener sur la table.

D'abord, au printemps, quand les choux — le colza est une variété de choux — étaient sortis, il fallait passer de longs moments à les piocher. Puis, bien vite, les plants poussaient et les unes après les autres, les parcelles se vêtaient de fleurs d'un jaune vif ressemblant à de grands draps étendus ça et là au milieu du pays en fête.

Les moissons achevées, les fleurs avaient laissé la place à de fines gousses renfermant la graine qui devait donner l'huile. D'un jour à l'autre, rôti par le chaud soleil de l'été, notre colza mûrissait à son tour. Ils le surveillaient de près afin de trouver le bon moment pour le couper. Trop sec en effet, il perdait ses graines à grand train.

Ce dernier enfin prêt, ils fixaient le jour pour la moisson. Pas question comme pour le blé, l'orge ou l'avoine de prendre la faux à moissonner ou la machine. Ils allaient le couper avec de petites serpettes qu'ils aiguisaient avec soin. Et il fallait des bras ; alors ils s'entraidaient. Les hommes, les femmes et bien sûr les petits, tout fiers avec leurs serpettes, étaient mobilisés.

Le moment venu, à la pointe du jour, avant le lever du soleil ou à la fraîcheur, le soir, une troupe joyeuse allait attaquer, chacun prenant une rangée, bavardant et riant tout en moissonnant. À l'aide de la serpette, ils coupaient les tiges qu'ils disposaient bien comme il faut en petites gerbes qu'ils appelaient des manous*.

Le matin, ils se dépêchaient avant que le soleil ne chauffe trop pour que les graines ne tombent pas. Le champ terminé, les reins cassés, ils s'arrêtaient un moment pour se reprendre, boire un coup et bavarder un peu. Ce n'est qu'alors qu'ils liaient les gerbes posées au milieu de la terre. Avec de la paille mouillée qu'ils avaient triée, ils faisaient le même lien que pour l'orge. Les enfants, une petite brassée sous le bras, en déposaient une poignée sur chaque manous* que les grands après eux prenaient pour lier. Pendant ce temps, les autres regroupaient les gerbes délicatement à l'entrée du champ pour les mettre en meules.

Puis, toujours avec beaucoup de soin pour ne pas laisser perdre la graine fine, ils commençaient la meule qui ne ressemblait pas du tout au gerbier de blé. Longue et à peine plus haute qu'un mètre, elle s'allongeait sur la terre. Quand le morceau était grand, ils en faisaient plusieurs.

La corvée terminée, nos moissonneurs qui avaient la dent, prenaient le chemin du village où les attendaient la soupe, le lard, le fromage et bien sûr quelques bons canons !

Le temps de laisser sécher une semaine ou deux et il fallait battre. Pas question d'emmener les manous* à la batteuse, la graine se serait perdue. Alors, un jour où il faisait très sec, armés d'un fléau, de draps, de couvertures ou de manteaux de vaches, ils attaquaient à côté du petit gerbier. Comme le colza perdait ses graines facilement, le battage était vite fait. À la fin, les paysans passaient la récolte dans un

grand crible et ramassaient la graine mélangée à des déchets de gousses dans un grand drap de toile.

Ce n'est qu'à la grange, après l'avoir vannée avec le tarare qu'ils pouvaient remplir des sacs de graine bien propre, prête à être pressée.

Quelques jours plus tard, à plusieurs, ils partaient faire l'huile à La Chana, du côté de Bas. La graine était chauffée dans de grandes marmites. Puis cuite à point, elle était pressée pour faire sortir l'huile qui sentait bon. Ce travail terminé, ils remplissaient les bonbonnes, chargeaient les résidus dans des sacs et en route !

Le voyage à la Chana n'était pas le moins long ni le moins pénible comme me le raconta mon ami François. Une fois, il était allé faire l'huile avec Joseph Garnier et son neveu le Néné, Fernand Agnès ainsi que son frère, Jean. Ils avaient pris la route à trois heures du matin, le char à foin bien chargé, s'éclairant à l'aide d'une lanterne. Comme une grande journée de travail les attendait, ils avaient emmené deux ou trois sacs remplis de foin pour les vaches.

Par la route de la Faye, ils descendirent à Aurec, traversèrent la Loire sur le pont et prirent la montée de l'Ecorché. Lentement, au rythme des vaches, le temps s'écoula, la nuit laissa la place au jour et vers les huit heures, ils n'étaient pas loin du but.

Enfin sur place, le temps de décharger, de dételer les bêtes et au travail jusqu'à cinq heures du soir !

Les pressées terminées, les bonbonnes pleines, les résidus dans les sacs, sans perdre une minute, ils prirent le chemin du retour en passant par en haut. Il y avait pour traverser la Loire, du côté de Tranchard, un gué qu'il ne fallait pas manquer. Une fois à l'endroit, ils montèrent tous sur le char pour ne pas se mouiller les pieds, laissant François pour conduire l'attelage en tenant le timon pour qu'il ne dévie pas. Mais c'était sans compter sur l'ami Fernand qui n'en laissait pas passer une seule pour s'amuser ! Quand le convoi fut au milieu de la rivière, notre homme « piqua les vaches » qui, surprises firent une embardée, envoyant notre ami au milieu de l'eau… d'où il se releva trempé comme une soupe, après avoir bu un bon coup ! Et alors que les autres pouffaient de rire, le pauvre bougre surpris et transi tremblait comme une feuille !

La Loire traversée, la troupe bien plus tard arriva à la Chapelle-d'Aurec. Nos voyageurs s'arrêtèrent chez Petit pour laisser les bêtes se reprendre, manger une portion et boire un coup. François en profita pour faire sécher ses vêtements près du feu.

Enfin, alors que la nuit commençait à tomber, ils prirent le chemin d'Ouillas par le Moulina tandis qu'au village tout le monde les attendait.

Les vaches ne furent pas les moins heureuses de se sentir libérées !

Siem a seialhas

Son bien loènh los crois jorns de l'ivèrn onte lo país franc nud, franc gris sotz un ceal sovent sombre sembla sans viá.

Dempuèis dos o tres mes, la prima a tot fait reneitre, de jorn en jorn : tèit los matins, lo solelh, qu'es pas lo darrèir per se levar, chaufa e careissa lo país de sa doça chalor. Lo monde, lo bestiar, los augeaus se séntan bien e son eirós de tornar viure. E la campanha ! Cun pleisir de la contemplar : vèrd sombre, vèrd tendre, vèrd clar de los noveaus ramatges e de los prats onte l'èrba que comença de moirar sembla un tapis semenat d'aicí d'ailai de flors blanchas, jaunas, blevas, violetas e onte, lo long de los tèrmes, las balaiaas d'un jaune esclatant e sentent bon se píngan fièras. De pertot, per completar la fèsta, los cris-cris chàntan sans relascha !

Los païsants son sus las dents ; l'èrba moira a grands pas, lo moment de seiar es pròche. An neteiat las granjas e los vèspres, la chalor dau jorn tombaa, assetats sus una bòtja, dau ras la màison, a l'ombra, la socha pingaa dins la tèrra, de vèlhas lunetas sul nas, enchàplan las dalhas. E, sortent las petitas mòtlas, afiàlan las lamas de la machina. Chal èstre prèste per atacar.

Quo es Petrús dès Jaquida que dempuèis quauques jorns ten pas en plaça qu'ataca lo promèir vès lo Latz, segut per Feliç e Dus dès Jules que s'ama pas laissar passar davants per los autres. Nosautres mais, volem pas èstre de rèsta : un matin, a la frescha, deicidem d'anar enreiar aub la dalha sotz la tèrra dès'l Latz dau temps que lo pairin sònhe las vachas au prat d'en aut, vès'l Zeume.

L'èrba es nauta, brilhanta e sent bon. Lo dalh afialat a poènt, lo goir[22] a la cenlha, mon paire passa lo promèir. Bien viste, d'un gèste lent e regulièr, lo còrs tan-si-pèc en avants, bien campat sus sas jambas, bada un chamin. A ieu de me lançar. La dalha mòrd dins l'èrba que se jai sotz la lama dins un crinament regulièr, formant d'endanhs espèis e bien ateirats.

---

[22] — ***lo goir ; la goira*** (Sainte-Sigolène) ***le cofin.***

Tos los dètz mètres, o si un darbonèir ven eschurblar la lama, nos arrestem per afialar aub la pèira que trempa ensarraa aub una punhaa d'èrba dins lo goir.

Avem aplatat un brave petaç davants la sopa. Demòra mas, lo long dau prat de los Garnièrs un petit morcèl en penta qu'a gis de tèrra e onte póussan mas de rata-bueaus[23] e de borra-de-chin. Despachem nos si volem tornar aub la machina per seiar lo plat d'en bas. Placem los dalhs dins las branchas d'un petit pomèir e emmenem las vachas que son coflas, contents de nos reprendre après quela promèira desliaa ; siem pas avertits e los rens fan mal !

Una bona sopa de chòls, una part de bacon e de fromatge ; nos veiquià tot noves per tornar filar vès lo Latz. Lo temps de liar las bròcas, de botar los morrals, d'atealar la machina sans eissublar una autra lama paquetaa dins una vèlha bòtja e en rota !

Sitèit au prat, tombem la barra de la machina, graissem e enreiem. Mon paire apela las vachas alòrs que ieu, un rastèl a la man, darrèirs la barra, desbormo l'èrba per que cale pas la lama. Lo pairin dès darrèirs, comença de deisendalhar aub lo rastèl.

L'èrba es bien secha, la lama bien afialaa ; sans tardar ne'n avem viste aplatat un bon morcèl. Après un brave moment, enlevem los morrals a las vachas per lur laissar minjar una gorjaa e se reprendre. Ne'n profitem mais per beure un petit còp, avem quasi set. Coma avem copat quauques darbonèirs e quauques beletèirs chamgem la lama per achabar lo garait. La chalor se fai plus penabla, siem pas loènh de meijorn ; alòrs tornem atacar davants que fasse tròp chaud.

Un moment plus tard, avem achabat ; aub lo dalh, copem l'èrba que traïna sus los bòrds e dau ras lo quiràs ; bailem un còp de man au pairin per deisendanhar. Mas que plòve pas e après deman, serem bons per feneirar.

Puèis, tornem prendre lo chamin dau retorn, trempes de chaud mas contents de nòstra promèira jornaa de seialhas.

---

[23] – Mot provenant de *arresta-buòu* qui est devenu *'resta-buòu* /raïta-/ puis /rata-/.

Les fauchaisons

Ils sont loin les jours courts d'hiver où le pays complètement nu, complètement gris sous un ciel souvent sombre semble sans vie.

Depuis deux ou trois mois, le printemps, de jour en jour a tout fait renaître. Tôt le matin, le soleil qui n'est pas le dernier pour se lever, chauffe et caresse le paysage de sa douce chaleur.

Les gens, les bêtes, les oiseaux se sentent bien et sont heureux de revivre. Et la campagne alors ! Quel plaisir de la contempler durant de longs moments : vert sombre, vert tendre, vert clair des nouveaux feuillages et des prés où l'herbe qui commence à mûrir semble un tapis parsemé de-ci, de-là de fleurs blanches, jaunes, bleues, violettes et où, le long des bordures, les genêts d'un jaune éclatant et sentant bon se dressent fiers ! Partout, pour agrémenter la fête, les oiseaux chantent sans discontinuer.

Les paysans sont sur les dents ; l'herbe mûrit à grands pas et le moment de faucher est proche. Ils ont nettoyé les granges et, les soirs, la chaleur du jour tombée, assis sur une boge*, près de la maison, à l'ombre, « l'enchaple » plantée dans le sol, de vieilles lunettes sur le nez, ils battent les faux. Et, sortant les petites meules, ils aiguisent les lames de la machine. Il faut être prêt pour attaquer.

C'est Pétrus bien sûr qui, depuis quelque temps ne tenant pas en place, commence au pré du Las suivi par Félix et Dus de chez Jules qui n'aime pas se laisser devancer par les autres. Nous aussi ne voulons pas être de reste. Un beau matin, à la rosée, nous décidons d'attaquer à la faux, sous la terre du Las pendant que le tonton garde les vaches au pré au-dessus, au Zeuime.

L'herbe est haute, brillante de rosée et sent bon. La faux aiguisée à point, le coffin à la ceinture, mon père passe le premier. Très vite, d'un geste lent et régulier, le corps quelque peu penché en avant, bien campé sur ses jambes, il ouvre un chemin. À mon tour de me lancer ! La faux mord dans l'herbe qui se couche sous la lame aiguisée, dans un crissement régulier, formant des andains épais et bien rangés.

Tous les dix mètres, ou si une taupinière vient casser le fil de la faux, nous nous arrêtons pour aiguiser avec la pierre à affûter qui trempe, enserrée par une poignée d'herbe dans le coffin.

Nous en avons aplati un bon morceau avant la soupe ; il ne reste plus que, le long du pré des Garniers, un petit coin en pente qui n'a point de terre et où ne poussent que des arrête-bœufs* et de la bourre-de-chien*. Pressons-nous si nous voulons revenir avec la faucheuse pour couper la partie plate du bas. Nous rangeons les faux dans les branches d'un petit pommier et emmenons les vaches qui sont repues, contents de nous « reprendre » après cette première déliée ; nous ne sommes pas aguerris et les reins font mal.

Une bonne soupe de choux, une portion de lard et du fromage, nous voici tout neufs pour repartir. Le temps de lier les vaches, de leur mettre les « muselières », d'atteler la machine sans oublier d'emporter une lame de rechange pliée dans une vieille boge* et en route.

Sitôt au pré, nous abaissons la barre de coupe, graissons et, au travail ! Mon père conduit les vaches alors que moi, un râteau à la main, derrière la lame, je dégage l'herbe coupée pour qu'elle n'en bloque pas le va-et-vient. Le tonton derrière, se met à désandagner* avec le râteau.

L'herbe est sèche, la lame aiguisée à point ; en peu de temps, nous avons fauché un bon morceau. Au bout d'un moment, nous ôtons les muselières des vaches

pour leur laisser savourer une gorgée et leur permettre de se reposer un peu. Nous en profitons aussi pour boire un petit coup, ayant presque soif. Comme nous avons coupé quelques taupinières et quelques fourmilières, nous changeons la lame. La chaleur devient plus pénible, nous ne sommes pas loin de midi. Alors nous attaquons à nouveau avant qu'il ne fasse trop chaud.

Un moment plus tard, c'est fini ; à la faux, nous coupons l'herbe qui traîne sur les bords et près du « Chirat » donnons un coup de main au tonton pour finir. Pourvu qu'il ne pleuve pas demain et nous serons bons pour faner. Nous reprenons le chemin du retour, en sueur mais contents de notre première journée de fauchaison.

Feneirem vès los Chaumals

Fai chaud. Davant-ièr avem seiat lo grand prat de los Chaumals. Lo solelh, queu matin non plus s'es pas cissublat per se levar darrèirs Sant-Fariòl, sechar l'aiganha en rien de temps e rapir dins un ceal desgatjat, chaufant de mais en mais fòrt. Se vai rentrar de bon fen an-uèi. Pas besoènh de lo raubar !

Dètz oras dau matin ! « Perdem pas de temps, brama ma maire, per anar virar lo fen un darrèir còp davants meijorn si lo volem rentrar ; s'agís pas de lo laissar molhar. Ne'n avem un brave morcèl d'aplatat, quo es pas lo moment de traïnar ; i a au mins tres gròssas charraas ! »

Armats chascús d'un rastèl, rapissem au prat onte nos apeita na bona puarda. La chalor coianta nos ravís, gis d'èr ; la campanha com engordià sembla sans viá ; i a mas las moschas qu'arrèstan pas de ronronar. Qué seriam bien si nos poviam aplatar a l'ombra de los cerisèirs o de los fraisses vès la Chaum !

La figura roja sotz son grand chapèl de palha mas jamais lassa quand lo travalh preissa, la maire, la promèira esmòda lo long dau prat dès Rège e los ús darrèirs los autres entamenem de virar. Lo garait es grand e tant de travalh aub lo chaud que nos coi e nos rostís sus plaça nos còpe los braç. Mas vos chal pas gaitar e la maire que ne'n a vedut d'autres se laissa pas anar.

« Despachem nos viste si lo volem rentrar l'après-meijorn, aub lo bon temps que fai, quò serià ben damatge de lo mancar.»

Los rasteaus éntran en dança e, d'un movament regulièr, fan volar l'èrba secha que sent bon. Après un long moment, trempes de chaud, la gòrja franc secha, aub queu solelh que lascha pas, nos arrestem una menuta per nos panar la figura e beure un còp d'aiga mesclaa aub de vin, au fresc dins una pata molhaa sotz una punhaa de fen. Si nos escotàvam beuriam coma de pertús !

Un darrèir còp de rens alòrs que meijorn reisona a la glièisa de Sant-Fariòl, avem achabat... Escondem los rasteaus sotz lo fen e, traversant los prats dès Lanièr e de la Gaseta, tornem revirar sans nos faire preiar. Trobem bon lo fresc de la màison e bien frescha l'aiga de la font, assetats lo torn de la

granda taula rònda. Avem tèit fait de cotir lo dinnar. Nos reprendrem après la rebola !

Lo temps de liar las bròcas, de passar l'esmoschina per que las bèstias se fàssan pas tròp picar, aub mon paire anem atealar las doas grandas lèias vès Biló alòrs que los autres fílan promèirs per aroçar. An dejás fait una bona rotlaa d'un bon fen a poènt que sent bon quand arribem aub los chars atealats un darrèirs l'autre. Laissem las vachas se regalar dau temps que sarrem las rotlaas.

Lo fen quasi tot aroçat, ataquem de charjar. Ma maire que crenh dengús vès Olhas per faire las charraas monta dins la lèia, mon paire baila lo fen aub una granda forcha a tres banons. Nosautres rastelem los menuts. Avem chaud ; los tavards làschan pas e pícan las vachas qu'arríban pas a se parar e fan nigossar lo joc e la lèia. Mas siem mèlhs que lo matin, i a tan-si-pèc d'èr, nos en trobem mèlhs.

Bien viste, la charraa monta larja e sans tardar, lo fen escond e combla las eschaletas. Mon paire ama pas tròp charjar e vòl plus bailar de fen mas la maire ne'n a jamais pro !... Enfin lo darrèir rang. Aub lo rastèl, pealem la charraa, chal que marca bien ! Fasem passar los menuts e los rapealums, lançem la còrda e bilhem fòrt. Ma maire chaucha tot lo torn e la lèia es prèsta a prendre lo chamin de la granja. La rapissem a la cima dau prat, lo long de la rota e atealem l'autre char sans avèr eissublat de nos abeurar. A ! quò fai de bien !

Passem entre doas gròssas rotlas, bailant una forchetaa a las vachas que ne'n crèian pas lurs uèlhs davants tant de fen a minjar. Aub la granda forcha au manja de fraisse bien lisse a fòrça d'avèr estat sarrat, mon paire poussa lo fen sus dos o tres mètres. Un còp de rens per ne'n prendre una gròssa forchetaa e, pingant lo manja dins lo prat, ne'n leva na montanha que vai plaçar sul davant de la lèia. Aub sos braç, ma maire l'ateira e vistament la charraa monta. Ne'n tenem pas per rastelar los menuts. Per bonèr avem adut una petita rastelusa a braç que ne'n avança mais que los rasteaus. La charraa es tèit charjaa. Lo temps de la rapealar, de bilhar, chascús se repren un moment

alòrs que fai moens penable. Nos trobem eirós en familha a travalhar au mèi dau prat tondut e nete.

Anem a la granja per descharjar ; ne'n profitem per minjar un morcèl davants que de tornar enreiar. Coma las pòrtas son larjas mas pas nautas, siem oblijats de tombar tan-si-pèc de fen dès davants per povèir rentrar. Avem dejás remplit las tenalhaas sus l'estrable sans comblar las trapas e chargem ad-aira sul plan. Puèis abeurem las vachas, ne'n liem un autre parèlh per ramenar la charraa qu'apeita au prat e tornem revirar. Rastelem la rèsta dau fen e los menuts dau temps que las vachas se despàchan de ne'n cotir a plena gòrja. Sans nos tròp preissar, chargem quasi tot, botem la rèsta en cuchas que vendrem quèrre deman.

Avem pro travalhat los ús e los autres, la chalor a estaa penabla mas avem fait de bona marchandiá e lo contentament d'avèr bien rencontrat fai que nos sentem moens las. Après avèr aroçat los órdits, tot fières, per lo chamin dau Giraudon, nòstre convoi se rend tot belament au ritme dau bestiar. Destealem una charraa sus la plaça e aub las vachas anem chauchar lo fen qu'avem charjat au promèir voiatge.

Puèis davants que d'atacar l'autra, eissublem pas de plaçar au mèi de la fenèira na granda bicha en tèrra plena de lait calhat que tornarem trobar, l'ivèrn, bailant un bon fromatge fòrt, sentent bon l'estiu.

Se fai tard, i a gis de plòva per la nuèit ; laissem la darrèira charraa per deman, serem tot noves per tornar enreiar !

Nous fanons aux Chaumaux

Qu'il fait chaud ! Avant hier, nous avons fauché le grand pré des Chaumaux. Le soleil, ce matin non plus ne s'est pas oublié pour se lever derrière Saint-Ferréol, sécher la rosée en un rien de temps et grimper dans un ciel dégagé, chauffant de plus en plus. On va rentrer du bon foin aujourd'hui ! Pas besoin de le voler !

Dix heures du matin ! « Ne perdons pas de temps, s'écrie ma mère, pour aller tourner le foin, une dernière fois avant midi si nous voulons le rentrer ; il ne s'agit pas de le laisser mouiller. Nous en avons une bonne étendue de coupée, ce n'est pas le moment de traîner, il y a au moins trois grosses charrées* !

Armés chacun d'un râteau, nous montons au pré où nous attend une bonne corvée. La chaleur cuisante nous surprend, point d'air ; la campagne, comme engourdie semble sans vie ; seules, les mouches ronronnent sans arrêt. Comme nous

serions bien si nous pouvions nous allonger à l'ombre des cerisiers ou des frênes, à la Chaux !

La figure rouge sous son grand chapeau de paille mais jamais lasse quand le travail presse, la mère en tête démarre le long du pré de chez Rège et les uns derrière les autres, nous nous mettons en branle. Le pré est grand et tant de travail avec la chaleur qui nous cuit et nous rôtit sur place nous coupe les bras. Mais il ne faut pas le regarder et la mère qui en a vu d'autres ne se laisse pas aller.

« Dépêchons-nous afin de le rentrer l'après-midi ; avec le beau temps qu'il fait, ce serait bien dommage de le manquer.»

Les râteaux entrent en danse et, d'un mouvement régulier, font voler l'herbe sèche qui sent bon. Au bout d'un long moment, moites de sueur, la gorge complètement sèche, avec ce soleil qui ne désarme pas, nous nous arrêtons une minute pour nous éponger le visage et boire un petit coup d'eau mélangée avec du vin au frais dans une bouteille entourée d'une « pate » mouillée, à l'abri sous une poignée de foin. Si nous nous écoutions, nous boirions comme des trous !

Un dernier coup de collier alors que les douze coups de midi retentissent au clocher de l'église de Saint-Ferréol, nous avons terminé… Nous cachons les râteaux sous le foin et, traversant les prés de chez Agnès et de la Gazette, nous repartons sans nous faire prier. Nous apprécions la fraîcheur de la maison et celle de l'eau de la fontaine, assis autour de la grande table ronde. Nous avons tôt fait de dévorer le repas. Nous nous reposerons après la reboule* !

Le temps de lier les vaches, de les enduire de produit contre les mouches afin qu'elles ne se fassent pas trop piquer, avec mon père, nous allons atteler les deux grandes leyes* chez Bilou alors que les autres partent les premiers pour arosser*. Ils ont déjà fait une bonne roule* d'un bon foin sec à point qui embaume lorsque nous arrivons avec les chars attelés l'un derrière l'autre. Nous laissons les vaches se régaler pendant que nous fermons les roules*.

Le foin presque entièrement roulé, nous commençons de le charger. Ma mère qui ne craint personne à Ouillas pour entasser la marchandise, grimpe sur le char, mon père donne le foin avec une grande fourche à trois dents. Quant à nous, nous ratelons les menus*. Nous avons chaud ; les taons ne désarment pas et piquent les vaches qui ne parviennent pas à se défendre et font remuer sans cesse le joug et le char. Cependant, nous sommes mieux que le matin, il y a un peu d'air.

Bien vite, la charretée monte large et, sans tarder, le foin cache et comble les échelettes. Mon père n'aime pas trop charger et ne veut plus en donner mais la mère n'en a jamais assez !

Enfin, la dernière rangée. Vite, avec le râteau, nous peignons le chargement ; il faut qu'il marque* bien ! On fait passer les menus* et les râtelures, on lance la corde et on bille* fort. Ma mère tasse bien sur toute la surface et le char est prêt à prendre le chemin de la grange. Nous le conduisons à la cime du pré, le long du chemin et attelons l'autre sans avoir oublié de nous abreuver. Comme cela fait du bien !

Nous passons entre deux énormes roules*, donnant une fourchetée aux vaches qui n'en croient pas leurs yeux devant tant de nourriture à manger. Avec la grande fourche au manche de frêne très lisse à force d'avoir été serré, mon père pousse le foin sur deux ou trois mètres. Un coup de rein pour en soulever une grande quantité et plantant l'extrémité du manche dans le pré, il en soulève une montagne qu'il va déposer sur le devant du char. Avec ses bras, ma mère le répartit et rapidement le chargement monte. Nous n'abondons pas derrière pour râteler les menus*. Par bonheur, nous avons amené une petite râteleuse à bras qui va plus vite que les râteaux.

Le char se trouve plein sans tarder. Le temps de peigner, de biller*, chacun se reprend un moment alors qu'il fait moins pénible. Nous nous sentons heureux, en famille à travailler au milieu du pré rasé et bien net.

Nous partons décharger à la grange et en profitons pour manger un peu avant de revenir pour terminer. Chez nous, les portes de grange sont larges mais pas hautes ce qui nous contraint à faire tomber un peu de foin devant afin de pouvoir rentrer le char. Nous avons déjà rempli les tenaillées* au-dessus de l'étable sans boucher les trappes et nous déchargeons alors sur le plancher.

Puis nous abreuvons les vaches, en lions une autre paire pour ramener l'autre char resté au pré et nous repartons. Nous roulons le reste tandis que les vaches s'empressent de manger à pleine gorge. Sans trop nous presser, nous chargeons presque tout et mettons le reste en tas que nous viendrons chercher demain.

Nous avons bien travaillé, la chaleur a été pénible mais nous avons fait de la bonne marchandise et comme nous avons bien rencontré*, nous ressentons moins la fatigue.

Après avoir regroupé les outils, tout fiers, sur le chemin du Girodon, notre convoi, au rythme des bêtes s'en retourne lentement. Nous dételons sur la place et avec les vaches, nous tassons le foin déchargé au premier voyage.

Puis avant d'attaquer le suivant, nous n'oublions pas de placer au beau milieu du tas, une grande jarre en terre remplie de lait caillé que nous retrouverons l'hiver, donnant un délicieux fromage fort, sentant bon l'été !

Il se fait tard, il n'y a pas de pluie en perspective pour la nuit, nous laissons le dernier char pour demain : nous serons tout neufs pour recommencer !

Las meissons

Las seialhas achabaas, los prats tonduts, lo fen rentrat, nòstres païsants avian quauques jorns de pausa en apeitant las meissons. Mas, perdian pas lur temps !

Chalià preparar la machina : afialar las lamas, b'liau chamjar de deits a la barra, montar la clèia e l'aurelha sans eissublar d'enchaplar la dalha a meissonar e reglar lo rastèl sul faucèir. Ne'n profitàvan mais per rentrar los fagòts de l'ivèrn aroçats dins un caire dau boèsc, piochar las racinas e las trifòlas.

Quauques temps plus tard, sonhàvan aub atencion los blats qu'ondulàvan sotz lo chaud solelh de julhèt e moiràvan a grands pas. Prenian sovent d'aicí d'ailai d'espias d'onte sortian los grans per s'assurar si èran o non prèstes per la meisson. Lo temps lur durava de botar a l'abric de la plòva o de la grela na recòlta qu'apeitàvan dempuèis l'endarrèir. Mas coma disià nòstre deifunt President Mitterrand : « Chal laissar lo temps au temps.» E los païsants son sages.

Lo moment venut, la chalor totjorn ardenta, la palha secha, las espias moiraas a poènt, deicidàvan d'atacar.

Meissonar demandava de monde per liar las gèrbas ; los païsants s'aroçàvan a dos o tres per se povèir entraidar. Vès nos, travalhàvam aub la familha de mon paire, los Luc Gerèi. Aviam una vèlha machina Massey Harris achetaa en vinta-dos, la promèira vès Olhas quand fasian la fèrma dès Manhin. Coma èra vèlha, nos en serviam mas per copar lo blat.

Lo vèspre d'avants o lo matin dau jorn onte devian esmodar, anàvan faire los chamins o los torns, coma disian. Mas qu'apelàvam los torns ?

Per passar aub la meissonusa tiraa per las vachas, chalià a l'entorn dau blat, badar un passatge. Aub la dalha, armaa de son rastèl, copàvan sus dos mètres de large las tijas qu'amassàvan e liàvan a mesura. Quo èra mas alòrs que la machina povià passar.

L'après-meijorn, a l'entraa dau blat, davalàvan la barra de la meissonusa, graissàvan e en rota. Vès nos, ma maire apelava las vachas e mon oncle Marius javelava. Los liaires prenian

plaça darrèirs, a chasque caire e esmodàvan sans tardar de noar las gèrbas que la machina pausava tots los dètz mètres.

A ! fasià pas freid ! Un solelh de plomb, una chalor estofanta darrèirs lo blat, de palha que picava los braç, rendian penable lo travalh. Mas dengús v-o gaitava. Après una gèrba, una autra gèrba. Per bonèr, eissublàvan pas la bevanda per se rafreschir tan-si-pèc.

Las bèstias non plus èran pas a la fèsta per tirar la machina pesanta e las pauras vachas ne'n sarràvan de finas.

Petit a petit lo garait, qu'aurian prés per un champ de batalha, laissava la plaça a una estrobla encombraa de nombrosas gèrbes jagaas, esparpilhaas de pertot.

Sovent una canlha avià fait son nis dins lo blat e quo es mas a la fin qu'una banda de petits que savian pas volar se trobàvan au mèi de la tèrra, esjaiats, perduts, piaulant de paur. Mas, los laissàvan filar.

Un darrèir torn e demorava plus una espia dreita, rien mas de gèrbas aplataas a tèrra ; lo travalh èra pas achabat per aquò, devian aplonjonar. Quo èra pas lo moens penable. A dos, una gèrba sotz chasque braç, las espias bien aroçaas, las pingàvan per quatre e, lo torn, los autres ne'n plaçàvan na detzena. Vistament, l'estrobla se trobava garniá d'una banda de plonjons pingats e alinhats onte las gèrbas achabàvan de sechar quauques temps davants qu'engerbeirar.

Una setmana de travalh e demorava plus gaire de segles dreits, los èrges e las civaas qu'avian mas estats semenats a la prima moiràvan un pauc plus tard.

V-o ai pas contat coma liàvam las gèrbas de seia, d'èrge o de civaa.

Per lo blat, lo pè gauche sus la palha, de la man dreita tiràvam, las espias botaas en un boquet, una punhaa de tijas per faire lo liam. Lo passàvam alòrs sotz la gèrba e l'atrapàvam de l'autre man. Puèis, lo tenent de los dos latz, sarràvam fòrt en l'entortilhant autorn de las espias. Enfin, per que se desnuie pas, aub quaucas tijas dau cuòl de la gèrba, fasiam dos torns e quo èra bon.

Empossuble de se servir de la palha d'èrge, tròp corta e cassanta. Adusiam de palha de blat qu'aviam esclulhaa e bien banhaa per que casse pas. Separant en dos una vintena de tijas, las entortilhàvam ensems per avèr un liam solide que passàvam sotz la gèrba en la sarrant. Dos torns per noar las estremitats sans cassar la palha e aviam una gèrba bien liaa.

Pas besoènh de blat per la civaa ; fasiam lo mesme nod que per l'èrge.

Es bien loènh queu temps, an-uèi ! Plus besoènh de liar las gèrbas aub la meissonusa-batusa qu'a escos davants que de meissonar !

La moisson

Les fauchaisons terminées, les prés tondus, le foin rentré, nos paysans avaient quelques moments de répit en attendant les moissons. Oh ! Bien sûr, ils ne perdaient pas leur temps !

Il fallait préparer la machine : aiguiser les lames, peut-être changer des doigts à la barre (de la machine), monter la claie et « l'oreille », sans oublier de battre (enchapler*) la faux à moissonner et régler le râteau sur le manche de la faux.

Ils en profitaient aussi pour rentrer les fagots de l'hiver regroupés dans un coin du bois, piocher les « racines » et les pommes de terre.

Quelques jours plus tard, ils surveillaient avec attention les blés qui ondulaient sous le chaud soleil de juillet et mûrissaient à grands pas. Ils prenaient souvent de-ci, de-là, des épis d'où ils extrayaient les grains pour s'assurer s'ils étaient ou non prêts pour la moisson.

Le temps leur durait* de mettre à l'abri de la pluie ou de la grêle une récolte qu'ils attendaient depuis fin décembre. Mais, comme disait notre feu Président Mitterrand : « Il fallait laisser le temps au temps ! » Et les paysans sont sages.

Le moment venu, la chaleur toujours ardente, la paille bien sèche, les épis mûrs à point, ils décidaient d'attaquer.

Moissonner demandait du monde pour lier les gerbes ; les paysans se regroupaient à deux ou trois pour pouvoir s'entraider. Chez nous, nous travaillions avec la famille de mon père, les Gerey du haut. Nous avions une vieille machine Massey-Harris, achetée en vingt-deux, la première à Ouillas, quand ils exploitaient la ferme de chez Magnin. Comme elle était ancienne, nous ne l'utilisions que pour moissonner.

La veille ou le matin du jour où ils devaient commencer, ils allaient faire « les chemins ou les tours » comme ils disaient.

Mais qu'appelaient-ils les tours ?

Pour passer avec la moissonneuse, tirée par les vaches, il fallait, autour du blé ouvrir un passage. Avec la faux, armée de son râteau, ils coupaient sur deux mètres de large, les tiges qu'ils ramassaient et liaient à mesure. Alors seulement, la machine pouvait passer.

L'après-midi, à l'entrée du champ de blé, ils baissaient la barre de la moissonneuse et en route. Chez nous, ma mère conduisait les vaches et mon oncle Marius javelait. Les lieurs prenaient leur tour derrière, à chaque coin et commençaient sans tarder de lier les gerbes que la machine déposait tous les dix mètres.

Ah ! il ne faisait pas froid ! Un soleil de plomb, un chaleur étouffante derrière le blé, de la paille qui piquait les bras, rendaient bien pénible le travail. Par bonheur, ils n'oubliaient pas la boisson pour se rafraîchir quelque peu. Le bétail non plus n'était pas à la fête pour tirer la lourde machine et les pauvres vaches en serraient des fines* !

Peu à peu, l'éteule, qu'on aurait prise pour un champ de bataille, laissait la place à un chaume encombré de nombreuses gerbes couchées et éparpillées partout !

Souvent une caille avait bâti son nid dans le blé et ce n'est qu'à la fin qu'une ribambelle de petits qui ne savaient pas voler, se trouvaient au milieu du chaume, surpris, perdus, piaillant de peur. Bien sûr on les laissait se sauver !

Un dernier tour et il ne restait plus un épi droit, seulement des gerbes couchées à terre ; le travail n'était pas terminé pour autant. Il fallait aplonjonner* ce n'était pas le moins pénible ! À deux, une gerbe sous chaque bras, les épis bien regroupés, ils les plantaient par quatre et autour, les autres en plaçaient une dizaine. Rapidement, le chaume changeait d'aspect et se trouvait garni d'une multitude de plonjons* dressés et alignés où les épis finissaient de sécher quelques temps avant d'être mis en meules.

Une semaine de travail et il ne restait plus guère de seigles droits ; les orges et les avoines qui n'avaient été semés qu'au printemps mûrissaient un peu plus tard.

Je ne vous ai pas conté comment on liait les gerbes de seigle, d'orge ou d'avoine.

Pour le blé, le pied gauche sur la paille (de la gerbe à lier), de la main droite, on tirait, les épis formant un bouquet, un poignée de tiges pour le lien. On le passait ensuite sous la gerbe et on l'attrapait de l'autre. Puis, le tenant des deux côtés, on serrait fort, en l'entortillant autour des épis. Enfin, pour qu'il ne se détache pas, avec quelques tiges du bas de la gerbe, on faisait deux tours et c'était bon.

Impossible d'utiliser la paille d'orge (pour le lien) trop courte et cassante. On apportait de la paille de blé battu qu'on avait triée et bien mouillée afin qu'elle ne casse pas. Partageant en deux parties une vingtaine de tiges, on les entortillait ensemble pour obtenir un lien solide qu'on passait sous la gerbe en la serrant. Deux tours pour nouer les bouts sans casser la paille et on avait une gerbe bien liée.

Pas besoin de paille de blé pour l'avoine et on faisait le même nœud que pour l'orge.

Il est loin de nos jours, ce temps-là. Plus nécessaire de savoir lier les gerbes avec les moissonneuses-batteuses qui ont battu avant de moissonner !

Engerbeirem

Quinze jorns qu'avem achabat las darrèiras meissons : los èrges e las civaas ; quinze jorns de grand solelh qu'an fenit de faire moirar las gèrbas. Lo ceal es franc clar, las moschas e los tavards arrèstan pas de ronronar dins l'èr ; lo bon temps es assurat per un moment e davants que las espias vóiran, chal pas traïnar per amassar las gèrbas e engerbeirar.

An-uèi quo es deicidat, apeitem que l'aiganha siache levaa per rapir vès las Rasas e las Latèiras aub las doas grandas lèias qu'avem preparaas dempuèis ièr. Atencion de pas eissublar las petitas forchas a dos o tres banons, las còrdas e las bilhas e la… bevanda !

Dètz oras e dimèi, lo pairin torna d'un champ dès la Chaum. Sans pèrdre una menuta, anem liar las vachas e, en rota ; filem aub dos parèlhs. De grands chapeaus de palha sus la tèsta, sautem dins los chars, eirós de nos faire traïnar mèsmas si aub los pertús dau chamin quo es tan-si-pèc dur per nòstre cuòl ! siem contents de nòstra viá malgrèt la chalor dau moment e lo travalh penable. Nos sentem bien sus nòstre platèl onte lo païsatge que coneissem bien, pasmins nos plai totjorn autant. Puèis siem naiçuts aicí : quò fai tot. E aqueste an, la recòlta es bona esparnhaa per la grela.

« Una fèis qu'aurem engerbeirat, poirà plòure si vòl, pensem.»

Veiquià nòstre tropa en rota per lo chamin dau Giraudon. Aussitèit, vès las Rasas, fasem dos gropes : un aub lo pairin, mon fraire e mon paire, l'autre aub ma sòrre, ma maire e ieu.

Placem l'agulhaa au fons de la lèia, dès darrèirs per la pas pèrdre. Enlevem la còrda qu'èra enrotlaa a l'eschaleta dès davants ; la fisselem sul joc e comencem de charjar. La maire fai la charraa. Quo es pas comòde de se tenir dins lo char aub las vachas qu'arrèstan pas de nigossar a causa de los tavards. D'un plonjon a l'autre, la charraa a tèit fait de rapir lo long de las eschaletas e l'estrobla de se trobar desgarniá.

Siem pas tot sols sul platèl ! Coma si s'èran bailat lo mot, los ús e los autres amàssan mais lurs gèrbas. Quo es pas tríste

d'auvir tot queu monde que pàrlan, que chàntan, que rian, que se bràman d'una tèrra a l'autra. Cun damatge de pas avèr filmat quelos moments d'animacion, de viá tranquila, emploiaa e eirosa de los païsants au travalh !

La charraa achabaa, lanço la còrda a ma maire que la fai passar au torn dès darrèirs e bilhem fòrt. Mas fai chaud ! Per bonèr, avem de qué beure : de vin aub d'aiga mesclaa, au fresc dins un torchon molhat. Puèis, sans pèrdre de temps davalem a la Chaum per atacar lo gerbèir.

Lo chapèl sus la tèsta, un mochaòr jaune au coil, una cenlha de flanèla a la talha, de braias d'avelós, mon paire enreia. Un plonjon d'abòrd que s'eslargís petit a petit en cèrcles tot lo torn dau meitan, las espias dau mesme latz, tan-si-pèc enclinaas per faire esgotar l'aiga e empachar lo gerbèir de beure. A la promèira charraa, lo torn dau gerbèir es boinat. Ad-aira, i a mas a montar. Una gèrba après l'autra, d'un còp de janolh, mon paire las ateira en las sarrant las unas contra las autras, en fasent atencion de la pas faire colar que la palha es franc secha. D'una charraa a l'autra, lo gerbèir rapís s'eslargissant d'abòrd. Puèis a mesura que monta, se tornant ressarrar.

Enfin la darrèira charraa, chal apoentar. Quo-es pas aisat de se tenir tot en pingant las gèrbas e se chal bien cramponar per pas tombar. Quò i es, fasem volar la darrèira gèrba. Demòra mas un fonsilhon qu'anem emmenar a la granja, sus la fenèira e que tornarem adure quand la batusa serà aicí.

Mas la jornaa a estaa penabla. N'i a pro per an-uèi. Deman aroçarem l'èrge e la civaa e serem despaitats per aqueste an.

Nous faisons le gerbier

Quinze jours que sont terminées les dernières moissons : orge et avoine, quinze jours de grand soleil qui ont fini de faire mûrir les gerbes. Le ciel est très clair, les mouches et les taons n'en finissent pas de ronronner dans l'air. Le beau temps est assuré pour un moment et avant que les épis perdent leurs grains, il ne faut pas traîner pour ramasser les gerbes et les mettre en gerbiers.

Aujourd'hui, c'est décidé, nous attendons que la rosée soit levée pour monter aux Rases et aux Latières avec les deux grandes leyes* que nous avons préparées depuis hier. Attention de ne pas oublier les petites fourches à deux ou trois dents, les cordes et les billes* et la boisson.

Dix heures moins le quart, le tonton revient « d'en champ » à la Chaux ; sans perdre une minute, nous lions les vaches et en route, avec deux paires. De grands chapeaux de paille sur la tête, nous sautons dans les chars tout contents de nous faire traîner même si avec les ornières du chemin c'est un peu dur pour notre derrière ! Nous sommes contents malgré la chaleur du moment et le travail pourtant pénible. Nous nous sentons bien sur le plateau où le paysage que nous connaissons pourtant nous plaît toujours autant. Et puis, nous sommes nés ici et ça fait tout. De plus, cette année, la récolte est bonne, épargnée par la grêle et une fois que nous l'aurons mise en meules, il pourra pleuvoir s'il veut !

Voilà notre convoi en route par le chemin du Giraudon. Sitôt aux Rases nous constituons deux groupes : l'un avec le tonton, mon frère et mon père, l'autre avec ma sœur, ma mère et moi. Nous plaçons l'aiguillon au fond de la leye*, derrière, pour ne pas le perdre, nous enlevons les cordes enroulées à l'échelette de devant, les ficelons sur le joug et au travail. La mère construit le chargement. Ce n'est pas facile de se tenir sur le char avec les vaches qui n'arrêtent pas de remuer à cause des taons. D'un plonjon* à l'autre, les gerbes ont tôt fait de monter le long des échelettes et l'éteule se trouve dégarnie !

Nous ne sommes pas les seuls sur le plateau ! Comme s'ils s'étaient concertés, les uns et les autres ramassent aussi leurs gerbes. Ce n'est pas triste d'entendre tous ces gens qui parlent, qui rient, qui s'interpellent d'une terre à l'autre. Quel dommage de n'avoir pas filmé ces moments d'animation, de vie simple, intense et heureuse des paysans !

Le chargement terminé, je lance la corde à ma mère qui la fait passer au tour de derrière et nous « billons » serré.

Mais il fait chaud ; heureusement, nous avons à boire : du vin et de l'eau mélangés, au frais dans un torchon humide. Puis, sans perdre de temps, nous descendons à la Chaux pour démarrer le gerbier.

Le chapeau sur la tête, un mouchoir jaune autour du cou, une ceinture de flanelle à la taille, des pantalons de velours, mon père commence un plonjon* d'abord qui s'élargit peu à peu en cercles concentriques, les épis du même côté, les tiges quelque peu inclinées pour laisser écouler l'eau et empêcher le gerbier de « boire ».

Au premier char, le tour de la meule est délimité. Maintenant, il n'y a qu'à monter. Une gerbe après l'autre, d'un coup de genou, mon père les entasse en les serrant les unes contre les autres faisant très attention de ne pas les laisser glisser car la paille est très sèche. D'un chargement à l'autre, la meule grimpe s'élargissant d'abord puis, à mesure qu'elle monte se resserrant.

Enfin, le dernier char : il faut « appointer ». Ce n'est pas aisé de se tenir tout en plantant les gerbes et il faut se cramponner pour ne pas tomber. Ça y est, nous envoyons la dernière, il y en a assez. Il ne reste qu'un fond de char que nous emmènerons à la grange sur la fenière* et que nous ramènerons le jour du battage.

Mais la journée a été dure, ça suffit pour aujourd'hui. Demain nous ramasserons les orges et les avoines et nous serons tranquilles.

Anem quèrre la batusa

Siem au mes d'òst ; los jorns son longs ; lo solelh se leva e chaufa de bon ora, lo matin e se jai tard los vèspres. De tots los latz, los augeaus en fèsta pèrdan pas una menuta e emplíssan l'èr de lurs chants.

Los païsants fan de mèsmas ; tèit esbaudits los matins, tràïnan gaire au lèit e son totjorn bien ocupats. Lo torn dau vilatge, vès L'Ocha, la Chaum, la Mautèira e mais vès Pièg, lo Cortial e lo Sause, de gerbèirs de totas sòrtas, de crois, de gròs ventruts an remplaçat los plonjons aus espias bien granaas que semblàvan de petits sucs tranquiles pingats dins las estroblas. E la campanha rostiá per lo chaud solelh sembla voida.

An-uèi au vilatge, l'animacion es dins tots los caires : anem quèrre la batusa qu'escos vès Marcèl dès la Fàia. Petits e grands son travolits ! E mèsmas quaucús, esnervats per la chalor coianta, lo travalh, la fatiga e lo vin ne'n despàrlan !... Sus la plaça, lo Bièle, la Gaseta e mais d'autres discútan vivament per vantar lur bestiar, de gròssas vachas rojas e se fan fòrts de tirar la batusa aub rien mas un parèlh :

— Cranho dengús aub mas doas rojas per la plaçar, brama lo Bièle de sa votz esraiaa e perçanta.

— E icu, pòio faire tirar la chaudièra tot sol ! respond la Gaseta, picat per los propaus orgolhós de son veisin.

— Mas perqué crebar vòstras vachas quand siem tan nombrós per atealar e faire pròt, dísan d'un èr mocaire los plus ancians que ne'n an vegúas d'autras !

De bada ! Nòstres dos fasaires vòlon rien auvir e lurs brames perçants fan rire los autres que se quèsan.

Dins quela situacion, nosautres, los petits siem mais parespitats. Avem dempuèis lo matin, estrilhat las vachas e flocat las coas : chal bien marcar a quela ocasion ! E totas las cinc menutas anem gaitar darrèirs la granja dès Galhard per veire si an achabat vès Marcèl.

Tot d'un còp, a cinc oras, lo fiulet de la machina perça l'èr. Un moment après, lo ronflament de la batusa desmenua petit a petit e se quesa ; aussitèit, fan volar la corrèia e davàlan la

chaminèia de la machina. Quo es lo moment ! Sans pèrdre una menuta anem esmodar tot lo monde per viste liar las vachas e davalar. Mon quèr ne'n bat la brelòca talament sió eirós.

Bientèit una lonja fila, de dètz parèlhs de vachas, davala gentament la rota dès'l Cèis. Vos parlo pas de las conversacions que l'òm pòt auvir sul chamin :

« Savèir quaus es que vai tirar la batusa, la machina ? »

Ieu amarió bien que mon paire atealèsse un o l'autre d'aquelos monstres. Mas me fau gaire d'ilusions, es pas fòrt per crebar sas vachas. Siem tèit sus plaça onte los machinístas an dejás preparat lo despart. Quauques òmes achàban de liar de farassons de palha, d'autres empòrtan las darrèiras bòtjas de gran e darrèirs lo gerbèir de palha n'i a quaucús que ràsclan los litres de vin que tràïnan dins las poussas ! Avem pas de temps a pèrdre e qu'es tèit fait de tot preparar per rapir vès Olhas.

Bientèit per la vèlha rota, onte los pertús màncan pas que fan trempaleiar los jocs sus las tèstas de las vachas, lo *convoi* s'esbranla : l'òm dirià una granda serpent que s'estala sul chamin acompanhaa de brames per encoratjar las bèstias. Pensatz ! La batusa nauta e dreita, magestuosa bada la marcha atealaa de tres parèlhs de gròssas rojas que fan bandar tots lurs muscles !

Los chins qu'an segut lur monde van e vénon d'un latz de l'autre coma si èran indispensables per faire avançar la tropa. Qué d'eimocion per tot queu monde !

Juste darrèirs, la « Gròssa Nèira » aub sos dos grands volams que'n empausa, ensarrant la granda chaminèia jaguà de tot son long e seguà per un « macheirat » que la lascha pas d'un pas.

Dos parèlhs sàrran la marcha en tirant la pressa moens pesanta.

E tot belament, rapissem la rota per anar calar dau ras los gerbèirs de Dus dès Jules, vès L'Ocha.

Doas oras plus tard, tot es prèste per tornar enreiar lo lendeman, a la pica dau jorn !

Nous allons chercher la batteuse

Nous sommes en août, les jours sont longs, le soleil se lève et chauffe de bonne heure le matin et se couche tard le soir. De tous côtés, les oiseaux en fête ne perdent pas une minute et emplissent l'air de leurs chants.

Les paysans aussi ; tôt réveillés les matins, ils ne traînent guère au lit et sont toujours affairés. Autour du village, à Louche, à la Croze, à la Chaux, à la Moutère ainsi qu'à Pied, au Cortial et au Sauze, des gerbiers de toutes sortes, des petits, des gros, bien ventrus ont remplacé les plonjons* qui ressemblaient à de petits sucs tranquilles aux épis bien grenés plantés dans les éteules. La campagne, rôtie par le chaud soleil de l'été semble vide !

Aujourd'hui, au village, l'effervescence règne partout : nous allons chercher la batteuse qui bat chez Marcel de la Faye. Petits et grands sont survoltés ! Et même, certains énervés par la chaleur qui cuit, le travail, le vin et la fatigue déparlent…

Sur la place, le Bièle, la Gazette et d'autres discutent vivement pour vanter leurs bêtes, de grosses vaches rouges. Ils se font forts de faire tirer la batteuse avec une seule paire.

— Je ne crains personne pour la déplacer avec mes deux rouges clame le Bièle, de sa voix éraillée et perçante.
— Et moi, je fais tirer la chaudière seul, répond la Gazette, piqué par les propos orgueilleux de son voisin !
— Mais pourquoi crever vos vaches alors que nous sommes nombreux pour atteler et faire renfort, disent d'un air moqueur les anciens qui en ont vu d'autres.

N'importe, nos deux fanfarons ne veulent rien entendre et leurs cris perçants amusent les autres qui se taisent.

Devant cette situation, nous aussi, les enfants sommes en émoi. Nous avons, depuis le matin étrillé les vaches et fait gonfler les queues. Il faut bien présenter à cette occasion ! Et toutes les cinq minutes, nous allons guetter, derrière la grange de chez Gaillard pour voir si c'est fini chez Marcel.

Tout à coup, à cinq heures, le sifflet de la machine perce l'air. Un moment plus tard, le ronflement de la batteuse diminue peu à peu et se tait. Aussitôt, ils font sauter la courroie et descendent la cheminée de la chaudière. C'est le moment…

Sans perdre une minute, nous courons avertir tout le monde pour vite lier les vaches et descendre. Mon cœur bat la breloque tellement je suis heureux.

Bientôt, une longue file, de dix paires de vaches, descend promptement la route du Cé. je ne vous parle pas des conversations que l'on entend tout au long du chemin. Savoir qui va faire tirer la batteuse ? la chaudière ? Moi, j'aimerais que mon père attelle l'un ou l'autre de ces monstres. Mais je ne me fais guère d'illusions. Il n'est pas désireux de crever ses bêtes.

Nous sommes rapidement sur place où les « machinistes » ont déjà préparé le départ. Quelques hommes finissent de lier des farassous*, d'autres emportent les derniers sacs de grain. Et, derrière la meule de paille, certains vident les litres de vin qui traînent dans les déchets. Il n'y a pas de temps à perdre et c'est vite fait de tout préparer pour monter à Ouillas.

Bientôt, par la vieille route où les ornières abondent qui font trembler le joug sur la tête des vaches, le convoi s'ébranle. On dirait un long serpent qui s'étire sur le chemin accompagné de cris pour encourager les bêtes. Pensez ! La batteuse haute et droite, majestueuse ouvre la marche, attelée de trois paires de grosses rouges qui font bander tous leurs muscles.

Les chiens bien sûr qui ont suivi vont et viennent d'un côté à l'autre comme s'ils étaient indispensables pour faire avancer la troupe.

Que d'émotions pour tout ce monde !

Juste derrière, la « Grosse Noire » avec ses deux grands volants imposants, enserrant la longue cheminée, étendue de tout son long sur la machine et suivie par un « mâchuré » qui ne la lâche pas d'un pas.

Deux paires de vaches ferment la marche tirant la presse bien moins lourde.

Tout doucement, nous montons pour aller caler au pied des gerbiers de Dus de chez Jules. Deux heures plus tard, tout est prêt pour attaquer le lendemain à la pointe du jour.

Escoiem an-uèi

Dempuèis tres jornaas, la batusa que los païsants dès Olhas anèran quèrre tots ensems vès Marcèl dès La Fàia, es au vilatge. Dempuèis tres jornaas, lo país es eimocionat de la pica dau jorn a la nuèit sans discontinuar. De monde de pertot e franc druts, de còps eschandits, chantant los vèspres dusc'a bien tard. E la batusa, lo jorn durant dau matin au vèspre emplís l'èr de son ron-ron regulièr rien mas troblat chasc còps per una gèrba cotiá tot entèira que la fai rafetar.

An-uèi, nos siem pas eissublats per nos despejar dau lèit ; en eifèt, quo es nòstre torn d'escorre, i a pas una menuta a pèrdre. A sèis oras dau matin, sans prendre lo temps de me lavar, a meita endormit, rapisso a la cima dau vilatge, dins lo claus de la Gaseta, ensarrat entre las màisons, onte ièr, après avèr achabat vès Jancorne, an calat la machina entre una banda de gerbèirs : d'un latz aquelos de Petrús dès Jaquída, un bien gròs de blat e dos o tres petiotons d'èrge e de civaa, de l'autre, los nostres, un pauc moens larges, dès darrèirs enfin, aquelos de la Gaseta e de charraas de gèrbas. De pan sus la plancha !

De monde dejás se desménan sul chantièr : los machinístas, un mochaòr lo torn dau coil, los bleus cirós, Petrús, la figura rienta, mon paire, Bodó e quaucas relhas esbarnataas qu'an mal a los peals.

Per botar tot lo monde en trenc, la Gaseta pàia la gota ! Lo paire Gabeiro, grand òme de soassanta-dètz ans, un large chapèl nèir sus la tèsta, tot de nèir abilhat, un mochaòr au coal, es venut bailar un còp de man a sos garçons, lo Dedé e lo Maurici. Aub un gran pica-fuòc, esmòda lo foièr pas franc crebat e los garçons achàban de calar, gràissan, chàmjan las grilhas. Dau temps, d'autres que son venuts a la jornaa cóntan de conariás que fan s'esbolhar de rire !

Bien viste, la machina monta en pression alòrs que los òmes arrívan de tots los latz per la jornaa e fan lo torn de los gerbèirs. La chaminèia pipa a plen colhièr e la « gròssa Nèira » bofa tant que pòt coma si èra preissaa de botar tot queu monde au travalh ! Mas s'agís pas de traïnar, Los machinístas móntan la

granda corrèia e chascús de prendre son pòste alòrs que los dos einòrmes volams entraïnan la batusa que se bòta a ronflar e a tremblar de tot son còrs.

Un còp de fiulet e en rota : lo Gabí dès Massard, grand specialísta de las gèrbas s'esgrapilha après lo gerbèir, armat d'una petita forcha alòrs que lo Pòlite dès Rège, un cotèl bien afialat dins los deits, monta sus la batusa per copar los liams. Petrús Patoès qu'avià segut las batusas dins lo temps, fai la promèira puarda per engranar, aidat de Dus dès Jules per escharpir. Molin dès Pièg, a l'ombra de son grand chapèl nèir chercha las bòtjas per prendre lo gran e lo Bièle aub lo Fernand adúsan lo tombarèl per emmenar lo blat a la granja dins los granèirs. Jan Bure, un rastèl a la man, vai tirar las pousses dau temps que Feliç, Jòanes, Petrús, Bodó e d'autres, darrèirs la pressa se van atacar a los clèiç de palha que lo paire Malet vai aroçar e ateirar en un gròs gerbèir. Quò i es : lo Gabí qu'a totas las penas dau monde per se tenir a la poenta dau gerbèir a fait volar la promèira gèrba que la batusa que ronfla dempuèis un moment coma si avià foam, devòra en rafetant ! Lo travalh es engatjat dins la poussièra, au mèi dau trafic de las machinas, de los brames e de los rires. Nosautres, los petiotons qu'amariam bien travalhar coma los grands, correm coma de folatràs, lo torn de los gerbèirs, passant e repassant pròche de la machina, de la batusa e sotz la corrèia.

Alòrs que lo Gabí, d'un movament regulièr manda las gèrbas una après l'autra, copaas au passatge per lo copèir de liams, chascús a sa plaça perd pas de temps. Bien viste, lo Françoé rapís a son torn sul gerbèir per aprochar las gèrbas e, darrèirs la batusa, los clèiç de palha tómban de la pressa crochetats au passatge per quatre o cinc òmes que las màndan au paire Malet qu'a entamenat un grand palhièr. En mesme temps, las bòtjas se remplíssan e lo tombarèl es quasi plen, prèste a filar a la granja.

Lo temps passa viste, quand vès las nòu oras lo fiulet perçant l'èr, torn reisonar : las femnas venan d'arribar aub de bichas que fúman bon, de panièrs garnits e de bichons de vin e d'aiga. En doas menutas, tot s'arresta ; los òmes an tèit fait de

sortir lur cotèl de la pòcha e de s'aroçar lo torn de las cubèrtas onte la minjalha que sent bon los apeita : sopa de chòls e de bacon fumanta, saucissa, òus, fromatge, fruta. Dengús se fai preiar per devorar lo repas que l'estomac començava de reclamar. Tot en rasclant quauques canons, las conversacions e las blagas de totas sòrtas ne'n feníssan pas. N'i a totjorn quaucús per contar de conariás que fan s'esbolhar de rire los autres !

Mas, pas question de traïnar : la jornaa serà lonja, las gèrbas màncan pas. Un còp de fiulet, la pesanta machina se torna esbranlar apelant tot queu monde bien cofle a lur pòste alòrs que las femnas qu'an tot amassat, se prèissan per anar preparar lo meijorn.

Lo travalh torna modar sotz un solelh de mais en mais pesant a mesura que rapís au mèi dau ceal d'un bleu franc clar botant la pepiá a nostres païsants trempes de chaud au mèi d'una espèssa poussièra que s'apeja. Per bonèr, las femnas adúsan sovent a beure per los faire pacientar.

Veiquià enfin lo cuòl dau gròs gerbèir que ne'n fenissià pas e la darrèira gèrba. Quo es lo moment d'atacar l'èrge e la civaa après avèr chamjat las grilhas, laissant un pauc de respit a chascús. Un ora plus tard, quo es achabat per Petrús ; los òmes van meijornar dins las màisons onte un bon dinnar los apeita. Tràïnan gaire e lo cafè e la gota gentament beguts, a l'apele dau fiulet tórnan revirar. La chalor de mais en mais coianta se fai entenabla e la set coi lo gosièr mèsmas si las femnas pàssan sovent per abeurar. Nòstre monde patíssan e quaucús, i tenent plus, se van aplatar a l'ombra daus gerbèirs de palha franc coits per la fatiga e... lo... vin !

Enfin, nòstra recòrda es escodiá a son torn. Dau temps que los machinístas càlan contra los gerbèirs de la Gaseta, a cinc oras, las femnas adúsan lo quatre-oras. Sitèit en plaça la batusa torna amodar sans sorcilhar, se laissant troblar ni per la fatiga ni per la chalor e devòra las gèrbas. Ne'n es pas de mèsmas per quaucús qu'an begut mais que ne'n fau e que tenent plus dreits trempalèian e coménçan a verratar. E... s'empàitan ! cherchant 'nicròchas aus autres... a grands brames, prèstes a se tapar dessus !

Pas question de los laissar s'emponhar. Chal tot lo calme dau sage Feliç o de mon paire per los calmar e los jaire a l'ombra d'un grand gerbèir per que cúvan lur vin !

Enfin, la darrèira charraa e la darrèira gèrba. N'i a pro per an-uèi ! A la sopa ! Mas la jornaa es pas achabaa per aquò ; a la fin dau repas, nòstre monde mais druts que jamais s'arróssan vès nos e dusc'a tard, los chants s'esparpílhan dins l'èr tiède de la nuèit dau mes d'òst. Dengús a l'enveiá de s'anar jaire !

Pasmins, deman serà jorn pas tard.

Nous battons aujourd'hui

Depuis trois jours, la batteuse que les paysans d'Ouillas allèrent chercher tous ensemble chez Marcel de la Faye est au village. Depuis trois jours, le pays est en émoi de la pointe du jour à la nuit sans discontinuer. Partout, des gens très drus, parfois éméchés, chantant les soirs jusque tard. Et la batteuse, des jours durant, du matin au soir emplit l'air de son ronron régulier, uniquement troublé parfois par une gerbe dévorée toute entière et qui la fait tousser.

Aujourd'hui, nous ne nous sommes pas oubliés pour nous arracher du lit, c'est notre tour. Il n'y a pas une minute à perdre. Dès six heures du matin, sans prendre le temps de me laver, à demi endormi, je rapplique en haut du village, dans le clos de la Gazette, enserré entre les maisons où, hier soir, après avoir fini chez Jancornet, ils ont calé entre une bande de gerbiers.

D'un côté, ceux de Pétrus de chez Jaquida, l'un énorme de seigle et trois ou quatre petits d'orge et d'avoine, de l'autre, les nôtres, un peu moins larges, derrière enfin, ceux de la Gazette et des charrées* de gerbes. Du pain sur la planche !

Des gens déjà s'affairent sur le chantier : les « machinistes », un mouchoir jaune autour du cou, des bleus cireux, Pétrus, à la figure riante, mon père, Bodou et quelques « abrutis » éberlués qui ont dormi dans la paille fraîche et qui ont mal aux cheveux ! Pour mettre tout le monde en train, la Gazette paye la goutte.

Le père « Gaberou », grand homme de soixante-dix ans, un large chapeau noir sur la tête, tout de noir vêtu, un mouchoir au cou est venu donner un coup de main à ses garçons, le Dédé et le Maurice. À l'aide d'un grand pique-feu, il attise le foyer pas complètement mort tandis que les fils finissent de caler, graissent, changent les grilles. Pendant ce temps, d'autres qui sont venus à la journée racontent des bêtises qui font rire !

Bien vite, la chaudière monte en pression alors que les hommes arrivent de tous côtés pour la journée et font le tour des gerbiers. La cheminée fume à plein collier et la « Grosse Noire » (la chaudière) souffle tant qu'elle peut comme si elle était pressée de mettre tout ce monde au travail. Mais il ne s'agit pas de traîner ; les machinistes placent la grande courroie et chacun de prendre son poste alors que les deux énormes volants s'élancent, entraînant la batteuse qui se met à ronfler et à trembler de tout son être.

Un coup de sifflet vif et en route. Le Gaby de chez Massard, grand spécialiste des gerbes, s'agrippe au gerbier, armé d'une petite fourche alors que le Polyte de chez

Rège, un couteau bien affûté dans les doigts, grimpe sur la batteuse pour couper les liens. Pétrus Patois qui avait suivi les batteuses comme machiniste, dans le temps, fait la première puarde* pour engrener avec Dus de chez Jules pour écharpir. Moulin de Pied, à l'ombre de son grand chapeau noir, cherche les boges* pour prendre le grain tandis que le Bièle et le Fernand amènent le tombereau pour conduire le grain à la grange dans les greniers. Jean Bure, un râteau à la main, va tirer les pousses* alors que Félix, Joanès, Pétrus et d'autres, derrière la presse vont prendre leur poste aux bottes de paille que le père Mallet s'apprête à empiler en une grosse meule.

Ça y est, le Gaby qui a toutes les peines du monde pour se tenir à la pointe du gerbier a balancé la première gerbe que la batteuse qui ronfle depuis un moment comme si elle avait faim, dévore en toussant.

Le travail est parti dans la poussière, au milieu du bruit des machines, des cris et des rires. Nous, les enfants qui aimerions travailler comme les grands, nous faisons le tour de la chaudière, de la batteuse, passons sous la courroie !

Alors que le Gaby, d'un mouvement régulier, balance les gerbes une à une, coupées au passage par le coupeur de liens, chacun à sa place ne perd pas de temps. Bientôt, le François grimpe à son tour sur le gerbier pour approcher les gerbes et, derrière la batteuse, les bottes tombent de la presse, saisies au passage par quatre ou cinq hommes qui les font passer au père Mallet qui a entrepris un énorme gerbier de paille. En même temps, les sacs de grain se remplissent et le tombereau est presque plein, prêt à prendre la direction de la grange.

Le temps passe vite lorsque, vers les neuf heures, le sifflet, perçant l'air, retentit à nouveau : les femmes viennent d'arriver avec des biches* qui fument bon, des paniers garnis et des cruches remplies de vin et d'eau. C'est l'heure de la soupe.

En deux minutes, tout s'arrête et les hommes ont tôt fait de sortir leurs couteaux de la poche et de se grouper sur des couvertures où la mangeaille qui sent bon les attend : soupe de choux et de lard fumante, saucisson, œufs, fromage, fruit. Personne ne se fait prier pour dévorer le repas que l'estomac commençait à réclamer. Et tout en « raclant » quelques canons, les conversations et les blagues de toutes sortes n'en finissent pas. Il y en a toujours pour raconter des bêtises qui font s'esclaffer les autres !

Mais pas question de traîner, la journée sera longue, les gerbes abondent. Un coup de sifflet et la lourde machine se remêt en branle appelant tout ce monde repu au poste alors que les femmes qui ont tout ramassé se pressent pour repartir préparer le repas de midi.

Le travail a repris sous un soleil de plus en plus pesant à mesure qu'il grimpe dans le ciel d'un bleu immaculé, mettant la pépie à nos paysans, en sueur, au milieu d'une épaisse poussière qui colle à la peau. Par bonheur, on leur apporte souvent à boire. Nous atteignons enfin le fond du gros gerbier qui n'en finissait pas et la dernière gerbe. C'est le moment d'attaquer l'orge et l'avoine après avoir changé les grilles, laissant un peu de répit à chacun.

Une heure plus tard, c'est terminé pour Pétrus ; les hommes vont déjeuner dans les maisons où un bon repas les attend. Ils ne traînent guère et le café et la goutte rapidement avalés, à l'appel du sifflet, ils repartent. La chaleur de plus en plus torride devient insupportable, la soif cuit le gosier même si les femmes passent souvent pour verser à boire. Nos gens pâtissent et quelques-uns n'y tenant plus, vont s'allonger à l'ombre du pailler, complètement ivres de fatigue et… de vin !

Notre récolte est enfin battue à son tour. Pendant que les machinistes calent contre les gerbiers de la Gazette, à cinq heures, les femmes apportent le quatre-heures !

Sitôt en place, la batteuse redémarre sans sourciller, se laissant troubler ni par la fatigue ni par la chaleur et dévore les gerbes. Il n'en est pas de même pour certains qui ont bu plus que de raison et qui, ne tenant plus droits, oscillent et commencent à travailler comme des « c… » Ils s'embarrassent, cherchant des noises aux autres à grands cris, prêts à en venir aux mains. Pas question de les laisser s'empoigner ! Il faut tout le flegme de sage Félix ou de mon père pour les calmer et les allonger à l'ombre du gerbier afin de les laisser cuver leur vin !

Enfin, la dernière gerbe de la dernière charretée. Il y en a assez pour aujourd'hui ! À la soupe ! La journée n'est pas terminée pour autant et à la fin du repas, nos gens plus drus que jamais se regroupent chez nous et, jusque fort tard dans la nuit, les chants s'éparpillent dans l'air tiède du mois d'août. Personne n'a envie d'aller dormir.

Pourtant, demain, il sera « jour pas tard… »

La chançon de l'escossor

Dau temps de mon grand paire e mais davants, a la campanha, lo travalh se fasià tot a braç e èra bien penable. Tèit levats los matins e tard jaguts, los païsants que ganhàvan pas grand veiaa se sentian franc las los vèspres.

Las femnas de lur latz, avian gaire lo temps de se pomponar, ocupaas a menar la màison, eslevar la familha sovent nombrosa, faire lo travalh de l'estrable e bailar la man dins las tèrras : piochar, plantar los chòls e las trifòlas, fenoirar, meissonar, sonhar lo bestiar e mèsmas escorre a braç. Per chança, un jorn, la batusa venguèt e los escossors seguèran pendolats a un clòut, coma a la retrèta... eissublats a jamais !

Quo èra sans comtar sus la darrèira guèrra onte tornèran prendre de service per remplaçar las batusas que venguèran plus de quauques ans. Alòrs, dins los prats, lo torn de los vilatges, plus de gerbèirs. Los païsants rentrèran las gèrbas dins las granjas. E de setmanas durant, l'estiu, los vilatges s'eivelhàvan e s'endormian aub la chançon de l'escossor que martelava los plans de granjas.

Coma l'amàvam nosautres, los matruts queu temps ! Nos fasiam pas preiar per anar aidar. Montàvam sus l'abauç que sentià bon lo gran e la palha secha. Aub una petita forcha a dos o tres banons, fasiam volar sul plan dètz o dotze gèrbas que los autres ateiràvan las unas dau ras las autres, la meita d'un latz, la meita de l'autre, las espias bien en faça.

Quo es alòrs qu'esmodava la chançon de l'escossor. Los pi... pi... pan... pan... sonòres, aceirats e reigulièrs s'esparpilhàvan dins l'èr brutlant, se respondent d'una granja a l'autra. Los òmes de lurs braç musclats e fòrts, sovent a quatre, dos per dos en faça los ús daus autres, d'avants en arrière en fasent lo torn de la palhaa, apejàvan de grands còps sus las gèrbas que trempaleiàvan coma si avian mal e començàvan a voirar.

Lo torn achabat, nosautres, nos despachàvam de las virar per que los escossaires s'arrèstan pas. Fasian un autre torn, martelant gentament las espias e la palha. Puèis, armat d'un

cotèl un de nosautres copava los liams dau temps que los autres badàvan las gèrbas qu'ocupàvan alòrs tot lo plan de granja.

Reprenent los escossors, totjorn au mesme ritme sans desmenuar lurs esfòrç, los òmes tornàvan atacar d'un latz a l'autre. Lo torn achabat aub lo manja de l'escossor que passàvan sotz las tijas de blat, las viràvan sus plaça davants que lur bailar una darrèira batúa per las bien faire voirar.

Quo es mas alòrs que plaçant los escossors contra l'abauç o lo mur de la granja, trempes de chaud, los ús levàvan la palha que secoian per faire tombar los grans qu'aurian pogut demorar, los autres aub una punhaa de palha fasian un linon solide que plaçàvan a tèrra. Doas braçaas de tijas sus chasque liam, la clhaça èra prèsta. Un escossaire aub una bilha de boèsc la noava e la fasià volar sus la fenèira onte nos despachàvam de l'anar empilar. Enfin, aub lo rastèl, un o l'autre aroçava las tijas cassaas que traïnàvan per ne'n faire un farasson.

E davants que d'enreiar una autra palhaa, au corrant d'èr, dau ras lo portilhon badat en grand, chascús s'abeurava d'un canon de vin o d'aiga frescha. Dau temps, fasiam volar d'autras gèrbas sul plan e prenent los escossors nos eissaiàvan a escorre. Mas quo èra pas aisat per acordar e quand los òmes tornàvan atacar, suportàvan pas que poguèssam pas tapar en ritme ; quò lur copava los braç que disian. Avian tèit fait alòrs de nos arrestar !

Après tres o quatre palhaas, lo plan se trobava encombrat de grans mesclats a de pòus. Los aroçàvan aub lo rastèl, los passàvan au grivèl, coivàvan davants que tornar atacar.

Lo vèspre aprochant, lo ventaòr amodava de passar au crible la recòlta de la jornaa que voidàvan dins l'archa o dins de bòtjas.

Lo plan franc pròpre, prèste per lo lendeman, s'achabava na jornaa de travalh penabla.

La chanson du fléau

Du temps de mon grand père et avant, à la campagne, le travail se faisait à la main et était fort pénible. Tôt levés les matins et tard couchés, les paysans qui ne gagnaient pas grand-chose se sentaient bien fatigués.

Les femmes de leur côté, n'avaient guère le temps de se faire belles, occupées qu'elles étaient à faire marcher la maison, élever la famille, faire la corvée de l'étable et bien sûr donner la main* aux travaux des champs : piocher, planter les choux et les pommes de terre, faner, moissonner, faire paître les bêtes et même battre les gerbes à la main. Par bonheur, un jour, la batteuse vint et les fléaux furent suspendus à un clou comme s'ils étaient à la retraite… oubliés à jamais !

C'était sans compter sur la dernière guerre où ils reprirent du service pour remplacer la batteuse qu'on ne vit plus de quelques années. Alors, dans les prés, autour des villages, plus de gerbiers. Les paysans rentrèrent les gerbes dans les granges. Puis, durant des semaines, l'été, les hameaux se réveillaient et s'endormaient avec la chanson du fléau qui martelait le plancher.

Comme nous l'aimions nous, les enfants, ce temps ! Nous ne nous faisions pas prier pour aller aider. Nous grimpions sur le tas de gerbes qui sentaient bon le grain et la paille sèche et, à l'aide d'une petite fourche à deux ou trois dents, nous balancions sur le plan, dix à douze gerbes que les autres alignaient les unes à côté des autres, la moitié d'un côté, la moitié de l'autre, les épis bien en face.

C'est alors que démarrait la chanson du fléau. Les Pi… pi… pan… pan… sonores, secs et réguliers s'éparpillaient dans l'air brûlant se répondant d'une grange à l'autre.

Les hommes de leurs bras musclés et forts, souvent à quatre, deux par deux, en face les uns des autres, d'avant en arrière en faisant le tour de la « paillée », assénaient de grands coups sur les gerbes qui tremblaient comme si elles avaient mal et commençaient à laisser partir les grains.

Le tour terminé, nous nous dépêchions de les tourner afin que les batteurs ne s'arrêtent pas. Ils en faisaient un autre, martelant vivement les épis et la paille. Puis, armé d'un couteau, l'un de nous coupait les liens alors que les autres ouvraient les gerbes qui occupaient alors tout le plan.

Reprenant les fléaux, toujours au même rythme, sans diminuer leur effort, les batteurs attaquaient à nouveau d'un côté à l'autre. Ensuite, avec le manche qu'ils passaient sous les tiges de blé ils les retournaient sur place avant de leur donner une dernière « battue ».

Alors, les fléaux posés contre le tas de gerbes ou le mur de la grange, inondés de sueur, les uns ramassaient la paille en la secouant pour faire tomber les grains qui auraient pu rester et les autres, avec une poignée de paille faisaient un lien solide qu'ils posaient à terre. Deux brassées de tiges sur chaque lien, la botte était prête. Le lieur avec une bille* en bois la nouait et la projetait sur la fenière* où nous nous dépêchions de l'empiler. Enfin, à l'aide d'un râteau, l'un ou l'autre regroupait les tiges cassées qui traînaient sur le plan pour en faire un farassou*.

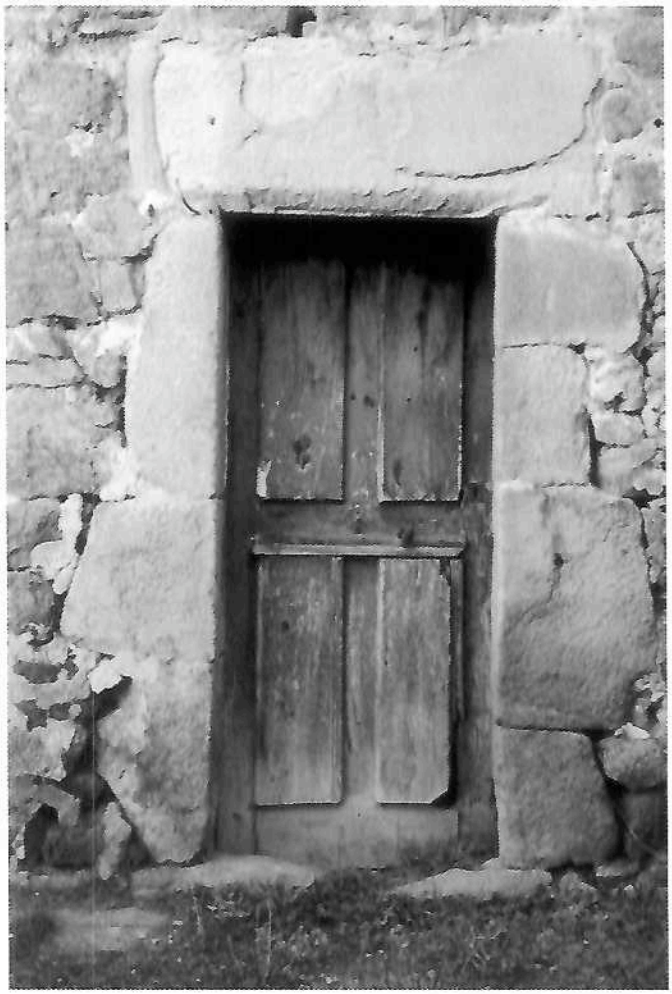
Et avant de commencer une autre paillée, au courant d'air, près de la petite porte de la grange, grande ouverte, chacun se désaltérait d'un canon de vin ou d'eau fraîche. Pendant ce temps, nous balancions d'autres gerbes sur le plan et, prenant les instruments, nous, les enfants nous essayions de battre. Mais ce n'était pas facile pour « accorder » (battre en rythme.) Quand les hommes reprenaient, ils ne supportaient

pas que nous ne puissions frapper en rythme, correctement. Ça leur coupait les bras, disaient-ils ! Ils avaient tôt fait de nous arrêter !

Après trois ou quatre paillées, le plan se trouvait encombré de grains mêlés à des brins très fins de paille ou d'épis. Ils les rassemblaient avec le râteau, les passant avec le grand tamis et balayaient avant d'en entreprendre une autre.

Le soir enfin, approchant le tarare, ils se mettaient à vanner la récolte de la journée qu'ils vidaient dans le grenier ou mettaient dans des sacs.

Le plan de grange bien net, prêt pour le lendemain, s'achevait une journée pénible.



A lo bon pan !

L'òm vèi sovent dins las campanhas de França,
Escondúas sotz las ronzas o las èrbas fòlas,
De petitas cabanas ròndas, sovent en pèiras,
Que servian dins lo temps a coire lo bon pan.
E quo es una granda satisfaccion, an-uèi de veire
Que de nombrós vilatges bien vivents e vièus
Làissan pas petafinar los signes de la viá daus ancians,
Vivents temoènhs dau temps passat !
Aviam vès Olhas, dos forns, vès Garnièr e vès Benoit.
Los païsants amàvan mèlhs coire vès Benoit.
Vos vau contar, me ne'n rapelo franc bien,
Queu moment de la viá de nòstres valhents païsants.
D'abòrd per lo lendeman, anàvan retenir lo forn, lo jorn d'avants
E, dins la mait de los ancèstres, la pasta preparàvan :
De farina de blat[24], quaucas punhaas de sal, d'aiga clara
Sans eissublar lo levam, conservat dins una bicha en tèrra
Per lo veisin qu'avià coit son pan lo darrèir.
Vès nos, ma maire se charjava de queu rude travalh
A mesclar e pestrir lo tot, de longs moments ;
La pasta a poènt, au chaud, una jornaa, levava belament.
Lo lendeman de bona ora, lo matin au forn,
Portàvam los fagòts pesants de balai o de garna.
Per chaufar a poènt, chalià pas moens de sèt fagòts
per lo promèir
Los autres, los jorns d'après, lo forn bien moens freid,
Ne'n gastàvan mas cinc ! E dengús
Volià esmodar. A Benoit per paiar, ne'n bailàvan un chascús.
Au bòrd dau chamin, entre las màisons, se dreiçava la cabana
Una vèlha pòrta en boèsc, picaa de tachas ruiás,
una cròia fenèstra,
D'un latz, tres o quatre planchas larjas, au mur encastraas,

[24] blat /blo/. Il s'agit en fait du seigle ; le blé se disait froment. Il ne s'en faisait pas à Ouillas, car le sol était pauvre et peu amendé ; on cultivait outre le seigle, l'orge, l'avoine.

De l'autre, los órdits que servian per la fornaa,
Au fons, lo forn a la pòrta de fèrre, la larja chaminèia
nèira de sufa.
Dau temps que mon paire venià per enreiar de chaufar,
Ma maire tornava pestrir la pasta bien repausaa d'una man sura
E façonava sèis o sèt pans que plaçava dins de palhassas
Davants que los portar au forn per los faire levar.
Sitèit sus plaça, la cana a la man, la pipa a la bocha,
Entrant dins la pièça sombra, s'assetant sus una socha,
Alòrs que promtament mon paire lo fuòc ativava ;
Benoit, de son mestèir passat, de sos malèrs, aub lo lotin parlava !
Las branchas franc sechas, sentent bon lo pin, prenent fuòc petilhàvan
E las bricas dau forn per las flamas lichaas, rogeiàvan.
Lo temps passant, petit a petit dau forn blancheiava la vòuta
Signe que chaud a poènt, èra prèste a receure la pasta.
Quauques còps d'ariabla per escarvatar las brasas
rojas e ardentas
Que brutlàvan sa figura burinaa e coianta,
E dau pertús o trempava, prenent lo pesant escobàs,
Neteiava las pèiras larjas dau forn e laissava la chalor tombar.
Puèis enfornava pans, pàstets, dalainas e la pompa dau chin
Sans eissublar los plats au forn bien aprestats de los veisins !
A mesura que lo temps passava, desbordant dau fornò,
Una mervelhosa odor emplissís l'èr a l'entorn, per la jornaa.
Lo temps de la coisson passat, lo moment d'enfornar aprochava ;
Prenent la granda vèlha pala plata que dau mur despejava,
Eirós, fière de son travalh, enfornava los pans bien levats
E los ateirava dins las palhassaas a sos pès empilaas,
Davants que los ranjar sus las planchas dau mur au chaud,
Un long moment per los laissar esfresir coma chal.
Lo vèspre enfin, una palhassa sotz chasque braç emportàvam
Las bonas michas pro levaas que per avança desgustàvam.
Puèis las unas contra las autras, au garda-minjar,
Per tres setmanas au moens, las anàvam ranjar.

Ah ! le bon pain !

On voit souvent dans les campagnes de France,
Cachées sous les ronces ou les herbes folles,
De petites cabanes rondes, souvent en pierres,
Qui servaient autrefois à cuire le bon pain.
Et c'est une grande satisfaction, aujourd'hui, de voir
Que de nombreux villages vivants et vieux
Ne laissent pas périr les signes de la vie des aïeux,
Vivants témoins du passé !

Il y avait à Ouillas, deux fours[25], chez Garnier et chez Benoît ;
Les paysans préféraient cuire chez Benoît.
Je vais vous conter – je m'en souviens très bien –
Ce moment de la vie de nos braves paysans.

D'abord, pour le lendemain, ils retenaient le four, la veille
Et dans la maie des ancêtres, ils préparaient la pâte :
De la farine de seigle, quelques pincées de sel, de l'eau claire
Sans oublier le levain conservé dans une biche* en terre
Par le voisin qui avait été le dernier à cuire son pain.

Chez nous ma mère était chargée de ce dur travail
À mélanger et à pétrir de longs moments.
La pâte à point, au chaud, durant une journée levait petit à petit.
Le lendemain, tôt le matin, au fournil,
Nous portions les lourds fagots de genêts ou de branches de pins.

Pour chauffer à point, il ne fallait pas moins de sept fagots au premier
Les autres, les jours suivants, le four bien moins froid,
N'en utilisaient que cinq ! Et bien sûr personne
Ne voulait commencer. À Benoît en paiement, on en donnait un.

Au bord du chemin, entre les maisons, se dressait la cabane ;
Une vieille porte en bois, piquée de taches* rouillées, une petite fenêtre,
D'un côté, trois ou quatre planches larges encastrées dans le mur,
De l'autre, les outils qui servaient pour le four,
Au fond, le four, à la porte de fer, la large cheminée noire de suie.

Tandis que mon père s'en venait pour commencer à chauffer,

---

[25] Il s'agit de fours privés. Depuis la Révolution, il n'existe plus de fours banaux dont la gestion relevait du droit féodal. La majorité des fours existant encore sont de date post-révolutionnaire et représentent précisément une conquête populaire sur les abus des seigneurs. Ces fours sont donc « de villages » ou « communaux » et non « banaux ». C'est manifester une certaine médiocrité d'esprit et une insulte à l'égard de nos prédécesseurs, que de qualifier, lors de fêtes de villages par exemple, nos fours de « banaux » alors qu'ils permettent de cuire cet autre symbole de la liberté qu'est le pain [H.Q.-Ch].

Ma mère pétrissait à nouveau la pâte bien reposée, d'un main assurée
Et façonnait six ou sept pains qu'elle plaçait dans des corbeilles
Avant de les porter au fournil, au chaud, pour les faire lever.

Mon père à peine arrivé, la canne à la main, la pipe à la bouche,
Entrant dans la pièce sombre, s'asseyant sur une souche,
Benoît, de son métier passé, de ses déboires avec le lutin l'entretenait,
Alors que rapidement il allumait le feu !

Les rameaux secs, sentant bon le pin, en s'enflammant, crépitaient
Et les briques du four par les flammes léchées, rougeoyaient
Le temps passant, peu à peu, du four blanchissait la voûte
Signe que chaud à point, il était prêt à recevoir la pâte.

Quelques coups d'ariable pour éparpiller les braises rouges et ardentes
Qui brûlaient sa figure burinée et cuisante
Et du trou où il trempait prenant le lourd écouvillon,
Il nettoyait les pierres larges du four et laissait tomber la chaleur.

Puis il enfournait pains, pâtés, prunes et la pompe* du chien
Sans oublier les plats au four bien préparés des voisins !
À mesure que le temps passait, s'échappant du four
Une merveilleuse odeur emplissait l'air alentour, pour la journée.

Le temps de cuisson écoulé, le moment de défourner était proche ;
Prenant la grande vieille pelle plate qu'il décrochait du mur,
Heureux, fier de son travail, il défournait les pains bien levés
Et les rangeait dans les panetons empilés à ses pieds,
Avant de les placer sur les rayons, au chaud,
Un long moment pour les laisser refroidir correctement.

Le soir enfin, un paillas* sous chaque bras, nous emportions
Les bonnes miches rondes que nous dégustions par avance.
Puis, les unes contre les autres au garde-manger
Pour trois semaines au moins, nous allions les ranger !

La fèsta dau caion

Lo vint de feurièr, qu'èra la fèsta vès Olhas ; en eifèt, lo monde de la Maison dau vilatge qu'apélan la Maison pour Tous, tuàvan lo caion.

Crèio que qu'es l'Ivès dès Jaquida qu'anèt quèrre la bèstia vès un païsant de l'autre latz de Lèire, pròche de Rosièr. Quand tornèt, li estachèran una jamba dès darrèir aub una còrda e ne'n botèran una autra dins son nas. Puèis, la jaguèran sus lo banc. La paura bèstia qu'avià paur, bramava tant que ne'n savià faire ! Mas dengús l'escotava. Pasmins, son pas mauvès vès Olhas.

Lo sannaire prenguèt son cotèl e li lo plantèt dins lo coil. Vos diso pas los brames que fasià nòstre caion que gigotava sus lo banc. Lo Jan-Paul dès Padé trocèt sas manjas e virèt lo sanc dins una poisèira e faguèt volar a los chins las salopariás que s'apejàvan a sos deits.

Quand nòstre « condamnat » s'arrestèt de bealar e que seguèt crebat, lo tornèran jaire sus de vièlhas planchas e lo Jacques aduguèt un clèiç de palha per lo busclar. Mas, davants, beguèran la gota ; avian tan-si-pèc set !

Una fèis que la bèstia seguèt brutlaa, li traguèran los arpilhons e los canilhons que faguèran petar a los chins que se batian per los catapiar. Après, la tornèran jaire sus lo banc per la lavar aub de morseaus de teules. Lo tuaire prenguèt son grand cotèl, l'afialèt e li copèt la tèsta que trempèt dins una poisèira d'aiga per esgotar lo sanc. Puèis, la pendolèt a un clòut per la faire escolar. Après, li badèt la peitrina, sortiguèt lo ventre que pausèt sus una taula. Diguèt a quaucús de viste escarvertar la coifa sus un lèit. Quand seguèt despeçaa, botèran lo mantèl e los jambons sus una clèia. Dau temps, las femnas preparàvan lo dinnar dau caion. E davants qu'anar minjar, los òmes lavèran los bueaus après los avèr desgraissats, coflèran la biçonla e los poumons.

Lo sannaire faguèt petar un còp de cotèl dins lo quèr per faire filar lo sanc que demorava. Aub una còrda sarrèran la corniòla e pendolèran tot a una soliva aub lo fetge.

Vos parlo pas dau dinnar que seguèt joiós, arrosat de quauques braves canons. L'après-meijorn e tota la vespraa faguèran los bodins e se botèran a destalhar la vianda per las saucissas.

E coma vès Olhas se sàvan galar, lo lendeman, lo matin tornèran començar, achabèran lo travalh, tastèran los bodins e las saucissas sans eissublar lo bacon, mingèran de gàtos, chantèran, contèran de blagas e lo temps passèt viste.

La fête du cochon

Le vingt février, c'était la fête à Ouillas. En effet, les adhérents de la Maison du village[26] aujourd'hui appelée la Maison pour tous avaient tué le cochon.

Je crois que c'est Yves de chez Jaquida qui alla chercher l'animal de l'autre côté de la Loire, près de Rozier. Quand il fut de retour, on lui attacha une patte de derrière avec une corde et on lui en plaça une autre dans le nez. Puis on le coucha sur le banc. La pauvre bête qui avait peur gesticulait et hurlait tant qu'elle pouvait. Mais personne ne l'écoutait. Pourtant ils ne sont pas méchants à Ouillas.

Margnac saisit son couteau pointu et le lui planta dans le cou. Je ne vous dis pas les hurlements que poussait notre cochon qui remuait sur le banc. Jean Paul de chez Padé retroussa ses manches et battit le sang dans un récipient, il fit voler aux chiens les déchets qui s'accrochaient à se mains.

Quand le « condamné » s'arrêta de hurler et qu'il fut mort, on le coucha sur de vieilles planches et Jacques amena une botte de paille pour le brûler. Je crois qu'auparavant ils burent la « goutte », ils avaient un peu soif.

Une fois la bête brûlée, on lui arracha les ongles et la corne des doigts qu'on lança aux chiens qui se battaient pour les attraper. Ensuite, on la recoucha sur le banc pour la toilette avec des morceaux de briques. Le tueur prit son grand couteau, l'aiguisa un peu et lui coupa la tête qu'il mit à tremper dans un seau d'eau pour écouler le sang et il la suspendit à un clou pour la faire égoutter.

Après, il lui ouvrit la poitrine, sortit le ventre qu'il déposa sur une table. Il demanda à quelqu'un de vite écarter la coiffe sur un dessus de lit.

Quand elle fut dépecée, on plaça le manteau* et les jambons sur une claie. Pendant ce temps, les femmes préparaient le repas du cochon. Et, avant de manger les hommes lavèrent les boyaux après les avoir dégraissés, gonflèrent la vessie et les poumons.

Margnac donna un coup de couteau dans le cœur pour faire partir le sang qui y restait. À l'aide d'une corde, ils serrèrent la corgnole* et suspendirent le tout à une poutre avec le foie. Je ne vous parle pas du dîner qui fut joyeux, arrosé de quelques bons canons ! L'après-midi et durant toute la soirée, ils firent les boudins et commencèrent à détailler la viande pour les saucisses.

Et, comme à Ouillas, on sait bien s'amuser, le lendemain, le matin, ils recommencèrent, finirent le travail, goûtèrent le boudin et les saucisses, sans oublier le lard, mangèrent des gâteaux, chantèrent, racontèrent des histoires et le temps passa fort vite !

Et tout cela, sur la mort d'une pauvre bête !

---

[26] Il s'agit de l'ancienne maison de la béate dont il est question dans le texte « L'école du village ».

IV — Paures sovenirs

Quand l'aiga mancava

A la campanha, autres còps, sovent l'aiga mancava quand lo seche se fasià sentir. Lo monde se trobàvan deisarmats, cranhent queu moment coma la grela.

Vès Olhas, chasca màison avià un poitz o dos per eissaiar de se parar de queu deisastre de l'estiu. Per abeurar lo bestiar, dos grands bachàs èran estalats a la Croitz, d'en bas dau gròs fraisse mas au moendre signe de seche, avian tèit fait de s'agotar. Un poitz en pèiras, aub un bachàs bien large dins lo chamin sarrat que menava vès lo servià a faire beure los tropeaus d'en aut dau vilatge. Au pè dau Luòc, a l'entraa, aviam la font, un grand poitz large e priond, talhat dins lo rochièr, a l'aiga clara que pissava dins dos o tres bachàs. Quela aiga èra frescha, franc bona a beure per lo bestiar e surtot per lo monde qu'aub de grandas poisaòrs s'anàvan alimentar. La font semblava una granda fenèstra sombra que fasià paur a los petits, badaa contra lo prat dès Jules, aub una gròssa pèira dès davants, usaa per las còrdas a fòrça d'avèr tirat l'aiga.

A la màison, lo pairin èra charjat de la corraa d'aiga. Que fasse d'aura, que plòve, que burle, nòstre òme se rendià a la font plusièrs còps per jorn aub sas poisaòrs en fèrre que plaçava sotz l'eivièr.

Lo matin e a meijorn, l'ivèrn, menàvam beure las vachas e quand las laschàvam, la rèsta dau temps, en tornant d'en champs, se povian parar de la set a lur aise. L'aiga remplissià los bachàs que desbordàvan e s'anava pèrdre dins lo claus dès Jules.

E per la buaa alòrs ? Pas question de machinas a lavar a quela eipòca, ren mas de sèrvias, grands pertús au mèi de los

prats a la Sant-Jacma, au Mont-Mialon e surtot a la Coturièra dins un prat dès Lanièr, a l'ombra d'un grand noièr. Quasi tot lo monde s'i rendià per un croi chamin que corrià au mèi de los prats. Cinc gròssas pèiras platas, usaas a fòrça d'avèr servit, plonjàvan dins l'aiga pròpra. Per tots los temps las femnas s'i rendian per de puardas que ne'n fenissian pas aub de poisaòrs desbordant de linge a lavar. A janolhs dins de caissas en boèsc a tres faças, garniás de bòtjas o de vèlhas cubèrtas espelaas, tot en discutent, sans pèrdre una menuta, atacàvan de fretar de longs moments. E si una o l'autra achabava la promèira, sovent aidava sa veisina.

A la prima, l'estiu, quo èra un pleisir de travalhar a l'ombra de los noièrs dins queu petit caire pesible e calme, escotant en mesme temps la chançoneta de l'aiga bien clara que corrià entre las pèiras. Mas l'ivèrn, quand burlava, que lo freid sarrava, lo temps passava pas viste per nòstras lavandèiras, imobilas, jalaas sus plaça !

Quant ne'n trobariátz an-uèi per travalhar de la sòrta ? V-o gaitàvan pas ! Quo èra com aquò, avian pas lo temps de se plànher ! Puèis, l'aiga mancava pas…

Òr sovent l'estiu, quand lo seche durava, que la plòva fasià mas lo torn, plus d'aiga dins las sèrvias ! Alòrs, per se despaitar, chalià cherchar alhurs e filar a dos quilomètres dau vilatge, vès los Aigais, a la Fàia onte un petit riu que davalava dau canale e que jamais s'agotava laissava córrer una aiga clara e pròpra entre las piblas, las ronzas e los vèrnes. A cinc oras dau matin, sovent ma maire e la Faní davalàvan aub lo calhaire e tornàvan tres o quatre oras plus tard, lur linge sentent bon e bien nete. De còps, charjàvam la buaa sul char e ieu, dau temps que lavàvan, gardavo las vachas dau ras sans desliar. Quauques ans mais, quand Jan Bure avià achatat son asne per transportar los babelons, emmenava las poisaòrs per rien mas una petita pièça !

Si l'aiga mancava per la buaa, mancava mais per tot e fasiam de nombrós voiatges vès la Fàia aub lo tonèl. Los poitz se voidàvan los ús après los autres. Nòstra font, chasque jorn baissava… baissava. E quand tornàvam d'en champ, i teniam pas per abeurar de vachas que la set rendià franc fòlas.

Tiràvam aub de còrdas, de poisaòrs que venian mas veire dins lo bachàs. Fasiam mais marchar una vèlha pompa, ne'n poviam pas tenir. A ! las chalià veire quelas pauras vachas que viràvan de tots los latz, mauvesas e que se batian ! Filàvan aub la set.

Sovent mèsmas dos o tres tropeaus se trobàvan aus bachàs en mesme temps. Malgrèt los brames de los païsants, las vachas esnervaas, tenalhaas per lo besoènh de beure se mesclàvan e quo èra alòrs de combats sans mercí, solevant la poussièra dins un rafut de tots los diables de las banas que s'afrontàvan. Pas besoènh d'eissaiar de las separar ! Per bonèr, los chins, los braves chins de bergèir, bien dreiçats e fins entràvan dins la partiá, las mordian a los talons e arribàvan a las separar. Mas las pauras bèstias filàvan la set au ventre.

A la fin, plus la moendra gota d'aiga a la pompa e las poisaòrs rasclàvan lo fons dau poitz. Alòrs en tornant d'en champ, preniam la rota daus Aigais onte las vachas se povian abeurar a lur aise. Mas quand s'entornàvan aub la chalor brutlanta, la set las tornava jarjilhar. Quò fasià regrèt.

Bailàvam ben de sòls per dire de messas… mas lo Bon Dieu semblava franc sord !

Enfin, en 1956, la fin dau calvaire : la comuna deicidèt per tots los vilatges dau platèl d'adure l'aiga dau canale, una veritabla aiga benèia que botèt fin au mauvès rèive de los estius.

E dempuèis queu moment, vès lo Cortial, au mèi de los grilhotons e de la balèiras se dreiça fière e bien naut dins lo ceal nòstre chastèl d'aiga !

Quand l'eau manquait

En campagne, autrefois, souvent l'eau manquait quand la sécheresse se faisait sentir. Les gens se trouvaient désarmés craignant ce moment comme la grêle !

À Ouillas, chaque maison avait un puits ou deux pour tenter de se prémunir contre ce fléau de l'été. Pour faire boire les bêtes, deux grands bachas* étaient installés à la Croix, en dessous du gros frêne mais au moindre signe de sécheresse, ils avaient tôt fait de se tarir. Un puits en pierres, avec un autre très large, dans le chemin fermé qui conduisait au Cès, servait pour abreuver les troupeaux du haut du village. Au pied du hameau, à l'entrée, nous avions la Fontaine, un grand puits large et profond, taillé dans le rocher, à l'eau claire qui coulait dans deux ou trois abreuvoirs. Cette eau était fraîche, très bonne à boire pour le bétail et surtout pour les gens qui, avec de grands seaux allaient s'approvisionner. Cette fontaine ressemblait à un grande fenêtre sombre qui faisait peur aux enfants, ouverte face au pré de chez Jules, avec une énorme margelle en pierre, usée par le passage des cordes tant avait été puisée de l'eau.

À la maison, le tonton était chargé de la corvée d'eau. Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il burle*, notre homme se rendait à la fontaine plusieurs fois par jour avec ses seaux en fer qu'il rangeait sous l'évier.

Le matin et à midi, l'hiver, nous conduisions les vaches à l'abreuvoir et quand nous les emmenions paître, le reste du temps, au retour, elles pouvaient se désaltérer à leur aise. L'eau remplissait les bachas* qui débordaient et allait se perdre dans le clos de chez Jules.

Et pour la lessive alors ? Pas question de machines à laver, uniquement des lavoirs, grands trous au milieu des prés, à la Saint-Jame, au Montmialon et surtout à la Couturière, dans un pré de chez Agnès, à l'ombre de grands noyers. Presque tout le monde s'y rendait par un petit sentier qui courait à travers prés. Cinq grosses pierres plates, usées à force d'avoir servi plongeaient dans l'eau propre.

Par tous les temps, les femmes s'y rendaient pour de dures séances qui n'en finissaient pas avec de grands seaux de linge à laver. À genoux dans des caisses en bois à trois faces, garnies de vieux sacs ou de vieilles couvertures déchirées, tout en bavardant, sans perdre une minute, elles se mettaient à frotter durant de longs moments. Et, si l'une ou l'autre terminait la première, souvent elle venait en aide à sa voisine.

Au printemps, en été, c'était un plaisir de travailler à l'ombre des noyers, dans ce petit coin paisible et calme, écoutant en même temps le chant de l'eau très claire qui courait entre les pierres. Mais l'hiver, quand la bise sifflait, que le froid mordait, le temps ne passait pas vite pour nos lavandières immobiles, transies sur place ! Combien y en aurait-il aujourd'hui pour travailler de la sorte ? Elles n'y prêtaient pas attention ! C'était ainsi ; elles n'avaient pas le temps de se plaindre ! Puis l'eau ne manquait pas.

Or, souvent, l'été, quand la sécheresse perdurait, que la pluie ne faisait que passer, plus d'eau dans les lavoirs ! Alors, pour se débrouiller, il fallait chercher ailleurs et partir à deux kilomètres du village, aux Aigués, à la Faye où un petit ruisseau qui suintait du canal et qui ne tarissait jamais laissait courir une eau claire et propre entre les peupliers, les ronces et les vergnes. À cinq heures du matin, elles descendaient avec le laitier, ma mère et la Fanny de chez Mourier et elles revenaient, à pied, bien lasses, trois heures plus tard, leur linge sentant bon et bien net. Ou bien, elles chargeaient leur lessive sur le char et moi, alors qu'elles lavaient, je surveillais

les vaches tout à côté, sans les délier. Durant un année ou deux aussi, lorsque Jean Bure avait acheté son âne pour transporter les babés*, il emmenait leurs seaux pour une somme dérisoire !

Si l'eau manquait pour la lessive, elle manquait pour tout et nous faisions de nombreux voyages à la Faye avec le tonneau. Les puits se vidaient les uns après les autres. Notre fontaine, de jour en jour baissait, baissait... Quand nous revenions d'en champ, nous n'abondions pas pour donner à boire à des vaches que la soif rendait complètement folles.

Nous puisions avec des cordes, des seaux d'eau qui ne venaient que voir le fond du bachas. Nous actionnions aussi une vieille pompe à bras mais c'était insuffisant. Ah ! il fallait les voir ces vaches qui tournaient de tous côtés, en colère et qui se battaient. Elles repartaient avec la soif.

Souvent aussi, deux ou trois troupeaux se trouvaient à l'abreuvoir en même temps. Malgré les cris des paysans, les vaches excédées, tenaillées par la soif se mélangeaient : c'était alors des combats sans merci, soulevant la poussière dans un brouhaha terrible de cornes qui s'affrontaient.

Pas question de tenter de les séparer ! Par bonheur, les chiens, les braves chiens de berger, bien dressés et intelligents se mettaient de la partie les mordant aux talons et... ils arrivaient à les séparer. Mais les pauvres bêtes repartaient la soif au ventre.

À la fin, plus la moindre goutte d'eau à la pompe, les seaux raclaient le fond du puits. Alors, en revenant d'en champ, nous prenions la route des Aigués où les bêtes pouvaient se désaltérer. Mais au retour sous une chaleur torride, la soif les taquinait à nouveau ! Cela faisait pitié !

On donnait bien des sous pour faire dire des messes mais le Bon Dieu semblait totalement sourd !

Enfin en 1956, la fin du calvaire, la commune décida pour tous les villages du plateau d'amener l'eau du canal... une véritable eau bénite qui mit fin au cauchemar de tous les étés !

Depuis ce moment, au Cortial, au milieu des genêts et des balais, se dresse fier et bien haut dans le ciel, notre château d'eau.

An foam vès Aurec

Vos ai sovent parlat de l'eipòca de la darrèira guèrra onte lo monde ne'n avian pas pro de batalhar a causa de queu drame ontós. Auriam dit que lo Bon Dieu, maucontent de la meschancetat daus òmes, los volià chastiar coma si i avià pas pro de los « Bòches « qu'espauventàvan lo monde entèir.

En eifèt, dos o tres ans durant, lo mauvès temps faguèt patir los païsants de vès nos en sacatjant las recòltas : un ivèrn afrós en quaranta dos aub un freid de chin a pas poentar lo nas de fòra, de montanhas de nèu aub de conhèiras einòrmas, la burla e de monde que se povian gaire chaufar.

La prima d'après, la jalaa sacatjèt l'èrba, los blats e l'estiu, la secharessa que s'èra pas vedúa dempuèis de temps rostiguèt tot sans parlar de la grela per achabar !

Òr se trobèt a queu moment, vès Aurec que lo pan venguèt a mancar. Qué faire per bailar a minjar au monde de la Comuna ?

Lo mèra de l'eipòca, se deupuguèt de trobar una solucion a queu probleme. Aub lo prefeit dès'l Puèi, deicidèran de demandar a los païsants d'adure chascús, en rapòrt aub l'impòrtança de sa fèrma una charraa de gèrbas. Feliç Galhard qu'èra conselhièr de la comuna per lo platèl, seguèt charjat de los rencontrar per los deicidar a participar a l'operacion.

Nòstres païsants qu'èran pasmins bien secoduts per lo mauvès temps coma vos ai dejás dit, los ús e los autres aduguèran un charjament. E me rapelo, lo Matieu Lioger que fasià la fèrma dès Du Vilard, vès la Granjassa qu'amenèt aub sos bueaus una charraa de gèrbas einòrma.

Dins lo matin dau jorn, o escoguèran ; lo mèra, lo prefeit e lur suita se desplacèran alòrs que los païsants, las femnas dau vilatge, los petits de l'escòla èran sus plaça per los receure. Aviam jamai, vès Olhas, vedut tant de monde, tant de grand monde !...

Lo vèspre, las gèrbas escogúas, un grand camion dès Ploton chargèt las bòtjas e las emmenèt vès lo Pont, au molin

onte Jan-Baptiste Measson escrasèt lo gran. E lo monde poguèran minjar.

Penso que nombrós son encara los ancians dès Aurec que se rapèlan de quel civenament de la darrèira guèrra.

Les gens d'Aurec ont faim

Je vous ai souvent parlé de l'époque de la dernière guerre où les gens n'avaient pas assez de batailler* à cause de ce drame honteux. On aurait dit que le Bon Dieu, mécontent de la méchanceté des hommes voulait les punir comme si ne suffisait pas la présence des « Boches » qui terrorisaient le monde entier.

En effet, durant deux ou trois années, le mauvais temps fit souffrir nos paysans en saccageant les récoltes : un hiver horrible en quarante-deux avec un froid de chien à ne pas mettre le nez dehors, des montagnes de neige et des congères énormes, la burle* et des gens qui n'arrivaient pas à se chauffer.

Le printemps qui suivit, le gel saccagea l'herbe, les blés et l'été, une sécheresse qu'on n'avait pas vue depuis longtemps rôtit tout sans parler de la grêle pour finir !

Or, il se trouva qu'à ce moment, à Aurec, le pain vint à manquer. Que faire pour donner à manger aux gens de la commune ?

Le maire de l'époque, dut solutionner ce problème. Avec le préfet du Puy, ils décidèrent de demander à chaque paysan d'amener, suivant l'importance de sa ferme, un chargement de gerbes. Félix Gaillard qui était conseiller municipal pour le plateau fut chargé de les rencontrer pour les décider à participer à l'opération.

Nos braves paysans qui étaient pourtant bien éprouvés par le mauvais temps ainsi que je vous l'ai déjà dit, les uns et les autres amenèrent un chargement. Et, je me souviens que Mathieu Liogier qui exploitait la ferme de chez Du Villard à la Grangeasse amena avec ses bœufs une charrée* de gerbes énorme !

La batteuse vint s'installer dans le pré du communal lequel était vaste et plat. Puis, durant une journée ou deux, l'animation à Ouillas fut à son comble avec beaucoup de monde et une procession incessante de chars de gerbes.

Au cours de la matinée du jour où eurent lieu les battages, le maire, le préfet et leur suite se déplacèrent alors que les paysans, les femmes du village, les enfants de l'école et leur maîtresse étaient sur place pour les accueillir. On n'avait jamais vu à Ouillas tant de monde, tant de grand monde !

Le soir enfin, les gerbes battues, un grand camion de l'entreprise Ploton chargea les sacs regroupés à côté de la batteuse et les emmena à Pont-Salomon, au moulin où Jean-Baptiste Méasson écrasa le grain. Alors la population eut du pain à manger !

Je pense que nombreux sont encore les anciens d'Aurec qui se souviennent de cet épisode de la dernière guerre.

V — Per achabar

La messa de meianuèit

Autres còps, la viá au país èra pas com an-uèi : çais avià pas la telé ni mais las distraccions de nòstre temps. Pasmins nos cinoiàvam pas tot au long de l'an…

Ten ! vos vau contar coma passàvam la nuèit de Noèl a quela eipòca. D'abòrd, d'aqueu temps, l'ivèrn se fasià sentir de jorns e de jorns sans dessarrar ! La nèu acaçava màisons, vilatges, tèrras e prats sos un espèis mantèl. Las jornaas èran sovent claras mas lo solelh tròp croi arribava pas a faire fondre la nèu e la glaça.

Los òmes, dins las charrèiras e lo torn de las màisons avian fait las traças mas quò colava e los matins, las femnas voidàvan los tirants de flors daus fornòs per que quò còle pas a fòrça de li drapilhar dessus.

De corraas avian estat organizaas per desbormar la granda rota dès Aurec ; chalià que lo calhère poguèsse passar aub son traïnèl de lait.

Avian mais neteiat la còsta, empruntaa chasque jorn per los ovrièrs e los païsants qu'anàvan faire las corsas au borg. Mas a fòrça d'avèr estat pietinaa, èra devenúa una veritabla colèira ! Chalià v-èsser fin per se pas escolanchar !

En queu jorn dau vinta-quatre de decembre de l'an quaranta-dos, nos, los matruts siem aus quatre cents còps : lo vèspre, davalem a pès a la messa de meianuèit aub las familhas dau vilatge. Ne'n chal pas mais per nos comblar d'aise.

Lo temps nos dura en apeitant lo moment de filar ; ne'n profitem per lujar en dusc'a bòrd de nuèit dins lo claus de los Garnièrs o vès Lòrior.

Lo vèspre, après lo travalh de l'estrable e lo sopar, tenem pas en plaça !

« Se chaudrà bien abilhar, ditz ma maire e coma sus los chamins quò còle, bailarèi a chascús de vèlhas chaucetas de lana per botar per dessus los solièrs.»

Nòu oras, chascús se vai preparar ; los òmes se ràsan e se descràssan dins una bacina alòrs que ma maire sòrt los abits de las diumanges que nos preissem d'enfilar. Espiem tots los bruchs venent d'a fòra. Dètz oras passaas, la plaça dau pè dau Luòc s'esvelha ; la jalaa pica, au ceal, las estealas pelhónan coma si èran ganziás. Las familhas coménçan a s'aroçar, los ús e los autres chaudament abilhats, s'esclairant a la flama trempaleianta de lantèrnas. I a mas los Jacquidas que son pas prèstes. Los veiquià !

« Anem-i, brame Feliç e si me volètz crèire, prenem lo chamin de la Jobèrta, la traça dins la còsta, es una veritabla colaira ; aub la penta, tendriam pas dreits ! I a mas se botar los ús darrèirs los autres e se seure.»

La banda s'esbranla alòrs joiosament, troblant lo calme priond de la nuèit. De còps, un o l'autre s'escolancha de tot son long o tomba a plat-cuòl. Se torna levar, blanc de nèu e boitilhant de dolor alòrs que los autres se pòian empachar de rire.

Dengús s'einòia – vos parlo pas de nosautres, los petits, siem òrs de nòstra pèl ! Los parents pàrlan de l'ivèrn, de la guèrra, de los potens e nos de los cadòs qu'apeitem aub empaciença.

Tot en marchant, la Faní qu'a bien de relegion nos conta la naicença d'aquel efanton qu'apèlan Jesús que venguèt sus tèrra i a mais de 2000 ans, dins un estrable. Sos parents que savian onte passar lo jaguèran dins la crecha dau ras lo bestiar. Quo es per causa qu'aquesta nuèit davalem a la Glièisa per fèstar l'*Enfant-Dieu*.

Quitant la rota dès la Fàia, prenem a travèrs los prats de los Garnièr. Nòstra colòna, esclairaa de plaça en plaça aub las lantèrnas, sembla un long vèrm luscnt que s'estira dins la nèu.

La nuèit calma, lo freid picant, la nèu que crisilha sotz los pas fai que nos sentem eirós. Ne'n demandem pas mais.

Au fons dau prat, nos engofrem dins lo boèsc franc nèir sus un estrèit violet en penta. Marchem alòrs a petits pas per nos pas aplatar. Chal un moment per trobar lo pè de la còsta e arribar au plat sotz lo gròs chastenhièr. Avancem sans tròp batalhar. Anem plus viste mas demòra encara dos quilomètres a faire sus la granda rota.

Avem pas freid quand rentrem dins lo borg onte las clòchas sónan a brèu de volaa. De monde van a la messa, nos sacam aub iles dins la glièisa dejás bien plena. Lo curat rapís a l'autar e los chantaires enrèian. Ieu me pòio empachar de portar mos uèlhs sus la granda crecha iluminaa, estalaa au pè de l'autar de la Santa-Vièrja.

La promèira messa achabaa, lo soem començа a se faire sentir. N'i en demòra encara doas davants que de nos entornar... Lo cantíc « *Les Anges dans nos campagnes* » reisona enfin e clau la ceremonia.

Tota la tropa dès Olhas tòrna prendre la rota, lo freid viu nos ravís e nos requinca. Avem pas gobi e la pensaa d'anar badar los cadòs nos baila d'alas per rapir.

Mais d'una ora plus tard, forbuts, siem a l'entraa dau vilatge. Perdem pas de temps per soetar bona nuèit e bona fèsta a chascús e nos sacar dedins. Los cadòs nos apèitan dau ras lo fornò ; aub ma sòrre e mon fraire siem aus anges : un mecanò, una popèia e son crosson, un parèlh de bueaus atealats, de libres sans parlar de papilhòtas e d'auranjas. Cuna fèsta !

Dau temps que mon paire vai poussar un brave repas de fen aus vachas – coma tots los ans per fèstar Noèl – ma maire sòrt d'una granda ola una bona saucissa frescha que desgustem aub apetís. Lo temps passa, chascús se vai jaire content de sa jornaa.

À la messe de minuit

Autrefois, la vie au pays n'était pas comme celle d'aujourd'hui. Pourtant, on ne s'ennuyait pas tout au long de l'année.

Tenez ! je vais vous raconter comment nous passions la nuit de Noël à cette époque. D'abord, en ce temps-là, l'hiver se faisait sentir des jours et des jours sans desserrer son étau.

La neige recouvrait maisons, villages, terres et prés sous un épais manteau. Les journées étaient souvent claires mais le soleil trop faible ne parvenait pas à faire fondre la neige et la glace.

Les hommes sur les chemins et autour des maisons avaient fait la trace mais ça glissait et les matins, les femmes vidaient les tiroirs de cendres du fourneau afin d'éviter les glissades à force de piétiner dessus. Des corvées avaient été organisées pour dégager la grand'route d'Aurec. Il fallait que le laitier puisse passer avec son traîneau de lait.

Ils avaient aussi dégagé la coursière empruntée chaque jour par les ouvriers et les paysans qui allaient aux courses au bourg. Mais à force d'avoir été piétinée, elle était devenue une véritable glissoire ! Il fallait être malin pour ne pas tomber.

En ce jour du vingt-quatre décembre quarante-deux, nous les petits, sommes aux quatre cents coups : le soir, nous descendons à pied à la messe de minuit avec les familles du village. Il n'en faut pas davantage pour nous combler d'aise ! Le temps nous dure en attendant le moment de partir ; nous en profitons pour faire de la luge jusqu'à la tombée de la nuit dans le clos des Garnier ou à Loriore. Le soir, après la corvée de l'étable et le souper, nous ne tenons pas en place !

« Il faudra bien s'habiller, dit ma mère et comme sur les chemins ça glisse, je donnerai à chacun une paire de vieilles chaussettes de laine que vous mettrez par-dessus les souliers.»

Neuf heures, chacun va se préparer ; les hommes se rasent et se décrassent dans une bassine alors que ma mère sort les vêtements du dimanche que nous nous empressons d'enfiler. Nous sommes à l'affût de tous les bruits venant du dehors. Dix heures passées, la place du bas du village s'anime ; la gelée pince, au ciel les étoiles scintillent comme si elles étaient transies. Les familles commencent a se grouper, les uns et les autres chaudement habillés, s'éclairant à la flamme vacillante de lanternes. Seuls, les Jacquvidas ne sont pas prêts. Les voilà !

« Allons-y, s'écrie Félix et si vous voulez me croire, prenons le chemin de la Jouberte, la trace, dans la côte est une véritable patinoire. Avec la pente, nous ne tiendrions pas debout. Mettons-nous en file indienne et suivons-nous.»

La troupe s'ébranle joyeusement, troublant le calme profond de la nuit. Parfois, l'un ou l'autre s'étale de tout son long ou tombe sur le derrière. Il se relève, blanc de neige et boitant de douleur tandis que les autres ne peuvent se retenir de rire.

Personne ne s'ennuie – je ne vous dis rien des enfants, nous sommes hors de nous ! – Les parents parlent de l'hiver, de la guerre, des potins et nous, des cadeaux que nous attendons impatiemment.

En cours de route, la Fanny qui a bien de la religion, nous entretient de la naissance de ce jeune enfant appelé Jésus qui vint sur terre il y a plus de 2000 ans, dans une étable. Ses parents qui ne savaient où aller le couchèrent dans la crèche près des animaux. Ainsi, depuis ce soir, nous descendons à l'église pour fêter l'Enfant Dieu.

Abandonnant la route de la Faye, nous traversons les prés des Garnier. Notre colonne éclairée de place en place à l'aide des lanternes ressemble à un long ver luisant qui s'étire dans la neige. La nuit calme, le froid piquant, la neige qui crisse sous les pas nous rendent heureux. Nous n'en demandons pas davantage.

Au fond du pré, nous nous engouffrons dans le bois sombre sur un étroit sentier en pente. Nous marchons à petits pas pour ne pas tomber. Il faut un moment pour trouver le pied de la côte et arriver sur le plat sous le gros châtaignier. Nous allons plus vite mais il reste encore deux kilomètres à faire sur la grand'route.

Nous n'avons pas froid en pénétrant dans le bourg où les cloches sonnent à toute volée. Des gens se rendent à la messe, nous entrons avec eux dans l'église déjà bien pleine. Le curé monte à l'autel et les choristes commencent à chanter. Je ne puis m'empêcher de porter les yeux sur la grande crèche illuminée installée au pied de l'autel de la Sainte Vierge.

La première messe dite, le sommeil commence à se faire sentir. Il en reste encore deux avant de repartir… Le cantique *Les Anges dans nos campagnes* résonne enfin et clôt la cérémonie.

Toute la troupe d'Ouillas reprend la route ; le froid vif nous ravit et nous requinque. Nous n'avons pas l'onglée et la pensée d'aller découvrir les cadeaux nous donne des ailes pour remonter.

Plus d'une heure après, fourbus nous voici à l'entrée du village. Il n'y a pas de temps à perdre pour souhaiter bonne nuit et bonne fête à chacun et pour rentrer. Les cadeaux attendent près du fourneau ; avec ma sœur et mon frère, nous sommes aux anges : un mécano, une poupée et son landau, un attelage de bœufs, des livres sans parler de papillotes et d'oranges. Quelle fête !

Alors que mon père va pousser un bon repas de foin aux vaches – comme chaque année pour fêter Noël – ma mère retire d'une grande casserole une bonne saucisse fraîche que nous dégustons avec appétit. Le temps passe, chacun va au lit content de sa journée !

La velhaa

Quo es l'ivèrn. Calme, lo vilatge dèrm e sembla mòrt. Plus de trafic, plus d'animacion, plus d'augeaus chantant dins los abres nuds, sotz un ceal sombre e tríste. Las màisons, las granjas, las estrables sarraas sémblan empaquetaas per resïstar a la bisa que nos ven sofletar aub son coive de glaça.

Sus los chamins, la jalaa a sechat la blòuja que fòrma de catòles sotz los pas. Los païsants bien abilhats, los pès au chaud dins lurs esclòps garnits de palha secha, a l'abric sèitan lo boèsc, féndan los estelons o tíran la mantia vès la farja, tómban de clòuts e de tachas a plena paila. Los matruts que s'àman bien galar pasmins, tràïnan gaire per las charrèiras en tornant de l'escòla d'autant que la nuèit sembla preissaa de davalar. Fai freid ! Qué l'òm es bien dau ras un bon fuòc de boèsc que ronfla dins la chaminèia.

Mas franc longs son los vèspres a quela eipòca onte lo travalh preissa pas tant. Per bonèr, vès Olhas, lo monde fòrman una granda familha e an l'avèrtia de s'aroçar quand la freida bisa fiula e que la jalaa picanta sarra, per passar ensems de grandas velhaas que nos cómblan d'aise nosautres los petits.

Ten ! Si volètz, anem passar una de quelas rencontras.

Recevem queu vèspre, vès nos, los Galhard, Lanièr, Valor, Luc Gerèi, Jacoidà, la Celina dès Jaconnet e la dama de l'escòla. Dempuèis ièr, ma maire a pas perdut una menuta per preparar sa recepcion. Ma sòrre, la Papí e ieu qu'apeitem queu moment mèlhs que dengús, siem aus quatre cents còps e nos es eivís que la jornaa s'achabarà pas. A mesura que lo moment apròcha, pistem tots los bruts venent d'a fòra.

I a bien de temps que la nuèit a ensarrat sotz sas alas sombras lo vilatge, quand enfin auvem tabustar a la pòrta. Los veiquià qu'arríban tots au còp, empaquetats, lo nas e las aurelhas roges de freid. La pòrta viste ressarraa, chascús pren plaça lo torn de la taula garniá, los òmes d'un latz, las femnas e nosautres, los petits, de l'autre.

Sans tardar las conversacions se bòtan en rota. Alòrs que nos los joèines joem a los chavals o a las damas, los grands se

laméntan sul freid afrós que deissarra pas e plànhan los malurós qu'an ren per minjar, beure o se chaufar.

Fan lo torn de las novèlas dau caire : los caions qu'an pas la viá bèla en queu moment ; los Garnièr ne'n mèsmas tuat i-un, un verrat einòrme de dos cent quatre-vint quilòs (lo mantèl de bacon èra large de doas mans !) ; las femnas se plànhan d'èstre oblijaas d'anar lavar lur buaa a la sèrvia, vès la Coturièra aub quela freidura que transperça e coi los deits si fòrt que ne'n gobís de longs moments.

En mesme temps, comencem a desgustar las friandisas : gatòs, salada de fruta, vin o verjús, siròp sucrat. La Mení e sa maire, la Cadí que pasmins ne'n cranhan gis per preparar de bonas veiaas arrèstan pas de tot trobar tan bon, disent que dau ras son bonas a ren ! Mas, dengús las vòl creire !...

Puèis parlem dau temps passat, de quelas relhas que traïnàvan au país dins lo temps, que ne'n volian gis chicar per lo travalh e las escharnissam : lo grand Pif, Pelòta, Tapleta, Tapa-a-l'uèlh e d'autres, de los marchands d'alumetas que demoràvan au vilatge e que los gendarmas poguèran jamais crochetar, apoiats qu'èran per los veisins.

Feliç que tot joèine a fait la granda guèrra conta la viá orribla e entenabla de las tranchaas aub la blòuja e lo freid, las atacas sotz una muaa d'obus dins quel enfern de fuòc, de fèrre e de sanc ! Quant n'i aguèt que tornèran la tèsta franc desboçolaa per tot ço qu'avian vedut coma queu paure Gustin que demorava a la Croitz qu'avià servit dins los Zoaves. Las diumanges après-meijorn, sotz lo gròs fraisse se creient au front, fasià la guèrra, s'arrestant mas quand tombava mòrt de fatiga !

Qué de joèines que tornèran jamais laissant lur familha en larmas la rèsta dau temps. E mon paire de contar non sans eimocion que tot joinet anava chasca setmana, faire una letra per una vèlha femna qu'avià mas un garçon que s'entornèt pas. La paura lo plorèt en dusc'a sa mòrt, son Marcelin.

La darrèira guèrra tot juste achabaa es dins las tèstas. Mon oncle Marius nos rapela son evasion d'Alemanha en quaranta-i-un. Parlem de los prisonièrs ; e d'eivocar Charlòt, un grand sarpiàs au nas pontut que se fasià apelar « la Jòia e lo bonèr ».

De cinc ans bailèt pas de sas novèlas ! Trista guèrra aub son cortège de malèrs e de mòrts !

Es question encara de la dama blancha que, la nuèit, dins los boèsc de la Fàia, fai se pingar tot dreits los peals sus la tèsta a quelos que móntan la còsta. Dengús la poguèt jamais arrestar. E mais dau picaire dès Sant-'Tiève qu'atacava las femnas, la nuèit aub son grand cotèl pontut.

Nos, los matruts perdem pas una mièta de çò que se ditz e nos trobem bien au mèi de los grands sotz la lumièra de la lampa… Per rien au monde voudriam sortir tot sols a queu moment de la nuèit.

Puèis riem de Benoit, nòstre menusièr de la cima dau vilatge, tormentat dempuèis qu'es naiçut per quela còia bèstia de lotin que i las fai totas.

La velhaa serià pas completa sans quaucas blagas, sans quaucas chançons : *Le cousin Laurent, Le langage parisien, La bohémienne, La belle-mère, Les fortifs, Bonhomme, Le métayer, Les blés d'or* e bien d'autras !

Dengús vèi lo temps passar ; pasmins quo es doas oras dau matin ! Ma maire serv alòrs lo cafè, de bon que chamja dau croi d'èrge que fasiam i a pas bien de temps. Chascús lo desgusta aub un grand pleisir. Una petita gota d'aigardent de dalainas o de cerèisas o de gota doça per las femnas e se chal separar.

Los ús e los autres se tórnan empaquetar sans avèr eissublat de fixar la data d'un autra velhaa vès Lanièr, la setmana que ven. Serem pas en pena per trobar que contar !

« Onte es passar queu temps ? » me disià, i a quauques jorn, la Faní de vès Mourièr

La veillée

C'est l'hiver ! Calme, le village dort et semble mort. Plus de bruit, plus d'animation, plus d'oiseaux chantant dans les arbres nus, sous un ciel sombre et triste. Les maisons, les granges, les étables, bien fermées semblent emmitouflées pour résister à la bise qui vient nous souffleter avec son balai de glace. Sur le chemin, le gel a séché la boue qui forme des croûtes très dures sous les pas.

Les paysans bien habillés, les pieds au chaud dans leurs sabots garnis de paille sèche, à l'abri, coupent le bois, fendent les bûches ou, actionnant le soufflet à la forge, font des clous à pleines poêles. Et les enfants qui aiment jouer pourtant, ne traînent guère dans les rues en revenant de l'école d'autant que la nuit semble pressée de tomber. Il fait froid. Comme on est bien, près d'un bon feu de bois qui ronfle dans la cheminée !

Mais fort longs sont les soirs, à cette époque où le travail presse moins. Par bonheur, à Ouillas, les gens forment une famille et ils ont l'habitude de se réunir quand la froide bise souffle et que le gel piquant serre pour passer ensemble de grandes veillées, ce qui nous comble d'aise, nous les petits.

Tenez, passons ensemble une de ces rencontres. Nous recevons, ce soir, chez nous, les Gaillard, les Agnès, les Valour, les Gerey du haut, les Mourier, Céline de chez Jaconnet et la Dame de l'école. Depuis hier, ma mère n'a pas perdu une minute pour préparer sa réception. Ma sœur qu'on surnomme la « Papy » et moi qui attendons ce moment plus que personne, nous sommes aux quatre cents coups et il nous semble que la journée ne finira pas ! À mesure que le moment approche, nous épions tous les bruits venant de l'extérieur.

Il y a longtemps que la nuit a enveloppé le village sous ses ailes sombres quand… enfin… nous entendons heurter à la porte. Les voilà qui arrivent tous ensemble, emmitouflés, le bout du nez et les oreilles rouges de froid. La porte vite refermée, chacun prend place autour de la table garnie, les hommes d'un côté, les femmes et nous, les enfants, de l'autre.

Aussitôt, les conversations s'engagent. Tandis que nous les jeunes jouons aux petits chevaux ou aux dames, les grandes personnes se lamentent sur le froid terrible qui ne lâche pas et plaignent les malheureux qui n'ont rien pour manger, boire ou se chauffer.

Ils passent en revue les nouvelles du coin : les cochons qui n'ont pas la vie belle en ce moment ; les Garnier en ont même tué un, un verrat énorme de deux cent quatre-vingt kilos ! Le manteau* de lard avait une épaisseur de deux mains ! Les femmes se plaignent d'être obligées d'aller laver leur lessive à la serve*, à la Couturière avec ce froid perçant qui leur cuit les doigts si fort qu'elles ont l'onglée de longs moments.

En même temps, nous commençons à déguster les friandises : gâteaux, salade de fruits, vin ou cidre, sirop sucré… La Meny (de chez Agnès) et sa mère qui pourtant n'ont pas leurs pareilles pour préparer de bonnes choses trouvent tout si bon, disant qu'à côté, elles ne sont bonnes à rien ! Personne ne veut les croire.

Puis les adultes évoquent le passé, avec ces rilles* qui traînaient au pays, qui n'avaient pas la moindre envie de travailler et les singent : Le grand Pif, Pelote, Tape-l'œil et d'autres, les marchands d'allumettes qui vivaient au village et que les gendarmes ne purent jamais arrêter soutenus qu'ils étaient par les voisins.

Félix qui, tout jeune, a fait la grande guerre raconte la vie horrible et insupportable des tranchées dans la boue et le froid, les attaques sous une pluie d'obus, dans cet enfer de feu, de fer et de sang !

Combien qui revinrent, la tête complètement tourneboulée par tout ce qu'ils avaient vécu tel ce pauvre Gustin qui vivait à la Croix et qui avait fait son service chez les zouaves. Les dimanches après-midi, sous le gros frêne, se croyant au front, il refaisait la guerre, ne s'arrêtant que lorsqu'il tombait, mort de fatigue!

Combien d'autres qui ne revinrent jamais, laissant leurs familles en pleurs pour le restant de leurs jours ! Et mon père de raconter non sans émotion que, tout jeune, il allait chaque semaine, écrire une lettre pour une vieille femme qui n'avait qu'un garçon… qui ne revint jamais ! La pauvre le pleura jusqu'à sa mort.

La dernière guerre tout juste terminée est dans les têtes. Mon oncle Marius évoque son évasion d'Allemagne en 1941. Nous parlons des prisonniers, rappelant le souvenir de Charlot de chez Rouby, un grand escogriffe au nez pointu, célibataire, original en diable qui se faisait appeler « La Joie et le Bonheur ». De cinq ans, il ne donna pas de ses nouvelles ! Triste guerre avec son cortège de malheurs et de morts.

Il est aussi question de « La Dame Blanche » qui, la nuit, dans les bois de la Faye, fait dresser tout droits sur la tête, les cheveux de ceux qui grimpent la coursière. On n'a jamais pu l'arrêter ! Et aussi du « Piqueur » de Saint-Étienne qui attaquait les femmes, la nuit, avec un grand couteau pointu !

Nous, les petits, ne perdons pas une miette de ce qui se dit et nous sommes à l'aise, parmi les grands, sous la lumière de la lampe !… Pour rien au monde, nous ne voudrions sortir seuls, à ce moment, dans la nuit.

Puis nous rions de Benoît, notre menuisier du haut du village, tourmenté depuis qu'il est au monde par cette canaille de lutin qui les lui fait toutes.

La veillée ne serait pas complète sans quelques blagues, sans quelques chansons : *Le cousin Laurent, Le langage parisien, La bohémienne, La belle-mère, Les fortifs, Bonhomme, Le métayer, Les blés d'or* et d'autres. Personne ne voit le temps passer. Pourtant il est deux heures du matin !

Ma mère sert alors le café, du bon qui change du médiocre café d'orge que nous faisions il n'y a pas si longtemps. Chacun le déguste avec un grand plaisir. Une petite goutte d'aigardent* de prunes ou de cerises ou de douce pour les dames et il faut se séparer.

Chacun se rhabille sans avoir oublié de fixer la date de la prochaine veillée chez Agnès, la semaine prochaine. Nous ne serons pas en peine pour trouver de quoi raconter.

« Où est passé ce temps ? » me disait il y a quelques jours, à la maison de retraite, Fanny de chez Mourier.

VI — A n'autre còp

Nòstre país

Ad-aira, me voudrio adreiçar a tots los pren-l'èr e los toristes que conéissan pas nòstre país.

Si vos trobètz de passar dins lo caire venent de Sant-'Tièvе o de Formeniu per lo Pertuset onte Lèire calma e larja davala dès lo Puèi, serpenta e s'esvenla entre las montanhas que l'ensàrran de los dos latz, prenètz lo temps de visitar nòstra comuna dès Aurec.

Anètz d'abòrd seure la rota estrèita que passa au pè de rochièrs einòrmes e franc nauts onte se pinga lo chastèl de l'ancien temps de Cornilhon.

Après una petita còsta, vos veiquiá a Sant-Paul, entornat de la ribèira.

Un viratge raide e vos trobètz sus la comuna en traversant los riants vilatges de Semena e las Aulanhièras. Si siètz pas tròp preissats, l'estiu, arrestètz-vos un moment e profitètz de los ombratges e de permenadas sus Lèire.

Tan-si-pèc mais loènh, siètz a l'entraa dau borg. Filètz tot drèit, traversant la vièlha vila, aroçaa dau ras la glièisa e lo chastèl dès Rei aub son grand claus badat a las permenadas dempuèis quauques temps.

Vesitètz mais tot pròche, lo chastèl dau Moine sacristen onte, dins lo temps, de sèrs sonhàvan los vièus.

Puèis, traversètz Lèire sus un pont tot nòu per profitar de la piscina e dau campatge.

Si l'envèia vos pren, continuètz per la rota de l'Escorchat dusc'a Malhòl d'onte aurètz una vúa eistraordinaira de cunt latz que vos virèssatz.

Mas, avètz pas achabat ; tornètz revirar per montar de l'autre latz.

En rota, arrestètz-vos un moment dau ras la petita chapèla de Nòstra-Dama-dès-La Faia, escondúa au mèi de los boèsc de pins e de faus. Un quilomètre plus naut, entrètz vès Olhias onte los autrescòps, los farjaires èran nombròs.

Continuètz après en direccion dès lo Cortial, a la cima dau platèl davant que de davalar a la Torn dès Auriòl que se drèiça fièra au-dessus de la ribèira Semena que se'n vai, dins de gòrjas estrèitas e priondas, se mesclar a Lèire, a l'entraa dau vilatge de Semena.

Sió sure qu'après queu torn, l'enveia de tornar au País vos prendrà.

Notre pays

Maintenant, je voudrais m'adresser à tout les « prend-l'air » et les touristes qui ne connaissent pas notre pays.

Si vous vous trouvez à passer dans le coin en venant de Saint-Étienne ou de Firminy par le Pertuiset où la Loire calme et large descend du Puy, serpente et paresse entre les montagnes qui l'enserrent des deux côtés, prenez le temps de visiter notre commune d'Aurec.

Vous allez d'abord suivre la route étroite qui passe au pied des rochers énormes et vraiment hauts où se dresse le château de l'ancien temps de Cornillon.

Après une petite montée, vous voilà à Saint-Paul, entouré de la rivière.

Un virage raide et vous vous trouvez sur la commune en traversant les riants villages de Semène et des Ollanières. Si vous êtes trop pressés, l'été, arrêtez-vous un moment et profitez des ombrages et des promenades sur la Loire.

Un peu plus loin, vous êtes à l'entrée du bourg. Filez tout droit, en traversant la vieille ville, regroupée autour de l'église et du château de chez Rey avec son grand parc ouvert aux promenades depuis quelques temps.

Vous visiterez aussi tout près, le château du Moine sacristain où dans le temps, des sœurs soignaient les vieux.

Puis, vous traversez la Loire sur un pont tout neuf pour profiter de la piscine et de la campagne.

Si l'envie vous prend, continuez par la route de l'Écorché jusqu'à Mailhol d'où vous aurez une vue extraordinaire de quelque côté que vous vous tourniez.

Mais, vous n'avez pas terminé ; retournez d'où vous venez pour monter de l'autre côté.

En route, arrêtez-vous un moment près de la petite chapelle de Notre-Dame-de-la-Faye, cachée au milieu des bois de pins et de hêtres. Un kilomètre plus haut, vous entrez dans Ouillas où les forgerons étaient nombreux, autrefois.

Continuez après en direction du Cortial, en haut du plateau avant de descendre à la tour d'Oriol qui se dresse fière au-dessus de la rivière de Semène qui s'en va, dans des gorges étroites et profondes, se mêler à la Loire, à l'entrée du village de Semène.

Je suis sûr qu'après ce tour, l'envie de revenir au pays vous prendra.

Termes de français local

La locution « français local » convient mieux que celle de « français régional » employée autrefois qui, aujourd'hui tendrait à faire accroire que l'espace régional administratif se confond avec une identité et des intérêts communs. Ce qui n'est pas du tout le cas. Ici, « français local » s'applique au Velay, et plus précisément à la moitié orientale de ce pays. S'il s'agit bien d'un espace local, on ne sera pas étonné de trouver des rapports très nombreux avec l'ensemble occitan.

Abandon : à la campagne après la Toussaint, il n'y avait plus de limite entre les prés des différents propriétaires. C'était l'abandon. Les gamins aimaient cette époque de plus grande liberté et en profitaient pour faire cuire sous la cendre, les pommes de terre délaissées de la récolte.
aigardent : eau de vie de prunes ou de cerises.
aplonjonner : après avoir fini de moissonner un champ de blé, on faisait sécher les gerbes en les assemblant en petites meules de dix à quinze gerbes, les plonjons. Après quoi, au bout de quelques jours, on venait les ramasser pour monter le gerbier.
ariable : outil utilisé, quand le four à pain est chaud, pour enlever les braises encore brûlantes avant d'enfourner le pain.
arrête-bœuf : *hugrane* : plante piquante aux racines profondes poussant en touffes. Lorsque la charrue la rencontrait, elle calait et ainsi arrêtait les bœufs.
arosser : mettre le foin en rouleau ; mettre en petits tas ; regrouper. Cf. DFRV[27], *arosser, arousser*, mettre le foin en rouleau.
babés : pommes de pins servant à allumer le feu qu'on ramassait sèches, l'été. Diminutif, *babelou.* Cf. DFRV, idem.
bachas : bac de fontaine pour faire boire les bêtes. Cf. DFRV, idem.
baillarde (vache) : une vache de deux couleurs par exemple, rouge et blanc.
barbater : parler abondamment sans trop savoir ce qu'on dit.
barre (de pommes de terre) : quand on arrachait les pommes de terre, on délimitait le champ en portions de vingt à vingt-cinq mètres de long.
basane : grand tablier de cuir du cloutier pour se protéger des étincelles. Cf. DFRV, idem.
batailler : peiner beaucoup, dans un travail par exemple.
béate : religieuse de la congrégation vellave des Demoiselles de l'Instruction. On l'appelait le plus souvent sœur, mot passé tel quel en occitan.
benou : récipient en bois, muni de deux poignées. On dit aussi un *benon.*
biche : pot en grès pour conserver les produits alimentaire ; pot à soupe (on dit aussi dans ce cas, *bichou*). Cf. DFRV, grand pot en fer ou en grès.

---

[27] DFRV : *Dictionnaire du français régional du Velay* (Martin Jean-Baptiste et Fréchet Claudine).

bigot : pioche à deux, trois ou quatre dents utilisée pour arracher les pommes de terre.
bille : outil en bois servant à fermer le nœud en paille d'une botte de paille ou d'un fagot. C'est encore un manche en bois ou fer utilisé pour serrer une charretée de foin ou de gerbes. Plantoir à choux ou à carottes. Cf. DFRV, levier en bois ou en fer servant à actionner le treuil d'une charrette.
biller : serrer un chargement de foin au moyen d'une bille. Cf. DFRV, idem.
boge : sac en jute pour le blé, les pommes de terre, les babés. Cf. DFRV, idem.
bouiou : veau.
bourre : ici, nuage épais.
bourre-de-chien : herbe des mauvais prés secs, très difficile à couper.
bourrue (adj.) : le pelage des vaches, en hiver est fait de poils (*la borra*) longs qui les protègent du froid. Elles le perdent au printemps.
brave : génisse. Cf. DFRV, idem.
burle : vent qui souffle la neige et crée des congères. Ce phénomène est particulier au Velay, au nord du Gévaudan et au Vivarais. Ce mot ne trouvant pas en français d'équivalent à fini par être accueilli dans les dictionnaires.Cf. DFRV, idem.
Chance : chaintre/fourrière/tournière. Espace où l'on tourne la charrue au bout d'un champ ; cette partie sera travaillée à la fin du labour, perpendiculairement au reste des sillons.
charive : chemin plus ou moins défoncé permettant le passage des attelages dans le bois.
charrée (de foin) : une charretée.
chauche-fenière : appareil imaginaire devant servir à tasser le foin dans la grange. Cf. occ. *chauchar* (piétiner, tasser). Cf. DFRV, *chaucher*, fouler.
chaude : le cloutier pour façonner son clou fait rougir la tige de fer au feu une ou deux fois suivant la difficulté. On appelle cela une « chaude ».
chirat : tas de pierres amoncelées au milieu d'un terrain (pré ou terre) au cours des années par les paysans.
clouyère : matrice permettant la fabrication de la tête du clou forgé.
colever : basculer la caisse du tombereau pour décharger la marchandise. Cf. occ. *coa* (queue) + *levar* (lever) ; voir DFRV, *coilever, colever, culever* (basculer [charrette, tombereau] ; boire d'un trait un verre de vin).
corgnole : trachée et tube digestif.
cuit (nm.) : pâtée des cochons.
déprofiter : gaspiller, laisser perdre. Contraire : profiter. Cf. DFRV, idem.
désandagner : écarter l'herbe fraîche derrière le faucheur ou la machine pour la faire sécher.
durer (à qqn) : sembler long.
écharpir : action consistant à ouvrir la gerbe sur la batteuse après que le lien a été coupé par un ouvrier qui la fait passer à un autre, l'engreneur, qui l'expédie dans le batteur.
embrayer (s') : remonter son pantalon. Cf. DFRV, idem.

enchaple : fil d'une lame. Cf. DFRV, *enchaple, enchape.*
enchapler : battre la faux au marteau sur l'outil appelé l'*enchaple*, pour lui donner du fil. Cf. DFRV, *enchapler, enchaper.*
engins : *le travail ~ le métier* : appareil de contention servant à immobiliser les bêtes pour les ferrer ou les soigner.
farassou : botte de paille constituée de tiges cassées et inégales.
fenière : la réserve de foin dans la grange ; fenil.Cf. DFRV, idem.
fifou : onomatopée imitant le bruit du soufflet. Autrefois, dans la région de Firminy, on surnommait les cloutiers de ce sobriquet.
fines : dans la locution *en serrer des fines*, comprendre « vivre de durs moments, des instants cruels, difficiles ».
fouga : feu de joie de Carnaval. Cf. occ. *fogal* (grand feu). Cf. DFRV, *fougaou, fouga*, feu de carnaval ; feu allumé dehors.
fricaude : au moment de la tuaille du porc, on porte aux voisins un morceau de boudin, de foie, de cœur, de poumon, de pancréas, de coiffe, de graisse, parfois d'un morceau de filet ou d'une petite saucisse fraîche. Cet ensemble est la *fricaude* et désigne aussi cette coutume. À leur tour, les voisins apportent la *fricaude* quand ils tuent leur cochon.
gaga : surnom pour blasonner les stéphanois ; dans le texte, vacancier de Saint-Étienne. Cf. DFRV, idem.
gando : recipient en aluminium ou en fer blanc utilisé entre autre pour porter la soupe au champ. Cf. : au Puy-en-Velay, le français local connaît le mot *gandole* : boîte métallique. Cf. DFRV, *gando, gandole*, boîte métallique.
garnes : branches de pins[28]. Cf. DFRV, idem.
goutte : eau-de-vie.
grand (la g.) : la grand'messe.
grillatons : petits morceaux de viande grillée quand on fait fondre la graisse du porc. Cf. DFRV, idem.
leye [29] : char à foin.
machiniste : personne accompagnant les machines (locomobile, batteuse, presse) au cours de la campagne des battages.
machuré (adj.) : qui est barbouillé de suie, de noir ; ce terme désignait ici le machiniste.
main (donner la m.) : aider.

---

[28] Le bois de garne, hors la pinède (*garnassa* ; *una sapinaa*), est constitué d'une certaine quantité de ces branches destinées au four privé ou de village (parfois du boulanger quand il y en avait dans les bourgs plus importants). L'appelation actuelle de *bois de boulange*, est impropre parce que cela ne correspond pas aux habitudes anciennes, parce que cette locution tend à favoriser le seul travail du boulanger dont la consommation était minoritaire au regard des autres fours, et parce que ce terme, *boulange*, voudrait « faire local », alors qu'il s'agit d'un terme parisien de métier.

[29] Au Puy-en-Velay la *lèia* est un traîneau pour transporter les pierres (des champs) formé de quatre pièces de bois longues et rigides. On s'en servait aussi parfois pour transporter les gerbes ou une petite quantité de quelque chose, du bois par exemple).

manou : petite gerbe.
manteau (du cochon) : ce mot imagé désigne le lard restant une fois l'animal complètement dépecé. Cf. DFRV, idem.
marquer (bien) : bien présenter.
menu : restes de foin plus petits.
paillas : corbeille en osier dans laquelle on met les pains à cuire ou déjà cuits. Cf. DFRV, *paillas, paillasse*, paneton.
paillée : ensemble d'une douzaine de gerbes alignées sur deux rangs, les épis en face les uns des autres, battues en même temps dans le battage au fléau.
panier (faire p.) : déserter. Autrefois, dans les fermes, de jeunes enfants étaient loués, ils étaient « à maître ». Le travail était souvent dur. Il arrivait qu'ils ne résistaient pas et ils se sauvaient. Ils faisaient panier ![30]. Cf. DFRV, *faire panier* : déserter. Autrefois dans les fermes, de jeunes enfants étaient loués (ils étaient « à maître »). Le travail était souvent dur. Il arrivait qu'ils ne résistaient pas et ils se sauvaint. Ils faisaient panier ! Cf ; DFRV, *faire* panier : quitter son emploi avant l'expiration du terme prévu.
pataire (porter à p.) : porter sur le dos, comme le *pataire*, le chiffonnier. Cf. DFRV, idem.
plonjon : gerbier. Cf. DFRV, idem.
pompe : (du chien) lorsqu'on cuisait le pain, on faisait une boule avec les raclures de pâte récupérées dans le pétrin, C'était la pompe du chien. Cf. DFRV, *pompe*, petit pain avec fruit, confiture, etc. ; autour du Puy, la pompe est fabriquée avec les restes de la pâte à pain.
pousses : balles du grain. Cf. DFRV, *pous, pousses, apous, épousses*, balles du grain.
prend-l'air : habitant de la ville en vacances à la campagne.
puarde : activité intense pour un travail quelconque, limitée dans le temps.
que : dans la locution *tire que vite* où *que* est le calque syntactique de l'occitan *mas* (seulement) que l'on emploie à l'impératif pour les ordres courts : *peita mas* (écoute que) : *écoute !*
reboule : fin d'une activité agricole. On la clôturait le plus souvent par un repas[31]. Cf. DFRV, *reboule, riboule*, repas à la fin des grands travaux ; *faire la reboule*, finir un gros travail (fenaison, moisson, etc.).
rencontrer (bien) : avoir la chance (avec un événement). Le contraire, *mal rencontrer.* Cf. DFRV, *bien r.*, réussir ; *mal r.*, ne pas réussir.

---

[30] À Pradelles, on dit aussi *faire un panièr* (partir avant l'expiration d'un contrat) Cf. Guy Marcon, *Le parler occitan de Pradelles*).
[31] A van Gennep dans *Le Folklore de l'Auvergne et du Velay* (1942), p. 167, écrit : « Tous les témoins s'accordent à nommer *reboule* le repas qui termine la moisson, terme qui désigne aussi le festin de terminaison de la construction d'une maison et de tout travail fait en commun.» Il ajoute, p. 168, qu'aux environs du Puy, la *reboule* se fait partout et que le propriétaire est obligé de donner du vin à discrétion ; la fête recommence avec *reboule* aussi, lors de la terminaison des battages, autrefois à la main, maintenant à la machine.

rendre (se r. de) : revenir d'un endroit.
repérée : espace d'herbe fraîche à brouter délimitée dans le pré.
reprendre (se) : souffler un peu quand on a bien forcé.
rilles : le soc de la charrue (la *relha* en occ.) traîne dans la terre au fond du sillon. Par comparaison, ce mot désigne un individu sur lequel on ne peut guère compter pour le travail. Ces gens-là étaient assez nombreux à la campagne. Cf. DFRV, *rille*, soc de charrue.
roule : rouleau de foin, *fermons les roules*. Cf. DFRV, idem.
rouler : mettre le foin en roules.
sabots avancés : sabots portés sans lanières de cuir qu'on garnissait de paille pour avoir plus chaud.
sampote : tonneau en bois d'une contenance d'environ cent litres. Désigne aussi un débit de boisson précaire et provisoire lors d'une fête publique.
sang (faire le s.) : préparer les boudins.
saoûler (les bêtes) : avant de partir pour une « délié » pénible et longue pour les bêtes on leur donnait un bon repas.
seille : récipient muni d'une poignée, utilisé pour la traite, serré entre les genoux. Cf. DFRV, *seau pour traire ; personne très bavarde.*
selou : petit siège à trois pieds, utilisé pour la traite. Cf. DFRV, idem.
Semène : rivière, affluent de la Loire.
serve : trou d'eau creusé dans un pré et aménagé pour laver du linge.
sillard : seau en bois qui servait pour le repas des cochons. Cf. seille.
tache : clou long.
tenaillées : espace entre deux fermes dans une charpente, puis par extention, quantité de foin contenue entre deux fermes.
tomber : ici, faire tomber. Cf. DFRV, idem.
toucher : aiguillonner, faire avancer. Cf. DFRV, idem.
trieu : loge à cochons ou à moutons.

Quelques ouvrages de référence

Charte de Saint-Bonnet-le-Château (XIII[e] s.).
Grammaire de l'occitan dauphinois.
Les Amis du Patois Vellave, I.E.O l'Aura-43 : — *La conjugaison vellave,* Le Puy-en-Velay, 1976 ; — *Les dictons occitans recueillis en Haute-Loire,* Le Puy-en-Velay, I.E.O.-43, 1979 ; — *La graphie du vellave,* Le Puy-en-Velay, 1979.
Arsac Jean : — *Toponymie du Velay, Les Cahiers de la Haute-Loire*, 1991.
Boissier Albert : — *Bulletin du musée de Saint-Didier-en-Velay.*
Bravard Jean-Paul : — *Au pays des cloutiers.* Maison de la Culture de Firminy, 1977.
Cerquiglini Bernard : — *Les langues de la France*, Rapport au ministre de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie, à la ministre de la Culture et de la Communication, Paris, Institut national de la langue française (CNRS), avril 1999.
Dufaud Joannès : *L'occitan nord-Vivarais*, 1986 ; — *Dictionnaire français nord-occitan* (prix du document 1998, Académie de Languedoc), Éd. Jean-Pierre Huguet, Saint-Julien-Molin-Molette, 1998 ; — *Chansons anciennes du Haut-Vivarais*, 1981 -83 -87 -88.
Fabre Césaire : — *Une page d'histoire du Forez* : *Ugo Marescalc seigneur d'Apinhac et baile de Gui II célébré par Guillaume de Saint-Didier. Amitiés foréziennes et vellaves*, déc., 1922.
Félice [de] Théodore : *Nouvelles Recherches sur le patois de la zone d'implantation protestante du nord-est de la Haute-Loire,* Champion-Slatkine, Paris- Genève, 1989.
Fréchet Claudine, **Martin** Jean-Baptiste : — *Dictionnaire du français régional du Velay,* (Programme Rhône-Alpes, Recherches en sciences humaines) Paris. Édition Bonneton, 1993.
Gardette Pierre : — *Lous pöémes daoü païsan*, [Apinac, Loire]. Imp. Protat, Mâcon, 1938.
Gourgaud Yves : — *Anthologie de l'écrit occitan (1082-1982) Haute-Loire et Loire*. Cercle culturel occitan, Las édicions dau Roure / Éditions du Roure, 1983.
Hagège Claude : *Halte à la mort des langues*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000.
Mandet Francisque : *Histoire des troubadours du Velay,* 1838 ; — *Histoire du Velay,* Le Puy-en-Velay, Imp.
Martel Felip : *L'espandi dialectu occitan alpenc* : *assag de descripcion*, in *Òc* -.
Martin Jean-Baptiste, **Assezat** Christian **:** *Contes du Velay, Per lous Chamis*, Éd° de Trévoux, 1983.
Martin Jean-Baptiste : *Caractéristiques phonétiques du patois d'Yssingeaux (Haute-Loire)*, Ministère de l'Éducation Nationale, Comité des travaux

historiques et scientifiques, 1975 ; — *Le parler occitan d'Yssingeaux* [dictionnaire], Histoire et Patrimoine, Ville d'Yssingeaux, 1997.
Martin Jean-Baptiste, **Fréchet** Claudine : *Dictionnaire du français régional du Velay*, (Programme Rhône-Alpes/ Recherches en Sciences Humaines) Éditions Bonneton, 1993.
Nauton Pierre : *Atlas ethnologique et linguistique du Velay,* CNRS, Paris, 1963-1972 ; — *Géographie phonétique de la Haute-Loire*, Publications de l'Institut de linguistique romane de Lyon, Les belles Lettres, Paris, 1974 ; — *Une butte témoin linguistique* : le patois des protestants du Velay, 1952 ; — *Occlusives intervocaliques dans la région amphizone de l'atlas linguistique Massif Central*, 1966.
Perre Didier : *La chanson occitane en Velay du XII^e siècle à nos jours*, Éd. Modal folio, Paris, 2003.
Rideau Jean-Yves : *Le parler occitan de Montregard*, ms non publié, 2000.
Verdier Paul : *Étude du patois de Montvert* [43], Biblio. muni. [ms 131] Le Puy-en-Velay, 1967.

Écrivains d'hier et d'aujourd'hui

Félice [de] Théodore ; Le Chambon-sur-Lignon, né en 1904.
Mallet Théodore ; Yssingeaux (1803-1878).
Morison Julien ; Lapte (1930-1992).
Romezin Jean-Joseph ; Recharingues (1891-1956).
Bayle des Hermens Albert (1911-1943) et Roger (né en 1923) ; Le Mazet-Saint-Voy, instituteur et chercheur au CNRS.
Boncompain Alphonse ;Yssingeaux (1885-1962), médecin.
Boyer Michel ; Sainte-Sigolène, né en 1922.
Carrot Michel ; La Chapelle d'Aurec, Monistrol-sur-Loire (1873-1925) professeur.
Chambonnet Louis ; Bas-en-Basset (1857-1909), ecclésiastique.
Cottier Jean ; Roche-en-Régnier.
Courbon Jean ; Sainte-Sigolène, né en 1929.
Darcissac née **Frandon** Élisabeth ; Le Chambon-sur-Lignon (1892-1971), institutrice.
Delaigue Jean ; Araules (1892-1976), ecclésiastique.
Grange Marie-Thérèse ; Sainte-Sigolène, née en 1939.
Januel Henri ; Sainte-Sigolène, né en 1940.
Doutre Jean-Antoine ; Beaux, Yssingeaux, ecclésiastique et professeur (1882-1969).
Fayard Jean-Marie ; Montregard (1860-1930), ecclésiastique.
Girard Jean-Pierre, Albert ; Tence, Le Chambon-sur-Lignon (1884-1943), ancien élève de l'école normale du Puy-en-Velay, instituteur au Mazet dans le Rhône, puis à Saint- Didier-en-Velay.
Grousson Élie ; Le Chambon-sur-Lignon, né en 1920.

Januel Auguste ; Sainte-Sigolène né en 1940.
Joubert Gaston : *Dictionnaire biographique de la Haute-Loire*, 1982, Éditions *Per los Chamins*,| 2004, Éditions du Roure.
Lebart Louis ; Le Chambon-sur-Lignon (1855-1940), agriculteur.
Maneval Léon ; Araules, né en 1923.
Margerit Étienne ; Saint-Julien du Pinet / Bessamorel.
Marion Albert ; Le Mazet-Saint-Voy, Le Chambon-sur-Lignon (1908-1977), instituteur puis inspecteur d'Académie de la Loire.
Martin Jean-Baptiste ; Yssingeaux, professeur à Lyon II, chercheur au CNRS.
Meillet Jean-François ; Montregard, ecclésiastique (1811-1859).
Patouillard Maurice ; Lapte.
Peyroche Jean-Louis ; Malataverne (1873-1954), agriculteur.
Ponvianne Jean-Marie ; Beaux, ecclésiastique (1871-1951).
Sabatier Jean-Paul ; Saint-Voy (1848-1884) instituteur.
Souvignet Jean-Denis ; Saint-Julien-Molhesabate (1865-1929).
Trève Paul ; Chambles (Loire).

Table des matières

Introduction 3
La langue d'Ouillas 3

Vès Olhas 13
A mon Amic Françoé 15

I — Au pè dau Luòc
Nòstra còsta 19

II — Quauques imatges d'efança
Istoèras de lotins 22
Los babelons 28
Pleisirs de l'endarrèir 31
A la vòta 36
Lo Carnaval 39
Domdem lo Barbí 44
La caia a fait los caions 48
Vès l'estrable lo vèspre 51
L'escòla dau vilatge 54
La cort de recreacion 58
Me chal filar 61

III — Quaucas bonas minas de vès Olhas
Onte parlem encara de Benoît 65
De monde celèbres 67
A ! los farçaires ! 71
Lo fifó 76
Un sage 79
Sauvetatge dins la nèu e lo freid 83

IV — Lo temps de travalhar
Istoèras de clòuts 90
Laboratge de l'endarrèir 94
Besonhas de l'endarrèir 95
A la mossa 99

Au boèsc 102
Aus agulhaas 105
Plantem las trifòlas 108
La promèira repairaa de la prima 111
Traiem las trifòlas 114
Los chòls granats 119
Siem a seialhas 124
Feneirem vès los Chaumals 128
Las meissons 133
Engerbeirem 137
Anem quèrre la batusa 140
Escoiem an-uèi 144
La chançon de l'escossor 150
A lo bon pan ! 154
La fèsta dau caion 158

V — Paures sovenirs
Quand l'aiga mancava 161
An foam vès Aurec 166

VI — Per achabar
La messa de meianuèit 168
La velhaa 173

VII—A n'autre còp
Nòstre País 178

****

Termes de français local 181
Quelques ouvrages de référence 186
Écrivains d'hier et d'aujourd'hui 187

Les Editions du Roure ont publié :

Nouvelles : ***Si c'étai vrai***
Le Bistrot
Un moment d'égarement
Le baron de Ceyssac

François Stupp : ***Les carnets de route de P. I. Jacob***, histoire
Mile Touènabrus : ***Moundes, legisset me***..., occitan
Adrien Faure : ***Jourdan Coupe-tête***, histoire
Joan Deville : ***Myrtilles et airelles,*** nature
Bernard Lonjon : ***Edouard Gazanion***, biographie
Roger Archaud : ***Le baron de Saint-Vidal***, roman historique
Jérôme Sagnard : ***Châteaux en Velay***, photos et cartes postales
Stéphane Gerey : ***Porte de l'infini***, poésie
Nicolas Fayet : ***Une rivière à la menthe***, récit
Carol Maillard : ***Halles de marchés d'Auvergne***, région
Jacques Arnaud, Paul Charpentier : ***Saint-Germain-Laprade***
Joan Deville : ***Myrtilles et airelles***
Jean-René Mestre : ***La lentille verte du Puy***, encyclopédie
Gérard Oulion : ***La porte ouverte***, roman
Paul Boulagnon : ***Emmanuel Rougier, des Isles d'Auvergne à l'Océanie***, biographie de l'abbé aventurier
Elisabeth Liris : ***L'Allier en Révolution***, **Fouché**, histoire
Martine Braconnier : ***Couthon,*** biographie
Bernard Prou : ***Laurent-Eynac***, biographie
Joan Deville : ***La compagnie des sapeurs pompiers du Puy*** ; ***Champclause et Boussoulet***
Roger Archaud : ***Le crime de Saint-Arcons-d'Allier***, histoire
François Stupp : ***Jules Romains***, biographie ; ***Réfugié au pays des Justes***, témoignage
Régis Vasseur : ***Le chêne et la liberté***, roman
Jean-Frédéric Pradier : ***Les pays du Monastier***,
Adrien Faure : ***Jules Vallès et la Haute-Loire***
...
Gaston Joubert ***: Dictionnaire biographique de la Haute-Loire***

Dépôt légal : 2e trimestre 2005
Imprimerie : Phil'print – 43200 Yssingeaux
Les Editions du Roure
Communac – 43000 Polignac
Tel et fax : 04 71 02 10 96
e-mail : editions.roure@wanadoo.fr
www.editionsduroure.com

Ouillas, une enfance heureuse, Aurec, la langue d'oc.

Ouillas, humble localité des bords de Loire, commune d'Aurec-sur-Loire, en Velay oriental, a vu naître André Gerey et l'a vu éclater de bonheur à une époque où la vie était dure, mais dans un village où les solidarités paysannes étaient bien réelles.

L'auteur, devenu instituteur, a décidé de restituer la richesse de la langue d'oc, ses tournures expressives, sa poésie, sa musicalité, la langue maternelle (patois ou occitan) et « grande maternelle », celle qui chante encore dans son cœur.

André Gerey décrit la vie simple de travail acharné dans les années 40, à la fin d'une époque marquée par la mutation agricole. Il raconte les événements au fil du temps : vie de la ferme, fenaisons, moissons, battage, tuaille, sourires et farces, la vogue et le carnaval, l'école du village. Il décrit quelques personnages truculents et l'histoire de ces paysans-ouvriers qui forgeaient des clous.

L'ouvrage comporte une introduction afin de pouvoir lire, écrire ou comprendre les textes en occitan, un lexique des termes de français régional (exemple : barbater, corgnole, fricaude, gando…). Les textes en langue d'oc sont traduits en français.

André Gerey est né en 1935. Il est l'aîné d'une famille de cinq enfants. Il a passé son enfance à Ouillas, au sein d'une famille établie dans cette région depuis plusieurs générations. Instituteur, il a exercé à Cellieu dans le Jarez.

9 782906 278547

ISBN 2906278 54 8

18 €